

IRÈNE MÉLIKOFF

ABŪ MUSLIM

LE « *PORTE-HACHE* » DU KHORASSAN

DANS LA TRADITION ÉPIQUE
TURCO-IRANIENNE

*Illustré de 6 reproductions fac-similés de Manuscrits
Persans et Turcs*



PARIS
LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN MAISONNEUVE

11, RUE SAINT-SULPICE (VI^e)

1962

*Ouvrage publié avec le
concours du Centre National
de la Recherche scientifique*

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

ABŪ MUSLIM

LE «PORTE-HACHE» DU KHORASSAN

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

IRÈNE MÉLIKOFF

ABŪ MUSLIM

LE « *PORTE-HACHE* » DU KHORASSAN

DANS LA TRADITION ÉPIQUE
TURCO-IRANIENNE

*Illustré de 6 reproductions fac-similés de Manuscrits
Persans et Turcs*



PARIS
LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT

ADRIEN MAISONNEUVE

11, RUE SAINT-SULPICE (VI^e)

1962

*Ouvrage publié avec le
concours du Centre National
de la Recherche scientifique*

Institut kurde de Paris

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

سعادت ازلی قابل زوال اولمز
کونش یر اوستونه کر دوشسه پایمال اولمز
فضولی

Institut kurde de Paris

AVANT-PROPOS

La présente étude concerne le roman épique qui s'est formé autour de la personnalité d'Abū Muslim et qui se trouve conservé dans plusieurs manuscrits persans et turcs de la Bibliothèque Nationale de Paris. A ce récit attribué à Abū Tāhir de Tūs, nous avons donné le titre de *Roman d'Abū Muslim*. Notre étude ne saurait être exhaustive. Elle n'est qu'une introduction à un sujet aussi vaste qu'intéressant puisqu'il embrasse d'une part la littérature des corporations de métiers, celle des Ahīs en particulier, qui ont fait d'Abū Muslim le héros de leur corporation, d'autre part l'étude des légendes qui se sont formées autour du Champion des Abbassides à l'intérieur de certaines sectes hétérodoxes de derviches qui ont exalté sa mémoire, ainsi qu'en témoigne la présence de sa hache symbolique sur les murs des couvents de Bektachis. La hache, élément inséparable de la figure légendaire qui fait l'objet de cette étude, est, en effet, le symbole d'Abū Muslim, tout comme Zū'l-Fikār est celui d'Alī. C'est l'arme qui est son signe distinctif par excellence et qui lui a été octroyé directement de l'Au-delà, lors de son « Initiation ». Ainsi, les corporations de métiers et les sectes de derviches auront transformé le Champion des Abbassides, personnage historique, en héros « Porte-Hache » qui appartient à la légende. C'est la formation de cette légende qui fait le sujet de nos recherches. L'étude des recueils hagiographiques de ces sectes, ainsi que les récits populaires de la Perse et de la Turquie, devraient fournir une matière féconde à une telle investigation.

Nous ne saurions assez remercier notre cher maître, M. Henri Massé, de nous avoir conseillé l'étude du Roman d'Abū Muslim. C'est avec un intérêt toujours croissant que nous avons poursuivi nos recherches pour aboutir à des résultats inattendus. C'est avec joie que nous lui exprimons ici notre gratitude pour avoir bien voulu revoir notre travail.

Nous remercions aussi notre cher maître M. Jean Deny qui a accepté de relire notre étude et nous a permis, une fois de plus, de bénéficier de ses précieux conseils.

Nous remercions également M. H. Laoust pour l'intérêt qu'il a bien voulu témoigner à notre ouvrage.

Pour la transcription des noms turcs et persans, nous avons adopté le système de l'Encyclopédie Turque de l'Islam. Ce système de transcription repose sur l'alphabet turc moderne auquel il apporte certaines précisions en permettant, notamment, de restituer l'écriture arabe ; il a aussi l'avantage d'employer un signe unique pour la transcription de chaque signe graphique. Cependant, pour les mots passés dans l'usage de la langue française, tels *derviche*, *chah*, *khan*, nous avons conservé leur orthographe habituelle.

Nous souhaitons que le lecteur du Roman d'Abū Muslim trouve dans ce récit du Moyen-Age, autant de plaisir que l'auteur en composant cette modeste étude.

I. M.

Institut kurde de Paris

Équivalences de transcription

a	ا	a	i	ا	i dur	s	ث	s
ā	آ	â	j	ژ	j	s	ش	<u>ch</u>
b	ب	b	k	ك	k	t	ت	t
c	ج	<u>dj</u>	k	ق	q	t	ط	t
ç	چ	<u>tch</u>	l	ل	l	u	أ	ou
d	د	d	m	م	m	ū	او	oû
e	ا	è	n	ن	n	ü	أ	u
é	ا	é	ŋ	ڭ	ng	v	و	v
f	ف	f	o	أ	o	y	ی	y
g	گ	<u>gh</u>	ō	او	ô	z	ز	z
g	غ	<u>gh</u>	ö	أ	œ	z	ض	z
h	ه	zéro, è	p	پ	p	z	ظ	z
h	ح	h	r	ر	r	z	ذ	z
h	خ	<u>kh</u>	s	س	s	·	ع	
i	ا	i	s	ص	s	·	ء	
i	ی	i						

Institut kurde de Paris

OUVRAGES CONSULTÉS

I. *Manuscripts*

- Kitāb-i Abū Muslim Tabardār-i Mervī*, manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* n° 57-60.
- Ḳiṣṣa-i Abū Muslim*, ibid., *Supplément Persan* n° 842 et 842 bis.
- Ḳiṣṣa-i Abū Muslim*, ibid., *Supplément Persan* n° 843.
- Ḳiṣṣa-i Abū Muslim*, ibid., *Supplément Persan* n° 844.
- Kitāb-i Abū Muslim*, manuscrit de la bibliothèque *Belediye* à Istanbul, *B.* 14.
- Ḳiṣṣa-i Abū Muslim*, 12 fragments de manuscrits de la bibliothèque de l'Université d'Istanbul, T. 1140-1145, 1151-1152, 1154-1157.
- Kitāb-i Behmennāme*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Supplément Persan* n° 500.
- Kitāb-i Behmennāme*, ibid., *Ancien Fonds Persan* n° 277.
- Ḳiṣṣa-i Cüneyd*, manuscrit de la bibliothèque *Süleymaniye* à Istanbul, *Fatih* 4354.
- Kitāb-i Dārāb-i Fīrūzšāh*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* n° 103.
- Kitāb-i Dārābnāme*, ibid., *Supplément Turc* n° 140.
- Kitāb-i Dārābnāme*, ibid., *Supplément Persan* n° 837.
- Dāstān-i Ḳahramān-i Ḳātil*, ibid., *Ancien Fonds Turc* n° 344.
- Ḳiṣṣa-i Ḳahramān-i Ḳātil*, ibid., *Ancien Fonds Turc* n° 321.
- Kitāb-i Ḳīrān-i Habeṣī*, ibid., *Ancien Fonds Turc* n° 335-337.
- Ḳiṣṣa-i Melik Dānišmend Gāzi*, ibid., *Ancien Fonds Turc* n° 317.
- Kitāb-i Hikāyet-i Sullān Seyyid Baḡlāl Gāzi*, ibid., *Ancien Fonds Turc* n° 339.
- Kitāb-i Seyyid Baḡlāl Gāzi*, ibid., *Ancien Fonds Turc* n° 318.
- Şeyhoğlı (Muṣṭafa), *Hurşid u Ferāḡşād*, ibid., *Ancien Fonds Turc* n° 314.
- Şeyhoğlı (Muṣṭafa), *Hurşid u Ferāḡşād*, manuscrit du British Museum, *Oriental* n° 11408.
- Şālḡhnāme*, manuscrit de la bibliothèque de Topkapı Sarayı à Istanbul, *Hazine* n° 1612 (consulté d'après microfilm).

Zemcīnāme, 8 fragments de manuscrits de la bibliothèque de l'Université d'Istanbul, T. 1146-1150, 1153.

Zemcīnāme, manuscrit appartenant à M. Louis Massignon.

'*Ayyār-nāme*, manuscrit appartenant à M. Ismail Hikmet Ertaylan.

II. Sources

AL-BAGHDĀDĪ (Abū Maṣṣūr 'Abd al-Kāhir ibn Ṭāhir), *Mostem Schisms and Sects (Al-Farq Bain al-Firaq)*, being the History of the Various Philosophic Systems developed in Islam, Part I, translated by Seelye (Kate Chambers), New York 1920 (Columbia University Oriental Studies, vol. XV); Part II, translated by Halkin (Abraham S.), Tel-Aviv 1935.

EVLİYĀ CELEBĪ, *Seyāhāt-nāme*, 10 vol., Istanbul 1896-1938.

EVLİYĀ CELEBĪ, *Narrative of Travels in Europe, Asia and Africa, in the Seventeenth Century*, translated from the Turkish by the Ritter Joseph von Hammer, 2 vol., Londres 1834 et 1850.

FERDĪ, *Kitāb-i Abā Muslim*, 2 vol. en I tome, Silistrie 1290-1299 (1873-1881).

FIRDOUSĪ (Abou'l-Kasim), *Le Livre des Rois*, édité, traduit et commenté par Jules Mohl, 7 vol., Paris 1838-1878.

HINDŪŞĀH (ibn Sancar Naḥcuvānī), *Tacārib as-Salaf* (Histoire des Califes et de leurs Ministres), traduction persane d'Al-Fahrī, avec de nombreuses augmentations, faite en 724 H.; édité par 'Abbās Eǧbāl, Téhéran 1313 (1934).

Hudūd al-'Ālam (voir à Minorsky, section *Travaux*).

IBN BAṬŪṬA, *Voyages*, trad. C. Defrémery et R. Sanguinetti, 4 vol., Paris 1853-1858.

IBN ḤALLIKĀN, *Vafayāt al-A'ayān*, Biographical Dictionary, translated from the Arabic by Baron Mac Guckin de Slane, 4 vol., Paris et Nogent-le-Rotrou 1843-1871.

MAKDĪSĪ (Moṭahhar bin Ṭāhir al-), *Le Livre de la Création et de l'Histoire* (attribué à Abou Zeïd Aḥmed bin Sahl al-Balkhī), trad. Cl. Huart, 6 vol. (Publications de l'École des Langues Orientales Vivantes, 4^e série, vol. XVIII-XXIII), Paris 1899-1919.

MAS'ŪDĪ, *Les Prairies d'Or*, texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, 9 vol., Paris 1861-1877.

Menākib-i Ġazavāt-i Seyyid Baḥḥāl Ġāzi, Kazan 1293 (1876).

NIZĀM-ŪL-MŪLK, *Siyāset-nāme*, texte persan et trad. Ch. Schefer (Publications de l'École des Langues Orientales Vivantes, III^e série, vol. VII et VIII), Paris 1891-1893.

ŞAHRĀSTĀNĪ (Abū'l-Faṭḥ Muḥammed aṣ-), *Religionspartheien und Philosophen Schulen*, trad. Theodor Haarbrücker, 2 vol., Halle 1850-1851.

- ṬABARĪ (Abū Ca'far Muḥammed bin Carīr bin Yezīd aṭ-), *Annales*, éditées par Michael J. de Goeje, 15 vol., Leide 1879-1901.
- ṬABARĪ, *Chronique*, traduite sur la version persane d'Abū 'Alī Muḥammed Bal'amī, par Hermann Zotenberg, 4 vol., Paris 1867-1874.
- ṬABARĪ, *Traduction Turque Anonyme*, 5 vol. en I tome, Bouлак 1275 (1859).
- Vilāyetnāme-i Ḥācī Bekṭāş Velī*, traduction allemande par Erich Gross (voir à ce nom dans la section *Travaux*).
- YĀḲŪṬ, *Mu'cem al-Buldān* (voir à Barbier de Meynard, dans la section *Travaux*).

III. *Travaux*

- ARBERRY (A. J.), *Le Soufisme, Introduction à la Mystique de l'Islam*, traduction française par Jean Gouillard, Paris 1952.
- ARNAKIS (Georges Georgiadès), *Futuwwa Traditions in the Ottoman Empire: Akhis, Bektashi Dervishes and Craftsmen*, *Journal of Near Eastern Studies*, vol. XII, Chicago 1953, 232-247.
- AZIZI (Mohsen), *La Domination Arabe et l'Épanouissement du Sentiment National en Iran*, Paris 1938.
- BABINGER (Franz), *Schejch Bedr ed-dīn, der Sohn des Richters von Simāw — ein Beitrag zur Geschichte des Sektenwesens im Altosmanischen Reich*, *Der Islam*, IX, Berlin und Leipzig 1921, 1-106.
- BABINGER (Franz), *Der Islam in Kleinasien — neue Wege der Islamforschung*, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, vol. 76, Leipzig 1922, 126-152.
- BANGUOĞLU (Tahsin), *Oğuzlar ve Oğuzeli üzerine, Türk Dili Araştırmaları Yıllığı* 1959, 1-26.
- BARBIER DE MEYNARD (C.), *Dictionnaire Géographique, Historique et Littéraire de la Perse et des Contrées Adjacentes, extrait du Mo'djem el-Bouldan de Yaqout et complété à l'aide de documents Arabes et Persans, pour la plupart inédits*, Paris 1861.
- BARTHOLD (Wasilii Wlad.), *Turkestan down to the Mongol Invasion* (E. J. W. Gibb Memorial Series, New Series, V), traduit du russe, 2^e ed., Oxford 1928.
- BARTHOLD (W.), *Histoire des Turcs d'Asie Centrale* (adaptation française par M^{me} Donskis ; Initiation à l'Islam III), Paris 1945.
- BIRGE (John Kingsley), *The Bektashi Order of Dervishes* (Luzac's Oriental Religions Series, vol. VII), Londres 1937.
- BLOCHET (Edgar), *Le Messianisme dans l'Hétérodoxie Musulmane*, Paris 1903.
- BROCKELMANN (C.), *Mitteltürkischer Wortschatz nach Maḥmūd al-*

- Kāšyarīs Dīwān Luyāt at-Türk* (Bibliotheca Orientalis Hungarica I), Budapest-Leipzig 1928.
- BROWNE (Edward G.), *A Literary History of Persia*, 4 vol., Cambridge 1929-1930.
- CAHEN (Claude), *La Première Pénétration Turque en Asie-Mineure, Byzantion*, XVIII, Bruxelles 1948, 5-67.
- CAHEN (Claude), *Le Malik-Nameh et l'Histoire des Origines Seljukides, Oriens*, II, Leide 1949, 31-65.
- CAHEN (Claude), *Sur les Traces des Premiers Akhis, Mélanges Fuat Köprülü*, Istanbul 1953, 81-91.
- CAHEN (Claude), *Note sur les débuts de la Futuwwa d'An-Nāšir, Oriens*, VI, Leide 1953, 18-22.
- CORBIN (Henry), *Terre Céleste et corps de résurrection: de l'Iran Mazdéen à l'Iran Shi'ite*, Paris 1960.
- DANIŞMEND (Ismail Hami), *Izahlı Osmanlı Tarihi Kronolojisi*, I, Istanbul 1947.
- DEFRÉMERY (C.), *Fragments de Géographes et d'Historiographes Arabes et Persans Inédits, Relatifs aux Anciens Peuples du Caucase et de la Russie Méridionale: IV. Extrait d'Ibn Batoutah, Journal Asiatique*, 4^e série, vol. XVI, Paris 1850, 50-75.
- DEMİRTAŞ (Faruk K.), *Şeyhî ve Hüsrev-ü-Şirin'i — İnceleme ve Araştırmalar ve Tenkidli Metin*, thèse inédite soutenue en 1949, devant la Faculté des Lettres d'Istanbul (consultée d'après microfilm).
- DENY (Jean), *Grammaire de la Langue Turque (Dialecte Osmanlı)*, Paris 1921.
- DENY (Jean), *Fülüüwewetnâme et Romans de Chevalerie Turcs, Journal Asiatique*, XI^e Série, tome XVI, Paris 1920, 182-183.
- DENY (Jean), *Résumé d'une communication sur le terme Ahi, Journal Asiatique*, tome CCXXV, Paris 1934, 317.
- DENY (Jean), *Le Toast et le verre à boire: à propos du russe stakán, Revue des Études Slaves*, tome XXVIII, Paris 1951, 43-49.
- DENY (Jean), *Trois mots Turcs empruntés par le Persan, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. LI, Paris 1955, 188-235.
- DENY (Jean), *70-72 chez les Turcs, Mélanges Louis Massignon*, I, (Publications de l'Institut français de Damas), Damas 1956, 395-416.
- ELIADE (Mircea), *Le Chamanisme et les Techniques Archaiques de l'Extase*, Paris 1951.
- ETHÉ (Hermann), *Neu-Persische Litteratur, Grundriss der Iranschen Philologie*, II, Strasbourg 1904.
- FRIEDLAENDER (Israel), *The Heterodoxies of the Shiites in the Presentation of Ibn Ḥazm, Journal of the American Oriental Society*, XXVIII, 1907, 1-80; XXIX, 1908, 1-183.

- FRYE (Richard N.). *The Role of Abū Muslim in the 'Abbāsīd Revolt, The Moslem World*, XXXVII, New York 1947, 28-38.
- GIBB (E. J. W.), *A History of Ottoman Poetry*, 6 vol., Londres 1900-1905.
- GÖLPİNARLI (Abdülbâki), *Melâmîlik ve Melâmîler*, Istanbul 1931.
- GÖLPİNARLI (Abdülbâki), *Mevlânâ Celâleddîn (Hayatı, Felsefesi, Eserleri, Eserlerinden Seçmeler)*, 2^e éd., Istanbul 1952.
- GÖLPİNARLI (Abdülbâki), *Mevlânâ'dan sonra Mevlevîlik*, Istanbul 1953.
- GÖLPİNARLI (Abdülbâki), *İslâm ve Türk İllerinde Fütüvvet Teşkilâtı ve Kaynakları*, *Istanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası*, XI, Ekim 1949-Temmuz 1950, Istanbul 1953, 3-354 ; résumé en français : *les Organisations de la Futuvvet dans les Pays Musulmans et Turcs et ses Origines*, *Revue de la Faculté des Sciences Économiques de l'Université d'Istanbul*, XI, oct. 1949-juillet 1950, Istanbul 1953, 5-49 ; Compte rendu par Franz Taeschner, *Oriens*, VI, 1953, 147-150.
- GÖLPİNARLI (Abdülbâki), *Burgâzî ve « Fütüvvet-nâme » si*, *Istanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası*, XV, Ekim 1953-Temmuz 1954, Istanbul 1955, 76-153.
- GÖLPİNARLI (Abdülbâki), *Manâkıb-i Hacı Bektaş-i Veli — « Vilâyet-Nâme »*, Istanbul 1958.
- GÖLPİNARLI (Abdülbâki), *Şeyh Seyyid Gaybî oğlu Seyyid Huseyn'in « Fütüvvet-Nâme » si*, *Istanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası*, XVII (Ekim 1955-Temmuz 1956), Istanbul 1960, 27-72.
- GÖLPİNARLI (Abdülbâki), *« Fütüvvet-Nâme-i Sultânî » ve Fütüvvet hakkında bâzi nollar*, *Istanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası*, XVII (Ekim 1955-Temmuz 1956), Istanbul 1960, 127-155.
- GROSS (Erich), *Das Vilâyet-Nâme des Hâğği Bektaş — ein Türkisches Derwischevangeliem* (Türkische Bibliothek, vol. XXV), Leipzig 1927.
- Grundriss der Iranischen Philologie*, herausgegeben von W. Geiger und E. Kühn, 2 vol., Strasbourg 1896-1904.
- GUEST (R.), *A Coin of Abū Muslim*, *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, Londres 1932, 555-556.
- GÜNALTAY (M. Şemseddin), *Selçukluların Horasan'a indikleri zaman İslâm dünyasının siyasal, sosyal, ekonomik ve dîni durumu*, *Belleterin*, VII, Ankara 1943, 59-99.
- HARTMANN (M.), *Aus Briefen des H. Dr Hartmann*, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, vol. 30, Leipzig 1876, 158-170.

- HARTMANN (Richard), *As-Sulamî's Risâlat al-Malâmatîja, Der Islam*, VIII, Strasbourg 1918, 157-203.
- HASLUCK (F. W.), *Christianity and Islam under the Sultans*, 2 vol., Oxford 1929.
- HERZFELD (Ernst), *Khorassan, Denkmals geographische Studien zur Kulturgeschichte des Islam in Iran, Der Islam*, XI, Berlin et Leipzig 1921, 107-174.
- KAFESOĞLU (Ibrahim), *Sultan Melikşah devrinde Büyük Selçuklu İmparatorluğu*, (Istanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesi yayınları n° 569), Istanbul 1953.
- KHANIKOF (Nicolas de), *Mémoire sur les inscriptions musulmanes du Caucase, Journal Asiatique*, 5^e série, t. XX, Paris 1862, 57-155.
- KISSLING (H. J.), *The sociological and educational rôle of the Dervish Orders in the Ottoman Empire, Studies in Islamic Cultural History* edited by G. E. von Grunebaum, (*The American Anthropologist*, vol. 56, n° 2), April 1954, 23-46.
- KÖPRÜLÜ (Mehmed Fuat), *Türk Edebiyatında ilk Mutaşavvıflar*, Istanbul 1919 ; résumé en français par L. Bouvat, *Les premiers mystiques dans la littérature turque, Revue du Monde Musulman*, XLIII, Paris 1921, 236-266.
- KÖPRÜLÜ (Mehmed Fuat), *Türkiye Tarihi (I. Anadolu İstilasına kadar Türkler)*, Istanbul 1923.
- KÖPRÜLÜ (Mehmed Fuat), *Türk Edebiyat Tarihi I*, Istanbul 1926.
- KÖPRÜLÜ (Mehmed Fuat), *Les Origines de l'Empire Ottoman (Études Orientales publiées par l'Institut Français d'Archéologie de Stamboul, sous la direction d'Albert Gabriel, III)*, Paris 1935.
- KÖPRÜLÜ (Mehmed Fuat), *Bemerkungen zur Religionsgeschichte Kleinasiens, Mitteilungen zur Osmanischen Geschichte* (herausgegeben von Friedrich Kraelitz und Paul Wittek), I, Heft 4, 1921-1922, Vienne 1922, 203-222.
- KÖPRÜLÜ (Mehmed Fuat), *Les Origines du Bektachisme — Essai sur le Développement historique de l'Hétérodoxie musulmane en Asie-Mineure, Actes du Congrès International d'Histoire des Religions tenu à Paris en Octobre 1923*, t. II, Paris 1925, X^e Section, 391-411.
- KÖPRÜLÜ (Mehmed Fuat), *Une institution magique turque: Yat, Actes du Congrès International d'Histoire des Religions tenu à Paris en octobre 1923*, t. II, Paris 1925, X^e Section, 440-451.
- KÖPRÜLÜ (Mehmed Fuat), *Anadolu Beylikleri Tarihine ait notlar, Türkiyat Mecmuası*, II, Istanbul, 1928, 1-32.
- KÖPRÜLÜ (Mehmed Fuat), *Influence du Chamanisme turco-mongol sur les Ordres mystiques musulmans* (Mémoires de l'Institut de

- Turcologie de l'Université de Stamboul, nouvelle série I), Istanbul 1929.
- KÖPRÜLÜ (Mehmed Fuat), *Abdāl, Türk Halkedebiyatı Ansiklopedisi*, I, Istanbul 1935, 23-56.
- KÖPRÜLÜ (Mehmed Fuat), *Anadolu Selçukluları Tarihi'nin Yerli Kaynakları I, Belleten*, VII, Ankara 1943, 379-522.
- KÖYMEN (Mehmed Altay), *Büyük Selçuklu İmparatorluğu Tarihi, Cilt II, İkinci İmparatorluk Devri* (Türk Tarih Kurumu yayınlarından VII. seri n° 23), Ankara 1954.
- MASSÉ (Henri), *Firdousi et l'Épopée nationale*, Paris 1935.
- MASSÉ (Henri), *Anthologie persane*, Paris 1950.
- MASSIGNON (Louis), *Essai sur les Origines du Lexique technique de la Mystique musulmane*, Paris 1922.
- MASSIGNON (Louis), *Salmān Pāk et les prémices spirituelles de l'Islam Iranien*, (Publications de la Société d'Études iraniennes, n° 7), Paris 1934.
- MASSIGNON (Louis), *La « Fuluwwa », ou « pacte d'honneur artisanal » entre les travailleurs musulmans au Moyen Age, La nouvelle Clio*, IV, Bruxelles 1952, 171-198.
- MASSIGNON (Louis) et KASSIM (H. M.), *Études sur les Corporations musulmanes Indo-persanes, Revue des Études islamiques*, 1927, 249-271.
- MÉLIKOFF-SAYAR (Irène), *Le Destān d'Umūr Pacha (Düstürnāme-i Enverī)*, (Bibliothèque byzantine, série « Documents », n° 2), Paris 1954.
- MÉLIKOFF (Irène), *La Geste de Melik Dānişmend*, 2 vol., (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français d'Archéologie d'Istanbul, X et XI), Paris 1960.
- MILLER (J. A.), *Tureckij topor XVIII v. v sobranii gosudarstvennogo Ermitaža, Epigrafička Vostoka*, XII, 1958, 98-106.
- MINORSKY (V.), *Ḥudūd al-'ālam « The Religions of the World », A Persian Geography (372 AH-982 AD)*, translated by V. Minorsky (E. J. W. Gibb Memorial Series, new series, XI), Londres 1937.
- MOHL (Jules), *Préface du Livre des Rois, Le Livre des Rois*, I, Paris 1838.
- MOLÉ (M.), *L'épopée iranienne après Firdōsī, La Nouvelle Clio*, V, Bruxelles 1953, 377-393.
- MOSCATI (Sabatino), *Studi su Abū Muslim, Atti della Accademia Nazionale dei Lincei*, série VIII, vol. IV, Rome 1949, 323-335 ; 474-495 ; *ibid.*, vol. V, 1950, 89-105.
- MUIR (Sir William), *The Caliphate, its Rise, Decline and Fall, from Original Sources*, 2^e éd., Oxford 1892.
- NOVIČEV (A. D.), *Krest'janskoe Vosstanie v Turcii v načale XV veka, Problemy Vostokovedenija*, 1960, 3, 67-81.

- ROSEN (Baron V. R. von), *Compte rendu de Ed. Sachau : Alberuni's India, London 1887, Zapiski Vostočnago Otdielenija Imperatorskago Russkago Archeologičeskago Obščestva*, III, 188, Saint-Petersbourg 1889, 146-162.
- SADIGHI (Gholam Hossein), *Les mouvements religieux iraniens aux II^e et III^e siècles de l'Hégire*, Paris 1938.
- SAMANCIĞİL (Kemal), *Bektaşilik Tarihi*, Istanbul 1945.
- SPULER (Bertold), *Iran und Islam, Studies in Islamic Cultural History* edited by G. E. Grunebaum, (*The American Anthropologist*, vol. 56, n^o 2), April 1954, 47-60.
- TAESCHNER (Franz), *Beiträge zur Geschichte der Achis in Anatolien (14-15 Jht) auf Grund neuer Quellen, Islamica*, IV, Leipzig 1929, 1-47.
- TAESCHNER (Franz), *Futuwwa-Studien, die Futuwwabünde in der Türkei und ihre Litteratur, Islamica*, V, Leipzig 1931, 285-333.
- TAESCHNER (Franz), *Die Islamischen Futuwwabünde, das Problem ihrer Entstehung und die Grundlinien ihrer Geschichte, Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, vol. 87, Leipzig 1933, 6-49.
- TAESCHNER (Franz), *Der Anteil des Sufismus an der Formung des Futuwwaideals, Der Islam*, XXIV, Berlin et Leipzig 1937, 43-74.
- TAESCHNER (Franz), *İslâm Ortaçağında Futuwwa (Fütüvvet) Teşkilâtı, İstanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası*, XV, Ekim 1953-Temmuz 1954, İstanbul 1955, 1-32.
- THORNING (Hermann), *Beiträge zur Kenntnis des Islamischen Vereinswesens auf Grund von Baş Madad at-Taufiq* (Türkische Bibliothek herausgegeben von Georg Jacob und Rudolf Tschudi, vol. XVI), Berlin 1913.
- TOGAN (Zeki Velidi), *Umumî Türk Tarihine Giriş (Cilt I: en eski devirlerden 16. asra kadar)*, İstanbul 1946.
- TOLSTOV (S. P.), *Po Sledam Drevno-Choresmiiskoj Ćivilizácii (Isdatelstvo Akademii Nauk SSSR)*, Moscou-Leningrad 1948.
- TOLSTOV (S. P.), *Drevnii Chorezm (opyt istoriko-archeologičeskago isledovanija)*, Moscou 1948.
- VAMBÉRY (Hermann), *Ćagataische Sprachstudien*, Leipzig 1867.
- VAMBÉRY (Hermann), *Geschichte Bochara's oder Transoxaniens von den Frühesten Zeiten bis auf die Gegenwart*, 2 vol., Stuttgart 1872.
- VAN VLOTEN (Gerlaf), *De Opkomst der Abbasiden in Chorasan*, Leide 1890.
- VAN VLOTEN (Gerlaf), *Recherches sur la Domination arabe, le Chiitisme et les Croyances messianiques sous le Califat des Omayyades* (Vorhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen)

schappen te Amsterdam — Afdeeling Letterkunde, Deel I, n° 3), Amsterdam 1894.

WELLHAUSEN (J.), *Das Arabische Reich und sein Sturz*, Berlin 1902.

WITTEK (Paul), *Das Fürstentum Mentesehe — Studie zur Geschichte Westkleinasiens im 13-15 JH.* (Istanbuler Mitteilungen herausgegeben von der Abteilung Istanbul des Archäologischen Institutes des Deutschen Reiches, Heft 2), Istanbul 1934.

WITTEK (Paul), *Deux chapitres de l'Histoire des Turcs de Roum, Byzantion*, XI, Bruxelles 1936, 285-319.

WITTEK (Paul), *The Rise of the Ottoman Empire* (Royal Asiatic Society Monographs, vol. XXIII), Londres 1938.

IV. Catalogues, Dictionnaires et Encyclopédies

BLOCHET (Edgar), *Catalogue des manuscrits persans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, 4 vol., Paris 1905-1934.

BLOCHET (Edgar), *Catalogue des manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale de Paris*, 2 vol., Paris 1932-1933.

CHAUVIN (Victor), *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885*, 8 vol., Liège 1897-1904.

DOZY (R.), *Supplément aux dictionnaires arabes*, Paris 1927.

ETHÉ (Hermann), *Catalogue of Persian manuscripts in the Library of the India Office*, 2 vol., Oxford 1903-1937.

Encyclopédie de l'Islam, Leide et Paris 1913-1938.

Encyclopédie de l'Islam, nouvelle édition, Leide et Paris 1954 sq.

FLEISCHER (Heinrich), *Catalogus Codicum Manuscriptorum Orientalium Bibliothecae Regiae Dresdensis*, Leipzig 1831.

FLEISCHER (Heinrich), *Codices Arabici Persici Turcici, Catalogus Librorum Manuscriptorum qui in Bibliotheca Senatoria Civitatis Lipsiensis asservantur* (édité par E. W. R. Naumann), Leipzig 1838.

FLÜGEL (Gustav), *Die Arabischen, Persischen und Türkischen Handschriften der Kaiserlich-Königlichen Hofbibliothek zu Wien*, 3 vol., Vienne 1865-1867.

Islâm Ansiklopedisi, Istanbul 1942 sq.

KAŞGĀRĪ (Mahmūd al-), *Divanü Lûgat-it-Türk*, traduction turque par Besim Atalay, (Publications du Türk Dil Kurumu), 5 vol., Ankara 1939-1943.

KRAFFT (Albrecht), *Die Arabischen, Persischen und Türkischen Handschriften der Kaiserlich-Königlichen Orientalischen Akademie zu Wien*, Vienne 1842.

LANE (Edward William), *An Arabic English lexicon*, Londres 1863-1893.

- PAKALIN (Mehmed Zeki), *Osmanlı Tarih Deyimleri ve Terimleri Sözlüğü*, Istanbul 1946-1956.
- PALMER (E. H.), *A Descriptive Catalogue of the Arabic, Persian and Turkish Manuscripts in the library of Trinity College, Cambridge*, Cambridge et Londres 1870.
- REDHOUSE (Sir James W.), *A Turkish and English Lexicon*, nouvelle édition, Constantinople 1921.
- RIEU (Charles), *Catalogue of Turkish Manuscripts in the British Museum*, Londres 1888.
- STEINGASS (F.), *Persian-English dictionary*, 3^e édition, Londres 1947.
- Tanıklariyle Tarama Sözlüğü* (XIII. asırdan günümüze kadar kitaplardan toplanmış), dictionnaire historique de la langue turque, publié par le Türk Dil Kurumu, 4 séries, Istanbul 1943-1957.
- UNAT (Faik Reşit), *Hicrî Tarihleri Milâdî Tarihe Çevirme Kılavuzu*, 3^e éd. augmentée, (Türk Tarih Kurumu yayınlarından, VII. seri, n° 37), Ankara 1959.
- WESTERGAARD (N. L.), *Codices Orientales Bibliothecae Regiae Havniensis*, 3 parties en I tome (3^e partie : *Codices Persicos, Turcicos, Hindustanicos*, etc., par A. F. Mehren), Copenhague 1846-1857.
-

LISTE DES ABRÉVIATIONS

- AF 57-60 Manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* n° 57-60.
- AF 321 Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* n° 321.
- AF 344 Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* n° 344.
- B. 14 Manuscrit de la bibliothèque *Belediye* à Istanbul, *B. 14. Baḥālnāme Menākib-i Ġazavāt-i Seyyid Ballāl Ġāzi*, édition de Kazan, 1293 (1876).
- EI *Encyclopédie de l'Islam*, Leide et Paris, 1913-1938.
- GIP *Grundriss der Iranischen Philologie*, herausgegeben von W. Geiger und E. Kühn, 2 vol., Strasbourg 1896-1904.
- Ibn Hallikān* Ibn Hallikān, *Vafayāt al-A'ayān*, *Biographical Dictionary*, translated from the Arabic by Baron Mac Guskin de Slane, 4 vol., Paris 1842-1871.
- JA *Journal Asiatique*, Paris.
- JAOS *Journal of the American Oriental Society*, New Haven (Connecticut).
- JRAS *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, Londres.
- Kaṣṣārī* Maḥmūd al-Kaṣṣārī, *Divanü Lûgat-it-Türk*, traduction turque par Besim Atalay, (Publications du Türk Dil Kurumu), 5 vol., Ankara 1939-1943.
- Maḳdisī* Maḳdisī (Moṭahhar bin Ṭāhir al-), *Le Livre de la Création et de l'Histoire* (attribué à Abū Zeïd Aḥmed bin Sahl al-Balḥī), trad. Cl. Huart, 6 vol. (Publications de l'École des Langues Orientales vivantes, 4^e série, t. XVIII-XXIII), Paris 1899-1919.
- Ṣaḥīḥnāme* Manuscrit de la bibliothèque de *Topkapı Sarayı* à Istanbul, *Hazine* n° 1612 (consulté d'après microfilm).

- Şahrastānī** Aş-Şahrastānī (Abū'l-Fath Muḥammed), *Religionspartheien und Philosophen Schulen*, trad. Th. Haarbriicker, 2 vol., Halle 1850-1851.
- Ṭabarī** Ṭabarī (Abū Ca'far Muḥammed bin Carīr bin Yezīd), *Annales*, éditées par M. J. de Goeje, 15 vol., Leide 1879-1901.
- Van Vloten, *Recherches...* G. Van Vloten, *Recherches sur la Domination Arabe, le Chiitisme et les Croyances Messianiques sous le Califat des Omayades* (Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam-Afdeeling Letterkunde, Deel I, n^o 3), Amsterdam 1894.
- Yākūt**, *Dictionnaire Géographique* *Dictionnaire Géographique, Historique et Littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extrait du Mo'djem al-Bouldan de Yaqout et complété à l'aide de documents arabes et persans pour la plupart inédits*, par C. Barbier de Meynard, Paris 1861.
- ZDMG** *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Leipzig.

PREMIÈRE PARTIE

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

INTRODUCTION

C'est une étrange personnalité que celle d'Abū Muslim, en apparence fidèle serviteur des Abbassides, mais dont la mort fut cause de nombreuses agitations de caractère anti-islamique. Bien qu'il fût le chef d'un mouvement populaire iranien, les populations turques d'Asie Centrale et les montagnards du Daghestan le vénéraient comme un héros national. Sa légende reste vivante dans la littérature du plus hétérodoxe parmi les ordres turcs de derviches, celui des Bektāšī. On le célébra dans un roman épique, mais ce fut encore chez les Turcs que ce roman eut le plus d'expansion. Des copies appartenant à tous les siècles se retrouvent dans différentes bibliothèques. La Bibliothèque Nationale de Paris compte neuf manuscrits turcs du Roman d'Abū Muslim contre quatre persans, alors que, dans les bibliothèques d'Istanbul, la version turque de cet ouvrage couvre jusqu'à dix-neuf manuscrits. Encore au début du XIX^e siècle, une nouvelle rédaction en vers turcs fit revivre cette vieille geste d'époque gāznévide qui continue, de nos jours, à inspirer toute une littérature de vulgarisation populaire. Dans l'opinion du peuple turc, Abū Muslim est un des leurs ; sa mission historique est bien définie : c'est le vengeur de la tragédie de Kerbelā. Il suffit, pour s'en rendre compte, de regarder les titres des brochures populaires accessibles dans la plupart des kiosques de Turquie, et dans lesquelles l'histoire est traitée avec la plus grande fantaisie : « La Vengeance de Kerbelā et le héros turc Abū Muslim le Khorassanien », etc.

Les Uzbeks et les Turcomans reconnaissent en Abū Muslim un compatriote qui a rassemblé sous la bannière noire des Abbassides les Turcs de Transoxiane et du Hwārezm. Ils le célèbrent dans leurs ballades et leurs légendes et un manuscrit turc du Roman d'Abū Muslim, d'une date aussi ancienne que 550/1155, a été découvert à Khiva par H. Vambéry (1). Le professeur Fuat Köprülü apporte à l'appui des conjectures sur l'origine turque d'Abū Muslim, le

(1) Cf. pp. 56, 82.

témoignage d'un auteur turc d'Égypte, du xiv^e siècle, Abū Bekr 'Abdullah bin Aybek al-Davādārī qui était au service du sultan d'Égypte Muḥammed Kālāwun. Dans son ouvrage arabe intitulé *درر التيجان*, cet auteur donne des renseignements précieux sur l'*Oğuznāme*, épopée turque anté-islamique, aujourd'hui perdue. D'après Al-Davādārī, l'*Oğuznāme* dont il existait des versions persanes, fut traduit du persan en arabe en 611/1214 et Al-Davādārī eut l'occasion de voir le manuscrit. L'*Oğuznāme*, d'après le même auteur, se trouvait dans le trésor d'Abū Muslim-i Ḥorāsānī qui l'avait reçu par héritage, car il était Turc-Oğuz de naissance et descendait de Buḥtū Ḥān (1). Persuadé de l'origine turque d'Abū Muslim, M. Köprülü pense que son souvenir a été rapporté d'Asie-Centrale par les Turcs-Oğuz et a continué de vivre en Anatolie (2).

Inutile de dire que le témoignage d'Al-Davādārī est bien fragile : d'abord, il n'est pas certain qu'il s'agisse du champion des Abbassides, d'autres Khorassaniens ont porté le même nom, et, même s'il s'agissait de lui, l'auteur du xiv^e siècle a pu rapporter une légende courante parmi les Turcs. D'ailleurs, les conjectures sur l'origine d'Abū Muslim, ne sont pas importantes. Apparu à une époque où pour être noble il fallait naître Arabe, il a préféré laisser pour toujours planer le doute sur sa naissance. Nous pouvons au moins tenir pour certain qu'il n'était pas Arabe et qu'il n'avait aucune gloire à tirer de ses origines. Si l'on considère que le prétendant abbasside, Ibrāhīm, utilisa, pour investir Abū Muslim, la formule prononcée, d'après la tradition sunnite, par Muḥammed, lors de la guerre du Fossé, pour l'adoption de Selmān-i Fārsī : « Selmān est des nôtres, nous, gens de la Maison » (3), il semble bien qu'Abū Muslim ait été, tout comme Selmān, un *maulā* converti. Ceci explique également la place importante qui lui a été faite parmi les héros des corporations de métiers dont le patron était Selmān. Ce qui demeure important ce n'est pas d'émettre des hypothèses sur les origines d'Abū Muslim, mais bien de déterminer sa signification historique et d'étudier la transformation progressive du personnage réel en héros de légende : Abū Muslim a renversé une dynastie pour en établir une autre, après sa mort, des Iraniens

(1) Cf. Fuat Köprülü, *Türk Edebiyatında İlk Mutaşavvıflar*, Istanbul 1919, 30 sq., 281 sq. ; *ibid.*, *Türkiye Tarihi* 1, Istanbul 1923, 54 sq., 145 sq. ; *ibid.*, *Les Origines du Bektachisme, Essai sur le Développement Historique de l'Hétérodoxie Musulmane en Asie Mineure, Actes du Congrès International d'Histoire des Religions, tenu à Paris en Octobre 1923*, t. II, Paris 1925, 395, note 3.

(2) Cf. Fuat Köprülü, *Türkiye Tarihi*, 73 (en note), 212 ; *ibid.*, *Türk Edebiyat Tarihi*, Istanbul 1925, 305.

(3) Cf. L. Massignon, *Salmān Pāk et les prémices spirituelles de l'Islam Iranien*, Paris 1934, 18. Cf. p. 51.

l'ont élevé au rang de prophète et, malgré cela, c'est chez les Turcs que son souvenir a été célébré le plus longtemps et avec le plus d'intensité. Il y a là un problème que pourrait peut-être résoudre l'histoire de sa légende. Et, en effet, cette étude révélera que ce n'est pas le souvenir apporté par les Turcs-Oguz dans leur migration en Anatolie qui a été la principale cause du succès du Roman d'Abū Muslim, mais un fait bien plus important : la grande expansion en Asie-Mineure du mouvement des *Ahīs* qui l'avaient adopté dans leur littérature. Les romans épiques furent le principal moyen de propagation de la *Futuwwet* parmi les classes illettrées de la population pour lesquelles le héros épique représentait l'idéal chevaleresque simple et accessible à tous. Dans le milieu des corporations de métiers et, en particulier, dans les compagnonnages groupant les gens qui exerçaient des métiers considérés comme humbles et ayant par conséquent à souffrir de l'opposition sociale des classes d'élite, le héros épique devenait le Champion de la Religion et le Défenseur du Peuple dans sa lutte contre les tyrans. Or, par son double rôle de Champion du Peuple et de Défenseur de la Religion, Abū Muslim était l'incarnation par excellence de l'Idéal chevaleresque dans les milieux artisanaux. Ayant fait triompher la cause des Abbassides avec l'appui des classes de la population urbaine qui avaient eu le plus à souffrir de l'oppression sociale et fiscale de l'envahisseur : des gens de métiers, parmi lesquels figuraient également ceux qui exerçaient des métiers considérés comme impurs, tels les bouchers, les rôtisseurs, les tanneurs, etc., Abū Muslim était le héros tout indiqué des corporations. Par eux, son roman fut véhiculé d'Iran au Caucase et en Anatolie où il connut un grand développement, et avec eux aussi, son souvenir pénétra dans les couvents Bektāšī quand, rendus suspects par leur rôle politique et leurs sympathies chiïtes, ils durent se réfugier au sein de cet ordre hétérodoxe.

Les légendes d'Abū Muslim se sont cristallisées dans un roman épique d'époque gaznévide dont l'auteur fut Abū Ṭāhir de Ṭūs, un conteur de l'entourage du sultan Maḥmūd de Ġazna. Infatigable narrateur de contes épiques, Abū Ṭāhir de Ṭūs connut, par ses histoires, un très grand succès chez les Turcs. Le Roman d'Abū Muslim ne diffère des autres contes que par son inspiration historique, mais tous les éléments du répertoire habituel d'Abū Ṭāhir s'y retrouvent. C'est par ce genre littéraire, cher aux Turcs guerriers et nomades des temps héroïques, que nous commencerons notre étude.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE PREMIER

LE CONTE ÉPIQUE TURCO-IRANIEN

La production littéraire des premiers siècles de l'Empire Ottoman, comprend un nombre assez considérable de contes épiques inspirés du *Şāhnāme* ou de ses imitations. Il existe des manuscrits turcs de ce genre dans la plupart des grandes bibliothèques et leur quantité n'est pas inférieure à celle des manuscrits persans du même genre littéraire. Parmi les plus courants, on peut citer le *Livre de Kāhramān-i Kātil* qui se compose du *Livre de Hūşeng*, en quatre volumes, et du *Livre de Gerdūn Keşān*, en trois volumes (1) ; le *Livre de Kīrān-i Hābeşī* et de *Kobād-i Ardeşīr* (2) ; le *Livre de Dārāb* (3), et d'autres encore. En raison de leurs sujets purement iraniens, on ne leur a pas donné de place dans la littérature turque, mais par contre, Jules Mohl leur a consacré quelques pages dans la Préface du *Livre des Rois*, en étudiant la décadence du genre épique. De même que le roman historique, le conte épique est né de la décadence de la poésie épique (4). Mais, tandis que le premier de ces deux genres s'adresse à un cercle de lecteurs cultivés, le deuxième a un caractère plus simple et plus populaire. La tradition épique iranienne y est traitée avec la plus grande liberté et elle se trouve inextricablement mêlée à la tradition islamique, ainsi qu'à un substrat de croyances populaires et d'une démonologie primitive. Si ces contes n'étaient que des produits de la décadence de l'épopée nationale iranienne, leur intérêt serait limité et ils ne

(1) Cf. E. Blochet, *Catalogue des Manuscrits Turcs de la Bibliothèque Nationale de Paris*, Paris 1932-1933, aux numéros : Ancien Fonds 320, 321, 343-345 ; Supplément 446, 655 ; Ancien Fonds 221 ; H. Ethé, *Catalogue of Persian Manuscripts in the Library of the India Office*, I, Oxford 1903, nos 787, 522.

(2) Cf. E. Blochet, *ibid.*, aux numéros : Anciens Fonds 335-337 ; Supplément 447.

(3) Cf. E. Blochet, *ibid.*, aux numéros : Ancien Fonds 103 ; Supplément 140 ; E. Blochet, *Catalogue des Manuscrits Persans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, III, Paris 1928, aux numéros 1201, 1202 ; H. Ethé, *op. cit.*, n° 787, 522.

(4) Cf. Firdousi, *Le Livre des Rois*, traduit par Jules Mohl, I, Paris 1838, 74-75 ; voir aussi H. Ethé, *Neupersische Litteratur*, GIP, 318.

mériteraient pas plus que les quelques pages que leur a consacrées le traducteur de Firdousi. Mais il convient de noter que la presque totalité des contes épiques cités par ce savant, sont des ouvrages écrits en turc et que la langue dans laquelle ils sont rédigés, présente beaucoup de traits d'archaïsmes. Alors la question prend un tout autre aspect, si nous nous trouvons en présence d'adaptations turques de contes iraniens où les réminiscences des anciennes croyances des nomades chamanistes se mêlent aux traditions épiques persanes. Vue sous cet angle, cette littérature simple et populaire pourrait fournir aux investigations des savants une matière vivante et féconde.

Plus encore que la conversion à l'Islam, la culture persane exerçait sur les Turcs établis en Transoxiane son action civilisatrice. Le Livre des Rois eut, sur l'esprit des Turcs, une influence si puissante que les souverains de la dynastie des Karakhanides se proclamèrent descendants d'Afrāsyāb. Ils identifièrent au champion touranien leur héros national Alp Er Toḡa ou Toḡa Alp Er. L'œuvre de Maḥmūd Kaṣḡārī fut, à ce sujet, une révélation : « Toḡa Alp Er est Afrāsyāb, » déclare-t-il et, en différents endroits de son livre, il cite des quatrains composés en l'honneur de Toḡa qu'il traduit en arabe en remplaçant le nom du héros turc par celui d'Afrāsyāb. De même, en se référant aux princes de la dynastie régnante, il parle des « fils d'Afrāsyāb », des « filles de la Maison d'Afrāsyāb » (1), etc. L'explication d'une telle identification qui ne se limite d'ailleurs pas au seul personnage d'Afrāsyāb, se trouve du côté persan : le terme « Tūrān » qui désignait l'élément nomade continuellement en guerre avec l'« Irān », fut appliqué aux Turcs dès l'époque de leur apparition sur les frontières iraniennes. Dans le Livre des Rois, des faits tirés de la vie des Turcs se trouvant mêlés aux descriptions des Touraniens légendaires, ceux-ci se reconnurent dans l'épopée persane et adaptèrent à leur propre usage les traditions épiques d'un pays dont ils subissaient déjà l'influence culturelle. Maḥmūd Kaṣḡārī répétait ce qui, à son époque, était fable courante et même s'il pensait autrement, il eut été malaisé d'émettre une opinion contraire à celle qu'exigeait la dynastie régnante. Cependant, l'acceptation à la lettre du témoignage de cet auteur précieux devait mener à des déductions d'autant plus dangereuses qu'il n'y a aucun document permettant de les réfuter ou de les appuyer. Il n'entre pas dans le cadre du présent ouvrage de discuter sur des détails touchant à un domaine très

(1) Maḥmūd al-Kaṣḡārī, *Divanü Lûgat-it-Türk*, traduction turque de Besim Atalay, Ankara 1939-1943, I, 41, 159-160, 343, 381, 396, 410, 413-414, 466, 486 ; III, 149-151, 157, 368.

vaste, puisque l'identification d'Afrāsyāb avec le héros turc Toḡa Alp Er, est une porte qui s'ouvre, d'une part, sur le problème de l'origine des Scythes et, d'autre part, sur celui de l'existence d'une geste turque d'Afrāsyāb ayant pu, si elle avait existé, influencer l'épopée iranienne. Nous nous en référons, pour ceux que la question intéresse, à quelques ouvrages des plus éminents parmi les savants turcs (1). Il ressort toutefois de l'ouvrage de Kaşgārī, comme du *Ḳudatḡu Bilik*, que les Turcs avaient un héros national nommé Toḡa Alp Er et qu'il existait de nombreuses chansons et des cérémonies en son honneur. Le terme Toḡa, d'après le témoignage du *Dīvān-i Luḡāt-i Türk*, désigne un animal de l'espèce du tigre (2).

Abū Ṭāhir de Ṭūs.

Dans la plupart des manuscrits, les contes épiques sont attribués à un narrateur de l'entourage du sultan Maḥmūd de Ḡazna, Abū Ṭāhir-i Ṭūsī. Certains manuscrits contenant le Roman d'Abū Muslim citent, avec Abū Ṭāhir-i Ṭūsī, les noms d'autres conteurs de la cour du même prince : ce sont, d'après quatre très beaux manuscrits du xv^e siècle, du Fonds Turc de la Bibliothèque Nationale, Abū Bekr de Rāz, Abū Mācid de Sāve, Hişām de Saraḥs (3) ; à ces noms, il convient d'ajouter, d'après un manuscrit également du xv^e siècle, conservé à la bibliothèque *Belediye* à Istanbul, ceux de Sa'īd de Damas, Hişām d'Işfahān et Şerīf de Bagdad qui étaient, avec Abū Ṭāhir de Ṭūs et Abū Bekr de Rāz, les grands panégyristes d'Abū Muslim (4). Dans les différentes versions des contes épiques, on trouve, près de la forme Abū Ṭāhir-i Ṭūsī, les formes Abū Ṭāhir-i Ṭarṭūsī ou Ṭarsūsī ; parfois, il est appelé Abū Ṭāhir Mūsa ou Muḥammed ibn Ḥasan ibn 'Alī ibn Mūsa ou, plus simplement, Ṭarṭūs Ḥekīm, comme dans quelques manuscrits du *Ḳahramān-nāme* de la Bibliothèque Nationale de Paris. C'est probablement au succès de ses contes en Asie-Mineure et surtout à l'expansion du Roman d'Abū Muslim dans les milieux Aḥīs, qu'est due l'asso-

(1) Cf. A. Zeki Velidī Togan, *Umumi Türk Tarihine Giriş I*, Istanbul 1946, 36, 160, et les références bibliographiques p. 403 ; cf. Fuat Köprülü, *Türk Edebiyat Tarihi*, 57 sq.

(2) Cf. *Kaşgārī*, III, 368.

(3) Cf. p. 76.

(4) *Belediye B. 14*, folio 1 v. Dans ce manuscrit, le nom d'Abū Bekr de Rāz a été déformé en *Abū Rezzāk*. Ces conteurs sont appelés « Abū Muslim uluları ». Les mêmes informations nous sont confirmées par un manuscrit du xix^e siècle, *T. 1140*, conservé à la bibliothèque de l'Université d'Istanbul et auquel le manuscrit *Belediye B. 14* a servi de source.

ciation du nom d'Abū Ṭāhir-i Ṭūsī avec celui des villes de Tarsus et de Tortose.

A Abū Ṭāhir de Ṭūs sont attribués les contes épiques dont nous avons déjà cité les titres : les différentes parties du Ḳahramānnāme, le Dārābnāme, l'histoire de Ḳirān-i Ḥabeṣī et enfin, le Roman d'Abū Muslim, le « Porte-Hache » du Khorassan. La dernière de ces œuvres est un roman historique où se mêlent des éléments de conte épique. Cependant, Abū Ṭāhir n'était pas un compilateur, mais un conteur : tous les manuscrits contenant les ouvrages énumérés citent son nom et celui du sultan Maḥmūd de Ġazna, les compilateurs font parfois mention d'une version originale de leur conte, due à Abū Ṭāhir, mais dans aucun des manuscrits, pourtant très nombreux, on ne rencontre l'histoire racontée par le narrateur lui-même. On peut même dire que ces différentes compilations contiennent une masse tellement énorme de fables qu'on arrive à se demander si Abū Ṭāhir ne fut pas quelque barde célèbre auquel les narrateurs de contes épiques avaient pris l'habitude d'attribuer leurs histoires. Pourtant, en comparant les différents manuscrits contenant le Roman d'Abū Muslim, nous nous sommes aperçue que le récit attribué à Abū Ṭāhir était toujours le même et que là où il y avait une différence sensible de détails, le compilateur citait une autre source. Les ouvrages d'Abū Ṭāhir présentent également une unité d'inspiration et d'ambiance : ce sont des récits inspirés d'épopées iraniennes dont l'action a pour centre le Khorassan et où les événements d'époques postérieures se mêlent aux aventures des héros légendaires ; s'il s'agit de romans à fonds historique, l'histoire y est doublée d'éléments empruntés aux contes de fée ou à un paganisme étranger. Les thèmes sont très réduits : les mêmes fables se répètent d'une œuvre à l'autre et souvent plusieurs fois dans le même ouvrage, les mêmes noms propres se retrouvent continuellement. Tout ceci permet de supposer qu'Abū Ṭāhir était un conteur spécialisé dans ce genre de narrations et que ses récits ont été notés par écrit. Sa renommée paraît avoir été très grande, plus particulièrement sur toute l'étendue du monde turc ; il semble qu'il ait été surtout en faveur dans les milieux turcomans où jusqu'à une époque récente, peut-être même encore de nos jours, la tradition a continué à lui attribuer les contes épiques se déroulant dans le monde fantasmagorique des *dīv* et des *cāzū*. Dans un manuscrit privé appartenant à M. Ismail Hikmet Ertaylan, copié vraisemblablement en Crimée à une époque récente, se trouve conservé un conte épique intitulé '*Ayyārnāme* ; cet ouvrage, presque illisible par son caractère primitif, est une série de généalogies d'*'ayyār* (1),

(1) Il s'agit d'une définition légendaire. Les '*Ayyār* ont été des compagnies de routiers, plus tard organisés en corporations de soldats de fortune : cf. p. 64.

personnages dont la particularité semble avoir été d'entreprendre des voyages au Mont Kāf et de se battre contre les *dīv* et les *cāzū* ; le récit est attribué au « sultan des poètes » Abū Ṭāhir-i Ṭūsī *Hazretī*, qui l'a conté en présence du sultan Maḥmūd fils de Soboktegin.

D'après le témoignage d'un manuscrit persan de la Bibliothèque Nationale (1), Abū Ṭāhir de Ṭūs aurait été aveugle : dans une préface en vers, le compilateur dit qu'il va conter l'histoire d'Abū Muslim de Merv, telle que l'a rapportée Abū Ṭāhir Kōrgōzi. Il ne semble toutefois pas impossible que ce détail soit dû à une erreur de copiste, car le même manuscrit l'appelle, en différents endroits, Abū Ṭāhir-i Ṭarsūsī et il a pu se produire une confusion graphique entre *کرکزی* et *طروسی*. D'autre part, le vieux barde aveugle est un personnage traditionnel de la littérature épique universelle ; c'est pourquoi, on ne peut donner trop d'importance à ce témoignage unique, malgré la tentation que cela représente.

Le nom du sultan Maḥmūd de Ġazna est toujours cité dans les récits attribués à Abū Ṭāhir de Ṭūs. Bien que ce soit dans la tradition du conte épique que le narrateur en fasse le récit à un prince célèbre, il semble que le souvenir d'Abū Ṭāhir soit inextricablement lié au sultan Ġaznévide. Dans le manuscrit du Roman d'Abū Muslim conservé à la bibliothèque Belediye et dans les nombreux fragments du même ouvrage conservés à la bibliothèque de l'Université d'Istanbul, il est précisé qu'Abū Ṭāhir-i Ṭūsī parlait en présence du sultan Maḥmūd-i Ġaznevī. Il en est de même dans le *'Ayyār-nāme* dont nous venons de parler. Par contre, les différents manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, se contentent de mentionner la présence du sultan Maḥmūd. Seul le copiste du manuscrit *Supplément Persan 842*, a cité, au folio I bis recto, pour l'identification du patron d'Abū Ṭāhir, un ghazel peu flatteur où il est fait allusion à l'amour du sultan Ġaznévide pour un de ses pages. « Maḥmūd le Ġaznévide qui eut des milliers de pages, l'amour eut sur lui tant d'emprise qu'il devint le page de son page... » L'attrait du sultan de Ġazna pour les lettres et pour le genre épique en particulier, est bien connu — et même fâcheusement connu —, et nombreux furent les poètes qui bénéficièrent de sa protection, aussi pourrait-on supposer qu'il continuait à être cité par les narrateurs de contes épiques cherchant à se rattacher à un nom célèbre.

Cette hypothèse nous semblait à priori d'autant plus probable que, par les apports des compilateurs d'époques postérieures,

(1) *Supplément Persan 843*, folio 3 verso ; cf. p. 73.

l'ambiance historique des contes attribués à Abū Ṭāhir, et du Roman d'Abū Muslim en particulier, correspondait plutôt à l'époque seldjoucide : il est en effet fait mention de la Guerre Sainte contre les Francs, ce qui implique que les Croisades étaient déjà commencées ; on trouve également des allusions fréquentes à des localités du pays de Rūm, ce qui laisse supposer que la voie d'accès en Asie-Mineure était ouverte. A cela venaient s'ajouter d'autres faits, notamment dans le Roman d'Abū Muslim où il est fait mention de *tekye*, organisations qui ne commencent qu'à partir du XII^e siècle, de l'usage du hachich qui fut préconisé par certaines sectes, comme stimulant accessoire de mise en extase, à partir du XIII^e siècle, et enfin de la poudre et des armes à feu qui ne firent leur apparition qu'avec les invasions mongoles ; il y a cependant une restriction sur ce dernier fait à cause du sens donné, dans le Roman d'Abū Muslim, au mot *tüfek* : ce mot, dans le dictionnaire de Maḥmūd al-Kaṣḡārī, désigne la sarbacane (1) ; c'est également ce sens qu'il a dans le texte étudié, mais il s'agit d'une sarbacane perfectionnée qui permet de tuer des hommes aussi bien que des oiseaux, avec les pierres qui y sont introduites (2). Dans les textes turcs du XIV^e siècle, *tüfek* est une arme à feu ; le mot a dû prendre ce sens au cours du XIII^e siècle quand, avec l'invasion des Mongols, la poudre et les armes à feu, invention chinoise, pénétrèrent dans le Moyen Orient (3). Toutes les allusions du texte au *tüfek* en tant qu'arme à feu, ont été introduites par des compilateurs d'époques postérieures et sont dues au rôle qui a été donné, dans les corporations de métiers, au compagnon d'Abū Muslim, Aḥmed-i Zemcī dont le signe distinctif était le *tüfek* (4). A ces éléments de datation, il convient d'ajouter un fait géographique : parmi les pays limitrophes du Ḥwārezm, dans le Roman d'Abū Muslim, sont cités le pays des *Bulḡār*, séparé du Ḥwārezm par le Désert Bulḡar, la steppe (*dašt*) des *Ḳıpçaqs* et le Turkestan (5). Or, l'Empire Bulgare de la Volga fut détruit par deux invasions mongoles, une première en 1236, une deuxième en 1241 ; quant aux *Ḳıpçaqs*, ils apparurent au XI^e siècle dans la steppe, au nord du Ḥwārezm et du territoire occupé alors par les Turcs Oḡuz, et s'y maintinrent jusqu'à l'arrivée des Mongols. Il est à noter que les Khazars, voisins directs du Ḥwārezm, ne sont pas cités ; ce peuple qui entretenait avec le Ḥwārezm des relations

(1) Cf. Maḥmūd Kaṣḡārī, *Divanü Lûgat-it-Türk*, I, 388.

(2) Cf. pp. 74, 126-127.

(3) Cf. notre *Destān d'Umūr Pacha*, Paris 1954, 56.

(4) Cf. pp. 50 n. 1, 82-83.

(5) Cf. *Abū Muslim Nāme*, *Supplément Persan* 843, ff. 257 r. sq., 263v sq.

très étroites, n'est plus mentionné après le XI^e siècle (1). Avant d'avoir pu examiner les manuscrits conservés dans les bibliothèques turques et nous trouvant en présence d'éléments qui semblaient se rapporter à l'époque seldjocide, nous avons supposé que le « sultan Maḥmūd » était un prince de la famille seldjocide. Et, en effet, deux princes de cette famille ont porté le nom de Maḥmūd : le premier fut le fils de Melikšāh qui fut proclamé sultan en 1092, à la mort de son père et au détriment de son frère aîné Barkiyārūḳ ; vaincu par ce dernier, mais toujours maître de la province du Fārs et d'Iṣfahān, il mourut dans cette ville, en 1098, encore très jeune. Le deuxième fut son neveu, Maḥmūd bin Muḥammed bin Melikšāh, prince seldjocide de l'Irāk, qui mourut à Hamadān, en 1131, à l'âge de vingt-sept ans, épuisé par une vie de débauche. Or, le premier de ces princes a fait preuve d'un certain goût pour la littérature épique. Ce penchant est compréhensible chez un prince adolescent, car le jeune Maḥmūd fut proclamé sultan par les intrigues de sa mère Turkān Ḥātūn, alors qu'il était encore mineur. On connaît un *Behmannāme* qui fut composé pour lui, à la fin du V^e siècle de l'Hégire (2) : c'est un poème épique écrit à l'imitation du Livre des Rois, qui a pour sujet les aventures de Behman, fils d'Isfendiyār, avec Kutāyūn, fille du roi de Cachemire, et Humāy, fille du roi d'Égypte. Or, le *Dārābnāme* d'Abū Ṭāhir apparaît comme une suite en prose de ce *Behmannāme*, puisqu'il reprend l'histoire aux amours de Behman et de Humāy et continue par les aventures de leur fils Dārāb, les amours de celui-ci avec la fille du roi de Rūm, la naissance d'Alexandre et de son demi-frère Dārā, récits qui sont inspirés du Livre des Rois. Mais après avoir pris connaissance des manuscrits du Roman d'Abū Muslim conservés dans les bibliothèques d'Istanbul, nous avons dû renoncer à ces hypothèses. D'autre part, il semble y avoir eu des rédactions plus anciennes du *Behmannāme* (3) et l'auteur de cette version d'époque seldjocide n'aurait fait que remanier et peut-être mettre

(1) Cf. Tahsin Banguoğlu, *Oğuzlar ve Oğuzeli üzerine, Türk Dili Araştırmaları Yıllığı*, 1959, 1-26.

(2) Cf. *Le Livre des Rois*, I, Préface, 67-69. La Bibliothèque Nationale de Paris possède deux manuscrits du *Behmannāme* : *Supplément Persan* n° 500 et *Ancien Fonds Persan* n° 277 ; d'après E. Blochet, l'auteur de cet ouvrage s'appelaît Irānšāh bin Abū'l-Ḥayr (cf. *Catalogue des Manuscrits Persans*, III, 17) ; aux folios 6 verso à 9 recto du manuscrit *Supplément Persan* n° 500, se trouve un chapitre à la louange de Maḥmūd Chah fils de Melikšāh le Seldjocide, que l'auteur a suivi à Iṣfahān ; dans le manuscrit *Ancien Fonds Persan* n° 277, ce chapitre se trouve au folio 3 recto et verso ; il est dédié à Muḥammed fils de Melikšāh.

(3) Cf. M. Molé, *L'épopée iranienne après Firdōsī, La Nouvelle Clío*, Bruxelles 1953, 384, 389.

en vers une œuvre de vulgarisation populaire inspirée par le chef-d'œuvre de Firdūsī.

Nous avons également constaté que les éléments d'époques postérieures contenus dans le Roman d'Abū Muslim ne pouvaient être pris en considération pour l'étude de l'œuvre attribuée aux narrations d'Abū Ṭāhir de Ṭūs, car ce roman épique a eu à plusieurs reprises une recrudescence de popularité et a même servi à des fins de propagande politique et religieuse (1). Les nombreux manuscrits contenant l'œuvre attribuée aux narrations d'Abū Ṭāhir de Ṭūs, paraissent confirmer l'existence d'un conteur de l'entourage de Maḥmūd de Ġazna dont la célébrité aurait parcouru les siècles.

La langue dans laquelle il contait ses histoires, était le persan ; les différents compilateurs des contes épiques mentionnant des sources écrites en connexion avec son nom, précisent qu'elles étaient rédigées dans cette langue.

Le Conte Épique dans ses Rapports avec les Turcs.

Même si les contes épiques d'Abū Ṭāhir ont été d'abord racontés et rédigés en persan, ils ont eu de nombreux adaptateurs en langue turque. Il a d'ailleurs été déjà noté que la majorité des manuscrits contenant ses œuvres, étaient écrits en turc. A ceci, il convient également d'ajouter que le persan était la langue courante des milieux turcs lettrés de l'époque seldjocide et que plusieurs manuscrits du Roman d'Abū Muslim, écrits en persan, semblent, par l'emploi fréquent de mots turcs et par des allusions à des localités d'Asie-Mineure ou à des faits relatifs aux Turcs, avoir été rédigés dans des milieux turcs (2). Le Dārābnāme a eu cependant un certain succès dans le monde iranien, puisque nous connaissons le nom de plusieurs de ses compilateurs. Un manuscrit persan conservé à la bibliothèque de l'Institut Indien à Oxford, contient une version de ce conte faite au xvii^e siècle par un certain Kayḳobād bin Miḥyār qui dit s'être servi de la version originale d'Abū Ṭāhir conservée dans la bibliothèque de l'empereur Akbār (3). Une version turque de cette même œuvre, contenue dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, a été faite en 1538 par Ṣāliḥ bin Celāl qui dit l'avoir traduite d'après la version persane de Ṣeyḥ Muḥammed bin Mevlānā Ṣeyḥ 'Alī, fils de Tāc Muḥammed surnommé Peyḡamber (4). Les traductions turques des Livres de

(1) Cf. pp. 79-80.

(2) Cf. pp. 73-74.

(3) Cf. H. Ethé, *Catalogue of Persian Manuscripts...*, I, n^o 787, 522.

(4) Cf. E. Blochet, *Catalogue des Manuscrits Persans...*, III, n^o 1201.

Ḳahramān et de Ḳirān-i Ḥabeṣī, sont anonymes, mais le dernier de ces ouvrages a été traduit sur l'ordre du prince Ḥasan Beg que E. Blochet a identifié à Uzun Ḥasan, le chef du clan des Turcomans du Mouton Blanc (1466-1478) (1). Quant au Roman d'Abū Muslim, il sera étudié dans un autre chapitre.

La Guerre Sainte menée par les héros contre les *dīv* et les *cāzū* habitant les cimes des montagnes, ou les dragons peuplant les régions souterraines, fournit la principale matière des contes épiques d'Abū Ṭāhir. Les *dīv* sont des démons dont la représentation est révélée par leurs noms pittoresques : « *dīv* mâle à tête de taureau », « *dīv* mâle à tête de léopard », « *dīv* à huit pieds et à tête de fourmi » (2), etc. Ils sont commandés par Ahrimān, qui est un *dīv* à tête de lion, et qui a pour chef Ṣeyṭān, le sultan des *Dīvs* et du royaume des Ténèbres. Les *cāzū* sont des sorciers qui ont la faculté de se métamorphoser à leur gré, de jeter des charmes pouvant provoquer la pluie ou la grêle ou jeter l'obscurité sur le monde et qui se déplacent montés sur des animaux et tenant des serpents en guise de fouets. Pour accéder aux hauteurs habitées par ces esprits, les héros sont aidés par les *perī*, divinités bienfaitantes, mi-humains, mi-oiseaux, qui les transportent sur leur dos à travers les airs et mettent à leur disposition des armées d'autres *perīs*. Parfois, ce sont des oiseaux merveilleux, comme le *ṣimurḡ* ou le *kuḡnōs* (3), qui portent sur leur dos les héros vers les régions que ne peuvent même pas atteindre les *perīs*. Pour accéder aux régions souterraines peuplées de serpents et de dragons à plusieurs têtes, crachant du feu, les héros descendent ou tombent dans des puits au fond desquels ils trouvent des issues menant vers les mondes souterrains. Sur leurs passages, ils rencontrent à chaque pas, des inscriptions et des souvenirs laissés par ceux qui, avant eux, ont franchi les chemins périlleux : Salomon, Alexandre, les héros habituels des légendes iraniennes, et même Ahrimān Chah dont la nature démoniaque est souvent oubliée. Le but de ces voyages supra et sub-terrestres, est invariablement celui de libérer des jeunes gens ou des jeunes filles enlevées par les esprits malfaisants ou anthropophages. En plus des *perīs*, les héros sont protégés par des esprits ayant acquis un caractère quasi-islamique : les deux frères Ilyās et Ḥizīr, ainsi que leur mère, qui est une petite vieille habitant au-delà de la Montagne du Feu (4). Ces esprits ont le

(1) Cf. E. Blochet, *Catalogue des Manuscrits Turcs...*, AF, 335-337.

(2) *Gāu-ser-nerre-dīv* (*Ḳahramānnāme*, AF, 321, ff. 6 à 20) ; *Peleng-ser-nerre-dīv* (*ibid.*, f. 74v) ; *Mōr-ser-ḥaṣṭ-pāy-nerre-dīv* (*ibid.*, f. 79r).

(3) *Ḳuḡnōs* < Gr. *κόκυρος*, « le phénix ».

(4) *Ṣalṭīḡhnāme*, feuillet 81. L'unique manuscrit du *Ṣalṭīḡhnāme* est conservé à Istanbul, à la bibliothèque de Topkapı Sarayı, *Hazine n° 1612*. Nous en possédons un micro-

pouvoir de donner des charmes permettant de lutter contre les sortilèges des sorciers. Dans le roman d'Abū Muslim, ouvrage où les éléments païens ont été, en quelque sorte, incorporés au caractère chiïte, c'est 'Alī, le défenseur des faibles et des opprimés (1), qui prend la place des esprits bienfaisants du paganisme pour venir en aide au héros en danger. Parfois, les héros, sur le point de succomber, voient apparaître une main armée de Zū'l-Fiḳār (2). Ou bien, c'est un cavalier mystérieux, au visage voilé, qui surgit, tel l'éclair, du côté de la Kibla, brandissant une épée de feu, pour délivrer le héros *in extremis* (3). Les éléments païens sont constamment mêlés à la tradition chiïte et aux faits d'inspiration historique : tantôt le champion des Abbassides se trouve emporté, entre deux combats contre Naṣr-i Seyyār, vers les hauteurs inaccessibles où il doit combattre des armées de dīvs et de cāzūs, aidé par l'apparition miraculeuse d'Alī Murtaza ; tantôt il est arraché au gibet par une légion invisible de perīs ; tantôt le récit de sa campagne contre Mervān est interrompu par les aventures merveilleuses de Ferāmorz au royaume des esprits.

Quittons maintenant les contes d'Abū Ṭāhir pour entrer dans le domaine de l'épopée purement turque : tout comme les personnages d'inspiration iranienne, les Ġāzis turcs, tels Seyyid Baṭṭāl ou le derviche-guerrier Şarī Saltık Dede, sont les héros d'interminables combats contre les habitants des hauteurs ou des profondeurs de la terre. Les mêmes faits se répètent, les mêmes dīvs apparaissent, ainsi que les cāzūs et les perīs dont les noms ne changent même pas. Le *Şaltıkname*, la plus « païenne » des épopées turques, présente, à ce sujet, un intérêt considérable et une étude approfondie des éléments païens qu'elle renferme, ne manquerait pas de jeter de la lumière sur la démonologie turque pré-islamique ; une telle étude permettrait peut-être de distinguer, dans cette démonologie, les éléments turcs des éléments iraniens. Dans les contes épiques d'Abū Ṭāhir de Ṭūs, ces éléments sont inextricablement mêlés.

film. Les feuillets ne sont pas numérotés, mais, sur le microfilm, les vues photographiques sont numérotées de dix en dix. C'est cette numérotation que nous reproduisons. Un deuxième manuscrit de cet ouvrage a été récemment découvert et acquis par la Türk Tarih Kurumu, à Ankara (renseignement qui nous a été communiqué par M. Faik Reşit Unat).

(1) A cause du mariage de Hüseyin avec une persane, 'Alī devint, dans la tradition chiïte, le premier défenseur des convertis non-arabes et, par conséquent, des faibles et des opprimés. Il incarne l'idéal chevaleresque des corporations de métiers, à la littérature desquelles appartient le Roman d'Abū Muslim. Cf. L. Massignon, *La « Futuwwa » ou pacte d'honneur artisanal entre les travailleurs musulmans au Moyen Age*, *La Nouvelle Clio*, Bruxelles 1952, 175-177.

❏ (2) Cf. *Abū Muslim Nāme*, AF 59, folios 300 à 303.

(3) Cf. pp. 119, 129.

Nous voyons, par exemple, Şaltık Dede transporté par Manūgehr Perī sur les hauteurs du Mont Kāf, à la recherche de jeunes gens enlevés par une redoutable sorcière. L'esprit le laisse au pied d'un rocher où se trouve le nid du Sīmurǧ; l'oiseau est absent, mais sa nichée est menacée par un dragon; Şaltık tue le dragon et le Sīmurǧ reconnaissant, accepte de le transporter sur son dos jusqu'au pied de la Montagne de Feu; pour aller au-delà, il faut être insensible aux flammes, ce qui n'est possible qu'en s'enduisant le corps de la graisse du *Semender* (1), monstre à forme de cheval ailé; Şaltık arrive dans une prairie où paissent les semenders, il en tue un et s'enduit le corps de sa graisse; il peut maintenant traverser les flammes sans être brûlé et arrive aux sommets des montagnes, dans le Royaume des Ténèbres où règne Ahrimān, un dīv à tête de lion. Il rencontre le « Prophète » Hīzīr qui lui tend une pomme donnant la révélation de la langue parlée par les esprits; il rencontre ensuite la petite vieille, mère d'Ilyās et de Hīzīr, qui lui donne un charme contre les sortilèges des démons; il voit enfin la sorcière elle-même, qui vole dans les airs, montée sur une jarre et tenant, en guise de fouet, un serpent à la main (2). Dans un autre endroit du récit, Şaltık, emporté par des perīs, combat des sorciers montés sur des lions et des chiens, et brandissant des serpents (3). Nous citerons encore un passage de la même épopée qui, cette fois, n'a aucun rapport avec les contes d'Abū Tāhir; nous le citons seulement pour appuyer sur le caractère païen de l'ouvrage. Un des compagnons de Şaltık a rendu service à un porc (4) attaqué par un ours; l'animal reconnaissant, pose son groin à terre devant le gāzi et lui rend hommage; le même gāzi, attaqué par un monstre, est sauvé par le porc (5). Seyyid Baṭṭāl est le héros d'aventures identiques à celles de Şarī Şaltık Dede ou Qahramān-i Kātil: tantôt il s'envole vers les hauteurs, porté par Tāmūsī Perī, pour combattre Ra'd Cāzū, esprit redoutable qui apparaît également dans le Qahramānnāme (6); tantôt il descend par un puits dans le monde souterrain, à la recherche de jeunes filles enlevées par *Karī Dīv* (« vieille démonsse »), un démon femelle anthropophage à

(1) *Semender* est le nom persan de la « salamandre »; elle est représentée dans le *Şaltıknāme* (ff. 79-80, 85) comme un monstre à forme de cheval ailé (*bir kanallu at resmīnde cānavar*). Ceci s'explique sans doute par une confusion entre P. *semend*, « cheval à robe isabelle », et P. *semender* (σαλαμάνδρα), « salamandre ».

(2) Cf. *Şaltıknāme*, ff. 71 à 86.

(3) *Ibid.*, ff. 178 sq.

(4) Il s'agit probablement d'un porc sauvage; le turc emploie le même terme pour désigner à la fois le « porc » et le « sanglier ».

(5) *Ibid.*, ff. 100 sq.

(6) Cf. *Menākīb-i Gazavāt-i Seyyid Baṭṭāl Gāzi*, Kazan 1293 (1876), Livre VI, 21-26; *Ra'd-nerre-dīv* apparaît aussi dans le *Qahramānnāme*, AF 344, ff. 147 sq., 173v sq.

tête de porc, aux oreilles d'éléphant, aux griffes de lion, à la queue de dragon et qui tient un lion dans chaque main (1). On pourrait multiplier les exemples, mais il est plus intéressant de se tourner vers un autre genre de littérature populaire où apparaissent des éléments identiques : les vies traditionnelles des saints de quelques confréries hétérodoxes. Voici un exemple tiré de la vie du fondateur de l'ordre des Bekṭāṣī : après que Ḥācī Bekṭāṣ, métamorphosé en pigeon, fut arrivé au pays de Rūm, un derviche d'Aḳ Şehir, Maḥmūd-i Ḥayrānī, attiré par sa renommée, vint le trouver, monté sur un lion et tenant à la main un serpent, en guise de fouet. Pour établir sa supériorité sur celui qui venait vers lui monté sur un être animé, Ḥācī Bekṭāṣ escalada un rocher et ordonna à celui-ci de se mettre en marche ; aussitôt, l'objet inanimé prit son essor, tel un oiseau, et obéit à l'ordre du saint (2). Or, le substrat chamanique du Bektachisme et d'autres sectes hétérodoxes turques, a été mis en évidence (3).

Nous citerons à l'appui de ceci, une description donnée par le Professeur Fuat Köprülü, d'après plusieurs manuscrits inédits, d'un disciple de Ḥācī Bekṭāṣ, Baraḳ Baba, qui vivait à la cour des Ilkhanides, à la fin du XIII^e siècle :

« Baraḳ Baba et ses disciples avaient la barbe rasée, la moustache abondante, ils étaient coiffés de bonnets de feutre flanqués de deux cornes. A leur cou pendaient des osselets de bœufs, teints au henné, des bâtons crochus et des clochettes. Ils avaient une fanfare composée de tambours et d'autres instruments ; dans leur marche d'ensemble, les sons de cette musique, mêlée aux bruits des clochettes, des osselets et des bâtons, produisaient un tintamarre si horrible que la population syrienne affirmait que Satan lui-même en était épouvanté.

On raconte que lorsque Baraḳ Baba vint pour la première fois en présence de Ghazan Khan, on lâcha contre lui un tigre en furie, mais le cri poussé par cet homme força la bête féroce à reculer.

Lorsque Baraḳ vint à Damas, on voulut l'effrayer par une autruche sauvage, mais le sheikh sauta sur le dos de l'animal et fit le tour de la place... (4) ».

Pour mieux comprendre le rapport qui existe entre les croyances des masses populaires et leur littérature, jetons un coup d'œil sur

(1) Cf. Menākīb-i Ġazavāt-i Seyyid Baṭṭāl Ġazī, Livre III, 49 sq.

(2) Cf. John K. Birge, *The Bektashi Order of Dervishes*, Londres 1937, 39 ; Abdül-bāki Gölpinarlı, *Manakib-i Hacı Bektaş-i Veli*, Istanbul 1958, 49-50.

(3) Cf. Fuat Köprülü, *Les Origines du Bektachisme*, 391-411 ; *ibid.*, *Influence du Chamanisme Turco-Mongol sur les Ordres mystiques Musulmans*, Istanbul 1929.

(4) Cf. Fuat Köprülü, *Influence du Chamanisme...*, p. 15-17.

le *Kam-Ozan*, « prêtre-magicien », des anciens Turcs qui, après la conversion à l'Islam, continua de vivre sous les traits du *Baba*, derviche à tendances hétérodoxes, comme sous ceux du poète populaire, l'*ozan*, et son successeur, l'*āsīk* (1). A la fois prêtre, sorcier, médecin, poète et musicien, le *Kam-Ozan* était aussi le conservateur des vieilles légendes et de la littérature héroïque orale des anciens Turcs. Ceci explique le caractère à la fois héroïque, religieux et magique, des héros populaires de la littérature turque islamique, que ce soit Seyyid Battāl, Şarī Şaltık Dede, un saint comme Hācī Bektaş ou un héros adopté par le folklore turc, tel Abū Muslim. C'est dans les séances d'incantation des *Kam-Ozan* qu'est née la première manifestation de la littérature turque : dans l'atmosphère étourdissante des vapeurs du chanvre, le prêtre-sorcier tournait aux sons du *kopuz*, instrument à cordes, en chantant des hymnes magico-religieux. Cette cérémonie était destinée à amener sur lui l'état d'extase lui permettant de « s'envoler » vers les régions célestes. Alors, en proie à sa vision extatique, il se mettait à raconter à l'auditoire, son voyage dans l'Au-delà, ses rencontres avec les esprits, ses combats avec les démons. Le but de ses « voyages » était, soit de guérir une maladie en allant chercher l'âme du malade qui avait été volée par les mauvais esprits (l'âme devait être retrouvée et capturée avant que les démons ne la dévorent, causant ainsi la mort du patient) ; soit de chasser, par des menaces et des combats, un mauvais esprit qui s'était introduit dans le corps d'un malade ; soit de conduire aux Enfers l'âme d'un trépassé qui, en persistant à demeurer sur terre, causait du tort aux vivants. Dans tous ses voyages, le prêtre-sorcier, aidé de divinités bienfaites à formes animales, devait faire la guerre aux démons, tout comme les héros des contes épiques partant combattre les divs anthropophages, à la recherche de ceux qu'ils avaient enlevés. Le pouvoir de remonter à l'origine du Temps, avant la rupture des communications entre les dieux et les humains, était également le privilège des souverains et des héros mythiques. Ce que les autres obtenaient par l'initiation, était chez eux une qualité innée. Dans l'univers tripartite des anciens Turcs, le prêtre-sorcier devait, soit monter au Ciel en gravissant la Montagne Cosmique qui se trouvait au Centre du Monde, l'Elbūrz des Iraniens et de la littérature épique turco-

(1) Dans le passage qui va suivre, tout ce qui concerne le Chamanisme a été puisé dans l'ouvrage de M. Eliade, *Le Chamanisme et les Techniques archaïques de l'Extase*, Paris 1951. Pour les rapports entre le Chamanisme et la littérature populaire turque, cf. Fuat Köprülü, *Türk Edebiyat Tarihi*, 77-96 (chapitre qui traite des premiers poètes turcs et des premières manifestations poétiques) ; *ibid.*, *Türkiye Tarihi*, 40 sq. ; *ibid.*, *Les Origines du Bektachisme*.

iranienne, soit descendre aux Enfers par le Trou de la Terre qui se trouvait sous la Montagne Cosmique. Comme le prêtre-sorcier, le héros des contes épiques et des épopées turques, s'envolait vers les hauteurs inaccessibles aux humains ou descendait par un puits dans le monde souterrain peuplé de serpents et de dragons. Pour l'aider dans ses voyages, le *Ḳam-Ozan* enfourchait une oie sauvage empaillée et s'envolait en imagination, en imitant le cri de l'oiseau, ou bien, il sacrifiait un cheval et chevauchait sur l'âme de l'animal vers les hauteurs célestes. De même, le héros épique s'envolait sur le *Sîmurğ* ou le *Ḳuḳnōs* et devait, pour terminer son voyage, immoler le *Semender*, « salamandre » des Iraniens, mais que les Turcs représentaient souvent comme un cheval ailé (1).

Que ce soit dans le domaine de la légende, comme dans celui de la mythologie, les éléments turcs et iraniens sont tissés comme une trame et il n'appartient pas à notre modeste ouvrage d'essayer de les démêler. Le problème ne consiste d'ailleurs pas tellement à constater dans ces éléments des différences ou des analogies raciales, qu'à établir un même état de civilisation qu'il s'agisse de nomades appartenant au monde turc ou à l'Iran extérieur. Que nous ayons à faire aux uns ou aux autres, nous nous trouvons en présence de certains éléments identiques par suite du même degré de culture. Dans les descriptions des nomades des anciennes épopées iraniennes, les Turcs s'étaient reconnus. Ils ont essayé d'adapter à leur propre folklore les héros légendaires de l'Iran extérieur. Nous avons vu que tel avait été le cas pour *Afrāsīyāb*. Mais *Afrāsīyāb* ne fut pas le seul des héros iraniens que les Turcs ont essayé d'adapter à leur folklore, en lui donnant un nom turc. D'après le *Ḳahramān-nāme*, le héros iranien *Gersāsp* s'appelait aussi *Ṭamğaç*, ce qui, d'après une explication fantaisiste du compilateur, veut dire « *pādişāh* ». *Ṭamğaç* est le nom d'un prince *ḳarakhanide* qui embrassa la croyance d'*Abū Mansūr-i Matūridī*, fondateur d'une secte hétérodoxe (2). Dans la tradition épique, *Gersāsp-Ṭamğaç* a un fils nommé *Ḳaḫtarān* qui est le frère d'armes de *Ḳahramān* (3). *Ḳaḫtarān* est évidemment un nom forgé à l'imitation de *Ḳahramān* ; les Turcs ont, de tous temps, aimé les noms qui riment ensemble quand il s'agit de désigner des frères, des sœurs ou des amis intimes ; cependant, dans un autre endroit du manuscrit (4), le même personnage est appelé *Ḳarahān*, ce qui

(1) Cf. p. 39 n. 1.

(2) Cf. M. Şemseddin Günaltay, *Selçukluların Horasan'a indikleri zaman İslâm dünyasının siyasal, sosyal, ekonomik ve dîni durumu*, *Belâten VII*, Ankara 1943, 85.

(3) Cf. *Ḳahramān-nāme*, AF 344, f. 13r.

(4) *Ibid.*, f. 12v.

rend le nom pseudo-persan, *Kahtarān bin Geršāsp*, doublé par l'appellation turque *Ķarahān bin Ŧamgaç*, pour désigner le même personnage. Dans un autre endroit du même manuscrit (1), en parlant de *Tahmūraç Dīvbend*, le compilateur dit que le roi légendaire portait également le nom de *Tahmurād* et, dans la suite de son récit, il emploie les deux noms alternativement ; ce dernier détail permet sans doute de supposer qu'il s'agit d'une rédaction faite sous le règne d'un des deux premiers sultans ottomans portant le nom de *Murād*. Nous citerons, pour finir, encore un exemple tiré du *Şaltıknāme* (2) : le premier souverain du monde fut *Eslem*, le fils d'Adam ; il est l'ancêtre de tous les souverains de la terre ; il porte également le nom de *Keyümers*. Il eut quatre fils, les trois aînés sont les ancêtres des souverains de l'Arabie, de la Perse et du royaume de *Rūm* où régnait le *Ķayşar*, tandis que le plus jeune fut *Zoḥḥāk* le Turc, et c'est lui l'ancêtre de tous les *Hākānī*, ce qui laisserait supposer que la tradition consistant à adapter au folklore turc les éléments épiques iraniens, remonterait peut-être à l'époque *Ķarakhanide*.

(1) *Ķahramānnāme*, f. 3v sq.

(2) *Şaltıknāme*, f. 187.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE II

CANEVAS HISTORIQUE DE LA LÉGENDE

Le mouvement qui devait triompher grâce à la valeur et au prestige d'Abū Muslim, fut, en Perse, le résultat d'un siècle de domination étrangère et d'inégalité sociale. La distance sociale que mettait l'occupant arabe entre lui et le peuple subjugué qu'il réduisait à l'état de *maulā*, « client », mais en fait guère plus qu'un serviteur vis à vis du vainqueur, était d'autant plus pénible que le Persan demeurerait conscient de sa supériorité intellectuelle et de son passé glorieux. Soucieux cependant de se ménager l'appui de la classe prépondérante des *dehkāns*, noblesse rurale, c'est sur les masses populaires que les gouverneurs arabes des provinces iraniennes n'hésitaient pas à faire peser le poids d'une oppression fiscale destinée souvent à assouvir leur besoin de luxe. La cruauté et les abus d'un Haccāc bin Yūsuf, gouverneur des provinces du sud et de l'est de l'Iran sous le Califat d'Abd-el-Melik (692-705) et de son successeur Velīd (705-715), furent tels que le souvenir du tyran devait se perpétuer dans les récits populaires, longtemps après sa mort. Le souvenir de cette cruauté devenue légendaire se retrouve dans le Roman d'Abū Muslim, de même que celui des richesses fabuleuses amassées par la tyrannie des gouverneurs du Khorassan (1). L'opposition, mettant à profit les dissensions politico-religieuses des Arabes et groupant autour des mécontents les masses populaires et artisanales du peuple subjugué, s'organisait dans une province iranienne restée relativement étrangère à la domination arabe : le Khorassan. Cette province éloignée, dernier refuge du nationalisme persan, où le vainqueur subissait l'influence du vaincu au point de se donner des allures de *marzbān* iranien, où l'occupant avait à lutter à la fois contre les révoltes d'une population insoumise et les rivalités des tribus arabes du nord et du sud, allait devenir un centre important de vie politique et religieuse.

(1) Cf. pp. 94 sq., 130.

Pendant des années, les gouverneurs arabes, tels Ḥaccāc bin Yūsuf, s'étaient débarrassés de tous les facteurs de sédition et de trouble, en les envoyant au Khorassan. Cette province, devenue aussi un lieu de refuge pour les persécutés et les mécontents, était l'endroit indiqué pour fomenter une révolte. Des *ḥadīṣ* apocryphes datant vraisemblablement de l'époque de la propagande abbasside (1), enveloppaient d'un caractère quasi-religieux les mouvements insurrectionnels partis du Khorassan. Aussi, même après le succès des Abbassides, cette province devait rester, durant des siècles, un foyer de troubles et un creuset d'où surgissaient sporadiquement des mouvements de révolte, de caractère religieux et social. La religion fut le terrain propice aux manifestations du mécontentement des masses subjuguées et des aspirations à l'indépendance. Les partis d'opposition, parmi les Arabes, comprenaient, d'une part, les Kharidjites qui réclamaient l'égalité des races devant la foi et le droit, pour tout homme moralement digne, d'aspirer à la dignité du Califat ; d'autre part, les Chiites qui soutenaient la légitimité de la Famille du Prophète et son droit exclusif d'accéder à cette dignité. C'est dans ces deux partis qu'entra l'élément iranien opprimé et mécontent, avec son apport de croyances dualistes et d'opinions hétérodoxes. Dans les partis d'opposition, des sectes se formèrent. Dans celui de la Ṣī'a, à côté d'une tendance modérée s'appuyant sur une politique légitimiste, il se forma une tendance extrémiste avec des dogmes étrangers à l'Islam, des croyances à la métempsychose et des principes hérités des religions dualistes de la Perse. La première parmi ces sectes extrémistes, celle des Keysānī (2), rejetée par les descendants d'Alī et de Fāṭima qui tenaient à un Islam plus orthodoxe, se groupa autour de Muḥammed ibn el-Ḥanefiyya, le fils d'Alī par une autre mère. Ses adhérents croyaient au retour de l'esprit en plusieurs corps et, en particulier, à la réincarnation de l'esprit du Prophète en ses héritiers. Ils firent de Muḥammed ibn el-Ḥanefiyya leur Imām, mais, après la mort de celui-ci, la secte se divisa en factions dont la plus impor-

(1) Ernst Herzfeld, *Khorasan, Der Islam* XI, 107; Cl. Huart, E. I., s. v. *Khorāsān*.

(2) Cette secte apparut à Kūfa, lors de la révolte de Muḥtār, en 685-686; cf. Ṣahrastānī, *Religionspartheien und Philosophen Schulen*, trad. Theodor Haarbrücker, I, Halle 1850, 165 sq.; G. van Vloten, *Recherches sur la Domination Arabe, le Chiitisme et les Croyances Messianiques sous le Califat des Omayyades*, Amsterdam, 1894, 34-53; E. G. Browne, *A Literary History of Persia*, I, Londres 1902, 238 sq.; E. Blochet, *Le Messianisme dans l'Hétérodoxie Musulmane*, Paris 1903, 32 sq.; 64 sq.; I. Friedlaender, *The Heterodoxies of the Shiites in the Presentation of Ibn Ḥazm*, JAOS, XXVIII, 1907, 45 sq., 52 sq.; XXIX, 1908, 33 sq.; M. Azizi, *La Domination Arabe et l'Épanouissement du Sentiment National en Iran*, Paris, 1938, 92.

tante fut celle qui reconnut pour Imām le fils de Muḥammed ibn el-Ḥanefiyya, Abū Hāšim, et reçut pour cela le nom de Hāšimī. Comprenant toute l'utilité qu'il pouvait tirer de ce culte pour sa personne, Abū Hāšim pensa à organiser une mission dans le but de grouper autour de lui, non seulement les partisans de la Ṣī'a extrémiste, mais aussi les mécontents de toutes races et de toutes croyances. Les Abbassides s'unirent à lui et l'on dit qu'à sa mort, survenue en 716-717, il transmit l'Imamat, par décision testamentaire, à Muḥammed bin 'Alī bin 'Abdallah bin 'Abbas, qui le transmit, à son tour, à son fils Ibrāhīm, frère du premier Calife abbasside. Faisant preuve de beaucoup d'habileté, les Abbassides envoyèrent au Khorassan des missionnaires qui se mirent à parcourir les campagnes en proclamant que le salut n'était possible que par la famille du Prophète, formule heureuse qui gagnait à leur cause les partisans des descendants d'Alī et de Fāṭima. Tout en criant vengeance pour les martyrs de Kerbelā, les missionnaires abbassides surent, par des promesses différentes selon les cas, attirer à eux tous les mécontents, depuis les Kharidjites jusqu'aux partisans du rétablissement de la religion de Zoroastre. Le centre de leur activité fut la région de Merv, pays rendu fertile par un réseau de canaux détachés de la rivière Murgāb et où la ville était le point central autour duquel rayonnaient de nombreux villages (1). Tous les chefs abbassides du Khorassan étaient habitants de cette région et, jusqu'à l'arrivée d'Abū Muslim, la direction du mouvement fut assurée par Süleymān bin Keṣīr Hozā'ī qui possédait plusieurs villages aux environs de Merv et habitait dans celui de Siḳadenc. Cependant, la grande majorité des partisans de l'Imām Caché, dont le nom fut gardé secret jusqu'à la chute du dernier Calife Omeyyade, était formée par des gens de basse condition, des *maulā* iraniens, des artisans, des petits commerçants. Même si Abū Muslim ne fut pas lui-même au début le chef d'un mouvement social, mais d'une insurrection ayant un but politique défini, il a fait triompher la cause des Abbassides avec l'appui des classes de la population urbaine qui avaient eu le plus à souffrir de l'oppression sociale et fiscale de l'envahisseur. La légende a gardé le souvenir d'un mouvement de caractère populaire, une réaction contre la classe qui s'était enrichie, pendant de longues années, aux dépens du peuple.

Enfin apparut celui qui devait mener les révoltés à la victoire : le 9 juin 747, jour de la rupture du jeûne, Abū Muslim fit ouverte-

(1) Cf. M. Azizi, *op. cit.*, 79 ; EI, *Supplément*, s. v. *Merw-al-Shāhidjān*.

ment flotter, dans le village de Siḳadenc, l'étendard noir des Abbassides sur lequel était tracée cette inscription coranique significative : « Permission est donnée (de se battre) à ceux qui prennent les armes pour avoir été traités injustement » (1).

Il semble que cet homme ait voulu jeter pour toujours un mystère sur sa naissance. Ceci serait à l'appui de l'hypothèse la plus probable d'après laquelle il appartenait à la nation soumise et était de basse condition. Cette hypothèse est confirmée par le fait que le prétendant abbasside Ibrāhīm aurait utilisé, pour investir Abū Muslim, la formule prononcée, d'après la tradition, par Muḥammed pour l'adoption de Selmān-i Fārsī : « Tu es des nôtres, nous, gens de la Maison » (2). Ceci laisse bien supposer qu'Abū Muslim était, comme Selmān, un maulā converti, d'origine persane. D'après Ḥamza Iṣfahānī, il s'appelait d'abord Bihzādān et le nom de son père, avant sa conversion à l'Islam, fut Vendād Hormazd. Le nom d'Abdurrahmān et le surnom d'Abū Muslim qui figurent sur ses monnaies, lui furent donnés, plus tard, par Ibrāhīm l'Imām. Il était originaire de la région d'Iṣfahān, du village de Fātik, et était maulā d'Isa et Idrīs bin Ma'kil al-'Iclī qui habitaient dans la région d'Iṣfahān, mais voyageaient souvent à Kūfa ; aussi certaines sources, Ṭabarī en particulier, le font originaire de cette dernière ville. Il exerçait le métier de sellier. D'après une tradition rapportée par Ibn Ḥallikān (3) et qui se rapproche le plus de la légende, le père d'Abū Muslim était originaire de Māhān, un village des environs de Merv, et s'occupait d'élevage. Il se rendait à Kūfa pour vendre son bétail. C'est au cours d'un de ses voyages que naquit Abū Muslim, dans un village près d'Iṣfahān ; sa mère était une esclave nommée Wāṣiḳa ; son père ayant trouvé la mort en cours de route, la mère et l'enfant furent recueillis par 'Isa ibn Ma'kil al-'Iclī qui fit élever Abū Muslim avec son propre fils ; Ibn Ḥallikān place la naissance d'Abū Muslim en l'an 100 de l'Hégire, soit 718-719. Lorsqu'il avait atteint l'âge de l'adolescence, 'Isa et Idrīs ibn Ma'kil furent arrêtés par ordre du gouverneur de l'Irāk 'Acemī, Ḥālid ibn 'Abdullah al-Ḳasrī, pour non-paiement d'impôts ; dans la prison, ils retrouvèrent 'Āṣim bin Yūnus al-'Iclī, détenu pour méfait politique, et c'est au cours d'une de ses visites aux prisonniers qu'Abū Muslim rencontra les émissaires des Abbassides qui

(1) *Koran*, XXII, 40 (cf. *Ṭabarī*, II, 1954). Cependant, dans la légende, ce n'est pas ce verset qui était inscrit sur l'étendard noir des Abbassides, mais : « La victoire vient de Dieu et le triomphe est proche : annonce la bonne nouvelle aux croyants » (*Koran*, LXI, 13) : pp. 65, 130.

(2) Cf. L. Massignon, *Salmān Pāk*, 18 ; *ibid.*, *La « Futuwwa » ou pacte d'honneur artisanal*, 186. Cf. p. 51.

(3) Cf. Ibn Ḥallikān, II, 100 sq. ; cf. pp. 93 sq.

l'emmenèrent vers Ibrāhīm l'Imām. D'après Şahrastānī (1), il appartenait à la secte des Keysānī et se trouvait parmi les partisans d'Al-Muğira bin Sa'īd, de la famille al-'Iclī, qui se révolta à Kūfa, en 737, contre le gouverneur omeyyade Hālid al-Ḳasrī, et fut capturé et brûlé vif. Al-Muğira appartenait à une secte şī'ī extrémiste et professait une doctrine qui était un mélange de croyances şī'ī et manichéennes. C'est en 741-742 que les émissaires des Abbassides se rendirent à Kūfa et visitèrent, dans sa prison, Yūnus al-'Iclī, détenu pour propagande abbasside avec d'autres membres de sa tribu. Ils trouvèrent près de lui le jeune Abū Muslim qui était son esclave. Il fut acheté, libéré et conduit vers Ibrāhīm qui succéda à son père en qualité d'Imām, en 743. Ibrāhīm l'initia à la propagande abbasside et, en 745-746, il l'envoya au Khorassan. A son arrivée, il eut à combattre l'inimitié des chefs locaux du mouvement abbasside et, en particulier, celle de Süleymān bin Keşir dont l'hostilité est bien marquée dans la légende. L'hostilité de Süleymān bin Keşir fut telle que par deux fois il dut quitter la région de Merv. D'après J. Wellhausen (2), il quitta le Khorassan une première fois très peu de temps après son arrivée, probablement en 746 ; son deuxième départ fut en 747 : il n'avait pas atteint la frontière ouest du Khorassan qu'un messenger d'Ibrāhīm lui remettait une lettre lui ordonnant de retourner à Merv, et deux bannières noires. Il reçut probablement alors la direction suprême du mouvement et revint à Merv en tant que chef incontesté à qui on devait obéissance. C'est alors qu'il déploya les bannières noires à Siḳadeng et fit allumer des feux pour prévenir les villages voisins du début de l'insurrection. Groupant autour de lui ses partisans, celui qui se faisait appeler *Şāhib-el-da'va*, « Chef de la Propagande », et « Émir de la Famille du Prophète », titres qui lui sont confirmés par la légende, aussi bien que par l'histoire, établit un camp non loin de Merv (3).

Ayant succédé, en 738, à Asad bin 'Abdullah al-Ḳasrī, en qualité

(1) Cf. *Şahrastānī*, I, 173-174.

(2) Cf. note suivante.

(3) Les éléments de la biographie d'Abū Muslim sont tirés principalement des sources et ouvrages suivants : Ibn Hallikān, *Vafayāt al-A'ayān. Biographical Dictionary*, trad. de Slane, II, Paris 1843, 100-110 ; Maḳdisī, *Le Livre de la Création et de l'Histoire*, trad. Cl. Huart, VI, Paris 1919, 63-69, 71-82, 92-94 ; Tabarī, *Annales*, ed. M. J. de Goeje, II, 1949-2016 ; III, 1-114 ; M. Azizi, *op. cit.*, 122-143 ; G. H. Sadighi, *Les Mouvements Religieux Iraniens au II^e et III^e siècle de l'Hégire*, Paris 1938, 40 sq. ; J. Wellhausen, *Das Arabische Reich und sein Sturz*, Berlin 1902, 320 sq. ; S. Moscati, *Studi su Abū Muslim*, II, *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei*, série VIII, vol. IV, Roma 1949, 474-495 ; *ibid.*, article *Abū Muslim*, *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, Paris-Leide 1954 sq. ; Cl. Huart, EI, s. v. *Ḳhorāsān* ; K. V. Zetterstéen, EI, s. v. *Naşr b. Saiyār*.

de gouverneur du Khorassan, Naṣr bin Seyyār al-Leysī, vieillard sage et loyal, fut le premier à comprendre la nécessité de collaborer avec le peuple ; il avait réformé l'organisation des impôts et s'était efforcé de reconcilier les tribus arabes du Sud et du Nord. Il aurait peut-être pu conjurer le danger, s'il n'était arrivé à un moment où il n'y avait plus rien à faire. Devant faire face à plusieurs dangers à la fois, il ne put se tourner contre les partisans des Abbassides que lorsqu'il était déjà trop tard. Depuis de longues années, les gouverneurs du Khorassan s'épuisaient à mâter des révoltes : révoltes des Sogdiens et des villes de Transoxiane contre l'abus fiscal et l'Islam qui leur était imposé par force ; invasions des Turcs, appelés à l'aide par les révoltés ; et enfin, la rivalité entre les tribus arabes du Sud et du Nord, où chacun défendait son propre intérêt ou celui de sa tribu, sans se soucier du danger qui menaçait la suprématie arabe.

Naṣr bin Seyyār eut à lutter d'une part contre la révolte d'Al-Kermānī, chef du parti yéménite formé par les tribus du Sud, d'autre part contre Ḥārīṣ bin Sorayc, chef du parti mordjiite dont la doctrine de tolérance et de réconciliation s'opposait à celle des Kharidjites. Le premier, arrêté en 744, avait réussi à s'échapper de prison, tandis que le second, apparu à Merv en 745, après un long séjour chez les Turcs, refusa les offres de conciliation de Naṣr qui lui offrait le gouvernement de Transoxiane, et essaya de prendre la ville, mais son attaque fut repoussée. Il s'allia alors avec Al-Kermānī et, en 746, Naṣr dut abandonner Merv et se replier vers Niṣāpūr. Mais la discorde ne tarda pas à opposer les alliés et Ḥārīṣ fut tué dans le combat ; Naṣr put reprendre sa capitale et établit son camp en face de celui de Kermānī. Abū Muslim sut tirer parti de la situation en attirant à lui le parti yéménite. Le gouverneur du Khorassan eut beau envoyer force messages à Mervān II pour le prévenir du péril et lui demander des renforts, il n'obtint rien, si ce n'est l'ordre de veiller seul sur sa province. Pendant sept mois, Abū Muslim resta avec son armée aux environs de Merv, attendant le moment propice pour agir. Son prestige personnel était tel que les partisans affluaient vers lui de tous les coins du Khorassan. Ils venaient par masses, à pied ou à dos d'âne, portant des massues en bois ou des gourdins garnis de pointes de fer, appelés *Kāfir Kūbāl*, les armes des *maulā* iraniens qui n'avaient le droit ni de porter l'épée, ni de monter à cheval (1). Ils venaient vêtus de noir,

(1) Cf. M. Azizi, *op. cit.*, 5, 8, 10. L'imagination populaire a glorifié ce *maulā* iranien et l'a transformé en héros de légende : c'est Aḥmed-i Zemcī dont le signe distinctif est le *tūfek*, arme qui est d'abord une simple sarbacane et qui a été faite avec la massue d'Alī : cf. pp. 82-83, 126-127.

criant : « *Ḥarra Mervān!* » (« Mervān l'Ane ! ») ou bien, d'après les missives envoyées par Naṣr au Calife : « Mort aux Arabes ! » Et bientôt, de quelques milliers, l'effectif d'Abū Muslim se chiffra à cent mille hommes. D'après le témoignage de Ṭabārī, en un seul jour, les habitants de soixante villages se joignirent à lui (1). Il se faisait passer pour un membre de la Famille du Prophète, élément indispensable pour la réussite de sa mission et qui, d'après Ṭabārī, lui avait été confirmé par l'Imām Ibrāhīm lui-même : « O 'Abdurraḥmān ! lui aurait-il dit en lui donnant le commandement suprême de la mission, tu es un des nôtres, de la Famille du Prophète » (2). Cette prétention lui fut pourtant injustement reprochée plus tard, quand al-Manṣūr, pour toute reconnaissance, lui fit mettre le couteau à la gorge. Cette investiture faite au moyen de la formule consacrée par la tradition selmanienne et qui met Abū Muslim au rang de membre adoptif de la Famille du Prophète, à l'égal de Selmān, doit être à l'origine du culte du héros khorassanien dans les milieux des corporations de métiers dont Selmān-i Fārsī était le patron. Il est assez étonnant que sa légende ne fasse pas suffisamment mention de cette parenté spirituelle qui fut pourtant répandue parmi les sectes extrémistes qui, après sa mort, s'élevèrent pour réclamer le prix de son sang (3). Si l'on en juge par ces insurrections, il avait également su gagner l'affection des Iraniens restés Zoroastriens et des *Hurremdīnān*, secte qui faisait revivre les doctrines de Mazdak. Profitant des dissensions qui sévissaient entre les Arabes pour intervenir dans une bataille de rues livrée par Naṣr au fils d'Al-Kermānī, Abū Muslim réussit à s'emparer de Merv, vers le mois de janvier 748, et obligea le gouverneur du Khorassan à prendre la fuite. Vers l'automne de la même année, il entra à Niṣāpūr ville très importante par sa position géographique, et où il vint résider. Poursuivi à travers tout le Khorassan, chassé tour à tour de Saraḥs, de Ṭūs, de Niṣāpūr où il perdit son fils, Tamīm, sur le champ de bataille, de Kūmis, de Curcān où un renfort envoyé par le Calife sous le commandement de Nubāta b. Hanzala al-Kilābī fut battu par le général d'Abū Muslim, Kaḥṭaba b. Šebīb Ṭā'ī, le 1^{er} août 748, Naṣr-i Seyyār, âgé alors de 85 ans, finit par mourir en cours de route, à Sāve, entre Rey et Hamadān, au mois de novembre 748. La marche d'Abū Muslim fut rapide et

(1) Cf. *Ṭabārī*, II, 1952.

(2) Cf. *Ṭabārī*, d'après *Bel'amī*, trad. H. Zotenberg, IV, 363. C'est la formule prononcée, d'après la tradition, par Muḥammed, pour l'adoption de Selmān-i Fārsī : cf. p. 48.

(3) Abū Muslim a été rattaché par la légende à 'Alī, mais il s'agit d'une filiation traditionnelle analogue au *silsile* des ordres et des corporations : cf. pp. 79, 93, n. 4.

victorieuse : en juin-juillet 749, il entra à Nehāvend ; en août 749, Kaḥṭaba bin Šebīb battit les armées de Mervān sur les bords de l'Euphrate, mais, pris dans un tourbillon d'eau, il se noya dans le fleuve ; aussitôt après, les troupes d'Abū Muslim entraient à Kūfa. Ibrāhīm avait été arrêté et mis à mort par Mervān II, en 748 ; ce fut son frère 'Abdullah qui sortit de sa cachette et se fit proclamer calife sous le nom d'Abū'l-'Abbās, le 29 octobre 749. Lorsque Mervān se vit contraint de quitter son palais de Ḥarrān pour paraître sur le champ de bataille, ce fut pour subir, le 25 janvier 750, la défaite retentissante du Petit Zab. Vaincu, le Calife prit la fuite et, outragé à Mōṣul par le peuple versatile qui prenait déjà le parti du vainqueur, il gagna Damas qui fut occupé trois mois plus tard. Poursuivi dans sa retraite, il subit une dernière défaite en Égypte et, découvert caché dans une église, il fut mis à mort, le 5 août 750, et sa tête envoyée à Abū'l-'Abbās, à Kūfa. Pour prix de ses services, Abū Muslim reçut la vice-royauté du Khorassan.

Les historiens décrivent le champion des Abbassides comme un homme de petite taille, à la peau brune, large de carrure et court de jambes. Ce portrait est juste à l'opposé de sa légende qui le veut grand et blond. Il ne montrait jamais ses sentiments et personne ne le voyait rire ou plaisanter. Sous une apparence douce, il cachait un cœur dur et impitoyable (1), comme en témoigne la cruauté avec laquelle il poursuivit les Omeyyades et leurs partisans, organisant des massacres effroyables contre tous ceux qu'il jugeait dangereux pour le succès de sa cause. C'est ainsi qu'il fit assassiner l'Alide 'Abdallah ibn Mu'āviya, arrière petit-fils de Ca'fer ibn Abū Tālib, frère d'Alī Murtaza, et il n'hésita pas à se débarrasser de la même manière de Šeybān ibn Salama, chef des Kharidjites, et des chefs du parti yéménite, dès qu'il n'en eut plus besoin.

De retour au Khorassan, Abū Muslim dut faire face aux troubles suscités par ceux qui avaient espéré de la chute des Omeyyades plus qu'un changement de dynastie. Les Chiites, particulièrement déçus dans leurs espérances, se révoltèrent en 751 à Boukhara. « Ce n'est pas pour voir le sang versé, l'injustice commise que nous avons suivi la maison du Prophète ! » s'écriait le chef des Alides, Šarīk bin Šeyḥ-el-Mahrī (2). La révolte qui gagnait les villes de Transoxiane, fut mâtée dans des flots de sang. Avec elle venaient les Turcs, appelés à l'aide par les révoltés et, et même temps, l'ennemi extérieur, l'armée chinoise en l'occurrence, qui profitait du désordre pour envahir le territoire iranien (3). Mais si Abū

(1) Cf. *Ibn Ḥallikān*, II, 103-104 (d'après Madā'inī) ; *Maḥdisī*, VI, 92-93.

(2) Cf. G. Van Vloten, *Recherches...*, 69.

(3) En 751, Abū Muslim dut envoyer une armée commandée par Ziyād bin Šāliḥ

Muslim triomphait de ces dangers, il en était un qui devait lui être fatal : l'ingratitude de ceux qu'il avait portés au pouvoir et qui enviaient sa trop grande popularité. Peu après la défaite des Omeyyades, Abū'l-'Abbās al-Saffāḥ envoya son frère Abū Ca'fer au Khorassan, pour voir Abū Muslim et se rendre compte de la situation (1). Le vice-roi de la province sortit au devant de lui et l'emmena à Merv, dans son palais. D'après le témoignage de Ṭabarī, Abū Ca'fer lui aurait demandé conseil sur l'attitude à prendre envers Abū Salama al-Ḥallal, émissaire important du mouvement abbasside, nommé « Vizir de la Famille de Muḥammed » après la prise de Kūfa et qui manifestait des sympathies pour les Alides. Sur les conseils d'Abū Muslim, Abū Salama fut assassiné et les Kharidjites rendus responsables de l'attentat. Selon une autre tradition, la visite d'Abū Ca'fer fut postérieure à cet attentat et eut pour but la suppression de l'Alide 'Obeydullah bin al-Ḥüseyn al-A'rac et de Süleymān bin Keṣīr contre qui Abū Muslim nourrissait de tous temps une forte hostilité. Süleymān bin Keṣīr fut assassiné par son ordre, sans qu'il soit possible de déterminer s'il y eut participation de la part des Abbassides. Abū Ca'fer reçut l'hommage de la population du Khorassan et revint à la cour, chargé de présents. Lorsque son frère lui demanda ce qu'il pensait de l'attitude d'Abū Muslim, il répondit que sa mort était indispensable à la tranquillité du Califat. Dans la même année, Abū'l-'Abbās envoya son oncle, 'Isa bin 'Alī, prendre possession du gouvernement de la province de Fārs, donnée par Abū Muslim à Muḥammed bin al-Aṣ'at. Ce dernier refusa de quitter le poste qui lui avait été octroyé et 'Isa bin 'Alī dut revenir à la cour pour faire part au Calife de son échec. Abū'l-'Abbās essaya alors de se débarrasser de son dangereux bienfaiteur en fomentant contre lui des révoltes. En 752-753, Ziyād bin Ṣāliḥ qu'Abū Muslim avait nommé gouverneur de Sogdiane, se révolta contre lui à Balkh, avec l'assentiment, semble-t-il, du calife et dans le but de le supprimer. Il fut tué par Abū Muslim et il en fut de même pour 'Isa bin Māhān qui se révolta contre le gouverneur de Balkh, Abū Dāvud. Cependant, inconscient du danger, le vice-roi du Khorassan écrivit au Calife, en 753-754, lui demandant la permission de venir à la cour pour se rendre ensuite au pèlerinage. Abū'l-'Abbās lui permit de venir, mais accompagné de mille hommes seulement. Abū Muslim, parti

pour étouffer la révolte des Ḳarluḳ, elle écrasa l'armée chinoise qui s'était avancée jusqu'à Fergāna ; cf. Fuat Köprülü, *Türk Edebiyatında İlk Mutasavvıflar*, 16 ; M. Azizi, *op. cit.*, 135 sq.

(1) Ṭabarī, III, 58 sq. ; S. Moscati, *Studi su Abū Muslim, Atti della Accademia Nazionale dei Lincei*, série VIII, vol. IV, Rome 1949, 323-335, 474-495 ; V, 1950, 89-105.

avec une suite de huit mille hommes, dut laisser, malgré lui, une partie de son escorte à Niṣāpūr et à Rey. Il fut bien reçu à Anbār où résidait alors le Calife, mais grande fut sa déception en apprenant que le pèlerinage serait présidé par Abū Ca'fer, alors qu'il aspirait lui-même à cet honneur. Les relations entre les deux hommes, déjà tendues auparavant, devinrent encore plus hostiles. S'il y eut un plan pour supprimer Abū Muslim avant la fin du pèlerinage, il fut déjoué par les événements : au mois de juin 754, mourait Abū'l-'Abbās al-Saffāh et la succession au trône étant contestée à Abū Ca'fer par son oncle 'Isa bin 'Alī, il se fit accompagner à Anbār par Abū Muslim. Le prestige de ce dernier était si grand qu'à sa vue, le peuple se détourna d'Isa bin 'Alī et reconnut pour Calife Abū Ca'fer al-Manṣūr. Mais peu après la cérémonie, apparut encore un prétendant à la dignité du Califat : 'Abdullah bin 'Alī, autre oncle d'Abū Ca'fer, prétendait qu'Al-Saffāh lui avait promis la succession en récompense de ses services lors de la campagne contre Mervān ; il vint mettre le siège à Ḥarrān. 'Abdullah bin 'Alī qui dirigeait une expédition contre les Byzantins, avait sous ses ordres des troupes nombreuses. Redoublant d'amabilité envers Abū Muslim, le Calife l'envoya contre le rebelle. Par une ruse habile, Abū Muslim s'empara du camp ennemi et remporta la victoire. Il fut gratifié de son succès par l'arrivée d'un messenger chargé de l'inventaire du butin. « J'étais bon pour verser le sang, s'écria Abū Muslim outré, mais pour garder le butin je suis suspect ! » (1). Et, refusant de rendre des comptes, le vice-roi du Khorassan se mit à couvrir les étapes qui le séparaient de sa province. Voulant à tout prix l'empêcher d'atteindre un territoire où sa position était quasi-indépendante, le Calife essaya, par des messages d'amitié, de l'attirer à la cour. Il lui écrivit d'abord pour lui proposer le gouvernement de la Syrie et de l'Égypte en échange du Khorassan ; à quoi Abū Muslim, indigné, aurait répondu par une lettre provoquante. Un nouveau message, plein de protestations d'affection, l'atteignit à Ḥulvān : le Calife l'invitait à la cour. Après beaucoup d'hésitation, cédant à l'éloquence des messagers et malgré les conseils de ses proches amis, Abū Muslim se rendit à l'invitation. L'historien Ibn Ḥallikān raconte qu'avant de prendre ses décisions, il avait coutume de consulter un livre de divination où il était prédit qu'il mourrait de mort violente dans le pays de Rūm (2) ; or, le Calife se trouvait près de Medā'in, dans un lieu appelé Rūmiyya, fait qu'il ne put savoir que lorsqu'il était déjà en route vers son destin. Sur les conseils de son vizir

(1) Cf. *Ṭabarī*, III, 99 sq.

(2) Cf. *Ibn Ḥallikān*, II, 106.

Abū Ayyūb, le Calife envoya une escorte au devant de lui et le fit recevoir avec de grands honneurs. Mais, avant de se rendre au palais, Abū Muslim, inquiet, alla chez 'Isa bin Mūsa, le fils d'un oncle du Calife, qu'il comptait parmi ses amis, et lui fit promettre de le rejoindre. Al-Manşūr l'appela dans ses appartements privés et, ayant pris la précaution de le désarmer, il se mit à l'accabler de reproches futiles : de s'être fait passer pour un membre de la famille des Abbassides, d'avoir prétendu à la main d'une tante du Calife, d'avoir fait assassiner Süleymān bin Keşir. Malgré ses protestations de loyauté, sur un signal d'Al-Manşūr, des assassins se jetèrent sur lui et l'égorèrent. Lorsque, fidèle à sa promesse, 'Isa bin Mūsa entra chez le Calife, celui-ci souleva un coin du tapis et lui fit voir un cadavre ensanglanté. Son corps, enveloppé dans le tapis sur lequel il était tombé, fut jeté dans le Tigre, le Calife ayant toutefois pris soin de lui faire enlever son anneau (1). Abū Muslim fut assassiné le 13 février 755. Il n'était âgé que de 34 ans. Soit par cainte d'un sort semblable, soit gagnés par des présents, ses amis s'empressèrent de se retirer dans un lieu plus sûr et, sur le moment, Al-Manşūr pouvait croire que le danger d'une insurrection de vengeance était écarté par ses soins. Cependant, durant un siècle, le nom d'Abū Muslim servit de prétexte aux révoltes fomentées en territoire iranien contre le pouvoir central et l'orthodoxie islamique. Si grand fut, parmi le peuple, le prestige de cet homme remarquable que le prix de son sang fut réclamé par des gens de croyances diverses. Des sectes se formèrent qui prirent le nom d'Abū Muslimiyya (2). Elles le vénéraient comme l'Imām Caché dont elles attendaient le retour et l'élevaient au-dessus des autres prophètes.

Le premier qui s'insurgea pour venger la mort déloyale d'Abū Muslim, fut Sunbād le Mage, un Mazdéen originaire de la région de Nişāpūr, qui avait été l'un de ses compagnons. Re'is de Nişāpūr selon les uns, gardien des trésors d'Abū Muslim selon les autres, il réussit, en un temps extrêmement court, à rassembler autour de lui Mazdéens aussi bien que Hurremdīnān et Chiites ; il dépensa pour le mouvement tous ses biens personnels et brandit à Nişāpūr l'étendard de la révolte. Il proclama qu'Abū Muslim n'était pas mort, mais qu'au moment de succomber, il s'était transformé en pigeon blanc et s'était envolé vers un château de cuivre où il vivait en compagnie du Mehdī et de Mazdak avec qui il allait réapparaître quand le temps serait venu. Avec une troupe nombreuse, composée de gens aux croyances différentes et généralement hostiles, mais

(1) Cf. *Ṭabarī*, III, 111-114.

(2) Cf. page suivante, note 3.

unis dans le but de venger l'injustice commise, il marcha de Niṣāpūr à Dāmḡān, puis à Rey et enfin à Hamadān où sa marche victorieuse fut arrêtée, son armée massacrée et lui-même assassiné dans sa fuite. L'insurrection, commencée deux mois après l'assassinat d'Abū Muslim, n'avait duré que soixante-dix jours (1).

Entre 755 et 757, se produisit le soulèvement d'Ishāk le Turc, autre compagnon d'Abū Muslim, qui reçut son surnom pour s'être enfui chez les Turcs, en Transoxiane, après la mort de son chef. Comme Sunbād, il fit appel aux sectes mazdéennes, chiites et kharidjites et prétendit qu'Abū Muslim n'était pas mort, mais qu'il vivait dans les montagnes de Rey et reviendrait un jour. Selon une autre tradition, il déclarait qu'Abū Muslim était l'envoyé de Zoroastre. Il brandit des étendards blancs contre le noir des Abbassides (2). Les historiens comptent Ishāk et ses partisans parmi les membres de la secte Abū Muslimiyya qui était une sous-secte des Hurremdīnān (3). Il est à noter que la propagande en faveur des anciennes doctrines de Mazdak, auxquelles venait s'ajouter le culte d'Abū Muslim, pénétrait parmi les populations turques de Transoxiane et que, par la suite, toutes les insurrections dont elle fut la cause, trouvèrent un appui parmi les tribus nomades turques (4). Ceci fut probablement à l'origine du culte dont Abū Muslim fut l'objet parmi les populations turques d'Asie-Centrale et que H. Vambéry remarqua chez les Turcomans et les Uzbecks, à la fin du siècle dernier (5).

Après la répression de la révolte d'Ishāk, une nouvelle insurrection éclata au Khorassan, dans la région de Bādḡīs. Son chef fut

(1) Cf. Mas'ūdī, *Les Prairies d'Or*, texte et trad. C. Barbier de Meynard, VI, 188-189 ; Nizām-ül-Mülk, *Siyāset-Nāme*, ed. Ch. Schefer, 182 ; Ṭabarī, III, 116 ; G. H. Sadighi, *op. cit.*, 132-149.

(2) Cf. W. Barthold, *Turkestan down to the Mongol Invasion*, 199 ; G. H. Sadighi, *op. cit.*, 150-154. Parmi les premiers compagnons d'Abū Muslim, le Roman cite Ishāk Kūnde-Şiken qui combat à ses côtés jusqu'à la fin : cf. p. 99.

(3) Sur les agitations causées par la mort d'Abū Muslim, les doctrines des Hurremdīnān et leurs relations avec celles de Mazdak, cf. Mas'ūdī, *Les Prairies d'Or*, VI, 186-189 ; Nizām-ül-Mülk, *Siyāset-Nāme*, ch. XV et suivants (trad. Ch. Schefer p. 245 sq.) ; I. Friedlaender, *The Heterodoxies of the Shiites in the Presentation of Ibn Ḥazm*, JAOS, XXVIII, 37, 70 ; XXIX, 119 ; *Şahrastānī*, I, 173 sq. ; II, 408.

(4) Sur la participation des Turcs à la révolte d'Ishāk et d'Ostād-Sīs, cf. Fuat Köprülü, *Les Origines du Bektachisme*, 394-395 ; EI, s. v. *Ostādsīs*. Sur la pénétration chez les Turcs des hérésies d'origine iranienne, voir aussi Fuat Köprülü, *Ilk Mutaşavvıflar*, 14-28 ; *ibid.*, *Türkiye Tarihi*, 73 sq., 195 sq.

(5) D'après H. Vambéry, les Turcs de Transoxiane et du Ḥwārezm combattirent avec Abū Muslim contre les Omeyyades, c'est ainsi qu'il explique la vénération des Turcs d'Asie-Centrale pour le champion des Abbassides ; cf. H. Vambéry, *Geschichte Bochara's oder Transoxaniens von den frühesten Zeiten bis auf die Gegenwart*, Stuttgart 1872, I, 42 sq. ; *ibid.*, *Čagataische Sprachstudien*, Leipzig 1867, 37.

Ostād-Sīs, un Zoroastrien, qui réunit près de 300.000 partisans et s'empara, en 767, de la plupart des villes du Khorassan. Son armée comptait un nombre important de Turcs-Oğuz. Après un an de succès, il fut vaincu, ses partisans massacrés et lui-même, livré au Calife, fut cruellement exécuté. Nous ne savons presque rien de ses doctrines, mais il semble qu'il ait voulu continuer l'œuvre de Bihāfarīd qui s'insurgea aux environs de Nišāpūr, au temps où Naṣr-i Seyyār était gouverneur du Khorassan. Bihāfarīd qui prêchait un Zoroastrisme réformé, s'attira l'inimitié du clergé mazdéen conscient du danger que pouvait présenter une doctrine cherchant à former un compromis entre le Zoroastrisme et l'Islam. Sur la demande des prêtres zoroastriens, Abū Muslim fit exécuter Bihāfarīd, après la prise de Nišāpūr, en 748-749 (1).

Le mouvement le plus redoutable par sa durée, fut celui d'Al-Muḡanna', « le Prophète voilé », ainsi nommé parce qu'il ne se montrait que le visage couvert d'un voile vert, ou, selon d'autres, d'un masque d'or, destiné, semble-t-il, à cacher une difformité physique. Le nom de ce personnage est différent selon les sources. Il s'appelait probablement Hāṣim ou Ḥakīm et était originaire du village de Kāzak, aux environs de Merv. Fils d'un orfèvre, il avait d'abord exercé le métier de dégraisseur, puis, ayant servi sous Abū Muslim, il était devenu l'un des chefs militaires du Khorassan. Après sa mort, il resta au service des gouverneurs du Khorassan, Abū Dāvud et 'Abd-al-Cebbār, jusqu'à la mort de ce dernier, exécuté pour avoir fait cause commune avec les sectaires d'Ishāḡ le Turc. Al-Muḡanna' appartenait à l'une des sous-sectes de la Ravandiyya, secte de la Keysāniyya. Cette sous-secte de la Ravandiyya, appelée Rizāmiyya, apparut au Khorassan au temps d'Abū Muslim (2). Ses sectaires croyaient que l'Imām Ibrāhīm avait, avant de mourir, légué l'Imamat à Abū Muslim auquel ils attribuaient des actes surnaturels et le don des miracles. Cette secte différait de la Abū Muslimiyya en ce qu'elle croyait à la mort d'Abū Muslim. Al-Muḡanna' commença sa prédication à Merv. Il prétendait que l'esprit de Dieu qui s'était incarné en tous les prophètes et, en dernier lieu, en Abū Muslim, était passé de ce dernier en lui. Poursuivi, il gagna la Transoxiane et s'installa dans la montagne de Sanām, dans une forteresse importante. Le nombre de ses partisans augmentait sans cesse, car il avait appelé à lui les Turcs

(1) Cf. *Ṭabarī*, III, 354-358 ; EI, s. v. *Ostādsīs et Bih'āfrīd* ; W. Barthold, *op. cit.*, 194 ; Sadighi, *op. cit.*, III-131, 155-162.

(2) Sur cette sous-secte de la Keysāniyya, cf. *Šahrastānī*, I, 173 sq. ; II, 408 ; G. van Vloten, *Recherches...*, 42-43, 48 sq. ; I. Friedlaender, *op. cit.*, JAOS, XXIX, 118-119, 124 sq.

de Transoxiane (1) et s'attirait un grand nombre de fidèles en déclarant licites le massacre et le pillage s'ils étaient dirigés contre les Musulmans. Comme ceux d'Ishāk, ses partisans s'habillaient de blanc pour marquer leur rupture avec les Abbassides et reçurent le surnom de *Sepīd Cāmagān*, « les Tuniques blanches ». Après avoir réussi à occuper pendant deux ans les régions de Boukhara et de Samarqand, il fut vaincu et assiégé dans sa forteresse. Plutôt que de tomber aux mains de ses ennemis, il préféra se suicider avec son entourage en se jetant, selon certaines sources, dans un four ardent. Le mouvement qui avait duré une dizaine d'années, fut éteint en 782-783 (2).

Avec la mort de Muḡanna' prennent fin les insurrections déclenchées par des gens ayant vécu dans l'entourage d'Abū Muslim ; mais, dans leurs agitations continuelles, les sectes des *Hurremdīnān* continuèrent à se servir de son nom. D'après le témoignage de Mas'ūdī (3), l'agitation de ces sectes aurait commencé après la mort d'Abū Muslim, avec la révolte d'Ishāk le Turc, mais il semble que déjà avant l'apparition d'Abū Muslim, le premier émissaire des Abbassides au Khorassan, un Chrétien de Hira nommé *Hidāṣ*, avait introduit dans sa propagande des doctrines analogues à celles des *Hurremdīnān* (4). *Hidāṣ* fut supplicié en 736, par le gouverneur du Khorassan, *Asad bin 'Abdullah*, et la tournure qu'il avait donnée à sa propagande, entrava pour quelque temps le mouvement abbasside. Depuis des siècles, ces doctrines étaient vivantes parmi la population iranienne et ne faisaient que réapparaître sporadiquement. A partir de 806, les Arabes donnèrent à ces sectaires le nom de *Muḡammira*, « hommes aux étendards rouges », car ils avaient adopté la couleur rouge pour leurs étendards et leurs vêtements. Les étendards rouges trouvent leurs échos dans la légende d'Abū Muslim (5).

On ne saurait terminer ce chapitre sans mentionner Bābek le *Hurremī* qui, pendant presque un quart de siècle, tint en échec les armées des Califes *Mā'mūn* et *Mu'taṣīm*, et prêcha, en Azerbaycān, les doctrines des *Hurremdīnān*. Persan de souche modeste, il prétendait, d'après *Dīnavarī*, descendre d'Abū Muslim et pro-

(1) Sur la participation des Turcs au mouvement religieux de Muḡanna' et ses relations avec la révolte d'Abū Muslim, cf. W. Barthold, *op. cit.*, 199 ; S. P. Tolstov, *Drevnii Chorezm*, Moscou 1948, 332 sq.

(2) Cf. *Ṭabarī*, III, 484-494 ; W. Barthold, *op. cit.*, 199-200 ; Sadighi, *op. cit.*, 163-186 ; Azizi, *op. cit.*, 150-152.

(3) Cf. Mas'ūdī, *les Prairies d'Or*, VI, 186 sq.

(4) Sur *Hidāṣ*, cf. G. van Vloten, *Recherches...*, 49-53 ; M. Azizi, *op. cit.*, 97 sq.

(5) Cf. p. 145. Le rouge fut aussi la couleur adoptée par Bābek et ses partisans pour leurs vêtements ; cf. G. H. Sadighi, *op. cit.*, 219.

fessait un véritable culte pour le champion des Abbassides dont ses disciples citaient le nom dans leurs réunions secrètes, ainsi que celui de sa fille et de son petit-fils qu'ils appelaient *Kūdek-i Dānā*, « l'Enfant Sage ». Après avoir presque réalisé une coalition anti-arabe avec l'empereur de Byzance, Théophile (1), et Māzyār, le fils d'un prince du Ṭabaristān, Bābek fut traîtreusement livré à Afšīn, le commandant des armées du Calife, et cruellement exécuté en 838 (2). Il existait en son honneur des légendes et des récits populaires dont un *Bābeknāme*, composé avant la fin du x^e siècle et dont s'est servi l'auteur du *Fihrist* (3). C'est probablement cet ouvrage disparu ou quelque autre analogue qui se retrouve dans un chapitre de l'épopée turque de Seyyid Baṭṭāl (4), le seul où l'histoire double la légende. Seyyid Baṭṭāl remplace Afšīn dont le nom fut proscrit lorsque, très peu de temps après sa victoire sur Bābek, on découvrit que, sous le couvert de l'Islām, il soutenait des mouvements anti-arabes (5). Bien que l'épopée turque célèbre les exploits de Baṭṭāl-Afšīn, le récit est mené d'une telle manière que c'est Bābek, le vilain, qui est le véritable héros de l'histoire et son vainqueur apparaît comme un traître-félon.

(1) D'après le témoignage de *Ṭabarī* (III, 1234-1235), ce fut à l'instigation de Bābek que l'empereur Théophile attaqua Zibatra, puis Mélitène, en 838 ; beaucoup de partisans de Bābek combattaient dans l'armée byzantine.

(2) Cf. *Ṭabarī*, III, 1015, 1187-1230 ; Mas'ūdī, *Les Prairies d'Or*, VII, 62, 123-133 ; G. H. Sadighi, *op. cit.*, 229-280 ; EI, s. v. *Bābek*..

(3) Ibn-an-Nadīm qui composa son *Fihrist* en 377/987, environ 150 ans après la mort de Bābek, avait entre les mains un livre sur Bābek composé par un certain Vāḳid bin 'Amr at-Tamīmī ; c'était une compilation de récits de caractère anecdotique où le merveilleux jouait un grand rôle ; cf. G. H. Sadighi, *op. cit.*, 234 sq.

(4) *Menākīb-i Ġazaṯāt-i Seyyid Baṭṭāl Ġāzi*, V^e et VI^e livres ; la partie du Baṭṭāl-nāme qui traite de Bābek *Hurrem Keşîş* « le Moine Joyeux », une des plus intéressantes de l'épopée, mériterait d'être étudiée à part et comparée aux sources historiques.

(5) Sur Ḥaydar, fils de Kāvus, l'*afšīn* d'Ochrussana, cf. *Ṭabarī*, III, 1231-1256, 1302-1318 ; W. Barthold, *op. cit.*, 167-168, 211 ; M. Azizi, *op. cit.*, 202 sq. ; G. H. Sadighi, *op. cit.*, 287-305 ; pour célébrer sa campagne contre Bābek et la capture du rebelle, des récits populaires avaient été composés, mais son nom fut proscrit dès que sa trahison parut au jour ; c'est peut-être aussi un de ces récits qui a été englobé dans le Baṭṭāl-nāme où le nom d'Afšīn est remplacé par celui de Baṭṭāl.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE III

DÉVELOPPEMENT DE LA LÉGENDE

La mort d'Abū Muslim causa, ainsi que nous venons de le voir, une vive agitation parmi l'élément iranien qui n'était pas entré dans le sein de l'Islam orthodoxe. L'agitation fut d'abord menée dans les milieux restés zoroastriens et dans ceux où continuaient à vivre les doctrines sociales plus libres de Mazdak. Avec l'expansion de l'Islamisme et les répressions cruelles auxquelles furent soumis les hérétiques, les résidus de ces croyances subsistèrent dans les sectes extrémistes de la Šī'a. Les propagateurs des doctrines *bâténiennes* (1) de l'extrême Šī'a trouvèrent un terrain fertile de propagande parmi les populations turques de Transoxiane et du Khorassan. Les mouvements mystiques partis du Khorassan, point de passage entre le monde de l'Islam et les Turcs, ne manquèrent pas d'influencer les tribus nomades qui recevaient des missionnaires de l'ésotérisme iranien un message plus proche de leurs propres croyances. Bientôt, sous l'influence des derviches-missionnaires, les chants des *ozan* furent remplacés par les *ilāhī* et les *ozan* eux-mêmes firent place aux *ala* et aux *baba* (2). Ajoutant à leur nouvelle foi leurs usages et leurs traditions, les Turcs nomades se mirent à pratiquer un Islam que le professeur Fuat Köprülü a défini comme étant « un système éclectique et syncrétiste, hétérogène et parfois même incohérent, une sorte de conglomérat de l'ésotérisme musulman, des croyances indigènes et iraniennes » (3).

(1) A. *Bā'in*, « intérieur », « ésotérique » ; se dit des doctrines qui recherchent le sens caché des Écritures ; ce terme apparaît au XII^e siècle ; il désigne les sectes hérétiques de l'Islam, aussi bien celles qui suivaient les doctrines de Mazdak, Bābekiyya, Hurremdīniyya, que celles de la Šī'a extrémiste. D'après le témoignage de Mas'ūdī (cf. *Prairies d'Or*, VI, 188), ce terme était appliqué, dans le Khorassan et dans d'autres pays, aux Hurremdīnī et aux partisans de Bābek. Voir aussi Kemal Samancıgil, *Bektaşilik Tarihi*, İstanbul 1945, 141-150.

(2) Sur la conversion à l'Islam des Turcs du Khorassan, cf. M. Şemseddin Günaltay, *Selçukluların Horasan'a indikleri zaman İslâm dünyasının siyasal, sosyal, ekonomik ve dini durumu*, *Belleten*, VII, 1943, 59-99..

(3) Cf. Fuat Köprülü, *Les Origines du Bektachisme*, 400.

Même lorsque les sultans seldjocides se proclamèrent défenseurs de l'orthodoxie musulmane, les masses populaires et les tribus nomades des marches de l'Anatolie, continuèrent à professer la religion sous la forme qui leur était accessible : leur foi gardait un caractère chiite et bâténien, tout en se réclamant du Sunnisme qui était la religion officielle (1). D'ailleurs, le peuple des campagnes et des marches, encore à l'état demi-barbare, n'était tout au plus que semi-conscient de la signification des termes employés par les *medrese*. Ainsi, voyons-nous en Anatolie, les derviches de l'ordre des Rifā'ī, avec leurs pratiques diaboliques, du point de vue de l'Islam orthodoxe, charmant les serpents, avalant le feu, enfourchant les animaux sauvages (2), ou ce Barak̄ Baba dont nous avons déjà donné la description. Aussi, chez certains auteurs d'époque seldjocide, tels Sultān Veled, voyons-nous le terme « Türk » devenir synonyme de *Hāricī*, « hérétique », par opposition à *Rūmī* qui désigne les Turcs touchés par la culture iranienne (3). De même, le Roman d'Abū Muslim, bien que prétendant rester dans les cadres de l'Islam orthodoxe, est composé dans un esprit tout à fait hétérodoxe : les partisans des Abbassides sont appelés Sunnites, ceux des Omeyyades sont des Kharidjites, terme qui doit être pris dans le sens d'*hérétiques*. Le terme « Sunnite » désignant les partisans de la « Famille du Prophète », par opposition aux Kharidjites, « rebelles hérétiques », est d'un emploi courant dans les textes turcs anciens ; l'emploi de ces termes permet de supposer que parmi les compilateurs du Roman d'Abū Muslim, il y eut des

(1) Sur l'Islamisme à tendances hétérodoxes et bâténiennes des Turcs, cf. F. Babinger, *Der Islam in Kleinasien, Neue Wege der Islamforschung*, ZDMG, vol. 76, Leipzig 1922, 125-152 ; *ibid.*, *Schejch Bedr ed-dīn, der Sohn des Richters von Simāw, ein Beitrag zur Geschichte des Sektenwesens im Altosmanischen Reich, Der Islam XI*, Berlin und Leipzig 1921, 13 sq. ; Fuat Köprülü, *Les Origines du Bektachisme ; ibid.*, *Türkiye Tarihi*, 191 sq. ; *ibid.*, *Ilk Mutaşavvıflar*, 14 sq. (chapitre : *Türkler ve İslamiyet*) ; *ibid.*, *Les Origines de l'Empire Ottoman*, Paris 1935, 58, 117 sq.

(2) Cf. p. 71. Cet ordre dont le fondateur fut Ahmed Rifā'ī (mort en 1183), apparut en Anatolie à la fin du XII^e siècle et connut une grande expansion ; ses adeptes étaient d'abord appelés *Ahmedī* ou, comme dans la version turque du Roman d'Abū Muslim (cf. p. 110), *Seyyid-i Ahmedī* ; aucune étude n'a été encore consacrée à cet ordre curieux sur lequel Eflāki et Ibn Baṭūta ont donné des renseignements. Cf. Fuat Köprülü, *Influence du Chamanisme...*, 12-13 ; Abdülbâki Gölpınarlı, *Mevlânâ Celâleddîn*, Istanbul 1952, 20 ; *ibid.*, *İslâm ve Türk İllerinde Fütüvvet Teşkilâtı ve Kaynakları*, *Istanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası*, XI, Ekim 1949-Temmuz 1950, Istanbul 1953, 70-72.

(3) Cf. p. 98. Le terme *Hāricī* a le sens de « rebelle hérétique » ; il est employé dans ce sens par Ibn Bībī et Sultān Veled ; cf. Fuat Köprülü, *Anadolu Selçukluları Tarihi'nin Yerli Kaynakları*, *Belleten*, VII, Ankara, 1943, 434, 453-455. Le terme *Hāricī* pris dans le sens de « rebelle hérétique » est également souligné par E. G. Browne (cf. *A Literary History of Persia*, I, 321) qui l'applique à Muḳanna'.

Turcs (1). Mais cette guerre entre Sunnites et Kharidjites ou Hérétiques n'est, dans le Roman d'Abū Muslim, qu'un cadre où se rangent des récits d'inspiration purement bâtenienne : par exemple, le retour du calife 'Alī venu chercher son propre corps, tradition laissant paraître la nature divine d'Alī (2) ; l'envol de l'Imām Ibrāhīm où l'ancienne croyance des Turcs Chamanistes selon laquelle l'âme s'envolait, après la mort, sous la forme d'un oiseau ou d'un insecte, rejoint l'allégorie islamique de l'oiseau, symbole de l'immortalité de l'âme (3) ; très caractéristique est aussi la présence, aux côtés d'Abū Muslim, du derviche « mangeur de hachich » Aḥmed-i Zecmī ; cette drogue, importée de l'Inde, fut surtout employée, en Perse, à partir du XIII^e siècle ; son usage fut alors préconisé par certains derviches Kālanderī comme stimulant accessoire de mise en extase (4).

La propagande bâtenienne ne fut pas sans exercer son influence sur les milieux artisanaux et, en particulier, sur les compagnonnages groupant les gens de métiers considérés comme humbles ou impurs et ayant, de ce fait, à souffrir de l'opposition sociale des classes d'élite. Ces corporations de métiers travaillées par les courants de l'extrême Şī'a et du mouvement mystique du Şūfisme, prirent un caractère mystico-social basé sur les principes d'altruisme, de solidarité et de lutte contre l'inégalité sociale (5). Avec les courants ésotériques, le culte d'Abū Muslim dont le nom demeurait lié aux agitations de caractère hétérodoxe, pénétra dans les corporations artisanales. La littérature épique a été, de tous temps, un important facteur de propagation de l'Idéal Chevaleresque parmi les classes illettrées de la population. Abū Muslim qui avait su gagner la sympathie des masses populaires et rallier à la cause des Abbassides tous les éléments de mécontentement, semble avoir été le héros tout indiqué des artisans et gens de métiers. La légende devait encore accentuer ce caractère de Champion de la Religion et de Défenseur du Peuple contre les tyrans, et faire de lui l'incarnation de l'Idéal Chevaleresque dans les milieux artisanaux. Ainsi, le Roman d'Abū Muslim entra dans le cadre de la littérature des corporations de métiers. Le récit à fond historique, enjolivé

(1) Cf. p. 73 n. 4.

(2) Cf. p. 91 ; cette légende est entrée dans la tradition des Bektaşī : cf. J. K. Birge, *The Bektashi Order of Dervishes*, Londres 1937, 137, et illustration n° 13.

(3) Cf. p. 119. Sur l'allégorie de l'oiseau (*Koran*, II, 262 ; III, 43 ; LXVII, 19), cf. Louis Massignon, *Essai sur les origines du Lexique Technique de la Mystique Musulmane*, Paris 1922, 88. Cette allégorie a été utilisée par Sunbād le Mage : cf. p. 55.

(4) Cf. Louis Massignon, *op. cit.*, 85-86 ; Max Meyerhof, article *Ḥaṣhīsh*, *EI, supplément*, 91-92. Cf. p. 125.

(5) Cf. Louis Massignon, *La « Futuwwa » ou pacte d'honneur artisanal*, 171-178.

d'aventures merveilleuses tirées du répertoire habituel des contes épiques et particulières à Abū Ṭāhir-i Ṭūsī, se déroule dans les milieux des Ahīs de Merv et des villes du Khorassan. Près des Ahīs, on trouve les 'Ayyār, compagnies de routiers, devenues, par la suite, corporations de soldats de fortune, organisées selon le principe de la *Futuṣvet* (1). La conjuration d'Abū Muslim se prépare dans les *tekye* (2) des Ahīs de Merv, après qu'il eut été initié par Muḥammed lui-même, comme il convenait à l'être extraordinaire qu'il était. Dans une rencontre extra-terrestre, un rêve en l'occurrence, le Prophète, secondé par l'Archange Gabriel de qui il avait lui-même reçu les emblèmes de la *Futuṣvet*, revêtit Abū Muslim de ces emblèmes : le diadème, la chemise et la ceinture. C'est par l'intermédiaire des trois premiers patrons de la corporation, Gabriel, Muḥammed et 'Alī, qu'il reçoit la hache qui sera son signe distinctif et enfin, il reçoit l'accolade et l'épée du quatrième patron des Ahīs, Selmān-i Fārsī. Ses compagnons les plus proches sont les quarante Ahīs de Merv avec leur chef, Ahī Hurdek le Forgeron.

La littérature épique a été le principal moyen de propagation de la *Futuṣvet* parmi les classes illettrées de la population (3). Le héros du roman épique représentait aux yeux du peuple l'Idéal Chevaleresque et Abū Muslim, par son double rôle de Champion du Peuple en combattant les tyrans et de Défenseur de la Religion en faisant la guerre contre les Hérétiques, était l'incarnation par excellence de cet Idéal Chevaleresque. Aussi, en Anatolie où le mouvement Ahī eut un essor particulièrement important, le Roman d'Abū Muslim, héros des corporations de métiers, eut une expansion plus grande que dans les autres pays, si l'on en juge par l'ampleur du récit et la multiplicité des rédactions dont il fut l'objet. Les épopées turques s'en inspirèrent à profusion : la guerre menée par Abū Muslim contre les Hérétiques-Mervanides trouve sa place dans le *Baṭṭāl-nāme*, aussi bien que dans le *Dānişmend-nāme* et le *Şālṭıknāme*. Seyyid Baṭṭāl reprend la tâche du Champion Porte-

(1) Abdülbâki Gölpınarlı, *İslâm ve Türk İllerinde Futuṣvet Teşkilâtı ve Kaynakları*, 74-75 ; *ibid.*, *Mevlânâ Celâleddîn*, 60, 149-150 ; F. Taeschner, *İslâm Ortaçağında Futuṣva Teşkilâtı*, *Istanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası* XV, 1953-1954, 9-10, 18. Voir aussi R. Hartmann, *As-Sulamî's Risâlat al-Malâmâtıja*, *Der Islam* VIII, Strasbourg 1918, 188-191 ; W. W. Barthold, *Turkestan down to the Mongol Invasion*, 214-215 ; Fuat Köprülü, *Les Origines de l'Empire Ottoman*, 101-111 ; Şemseddin Günaltay, *Selçukluların Horasan'a indikleri zaman İslâm dünyasının siyasal, sosyal, ekonomik ve dini durumu*, 65-66. Il y eut aussi des 'Ayyār-nāme, récits épiques composés à la gloire des membres de la corporation : cf. pp. 32-33.

(2) La mention de *tekye* est un élément d'époque postérieure au roman, l'organisation des *tekye* n'apparaissant qu'à partir du XII^e siècle : cf. p. 34.

(3) A ce sujet, voir l'étude de F. Taeschner, *Der Anteil des Sufismus an der Formung des Futuṣwaideals*, *Der Islam*, XXVI, Berlin et Leipzig 1937, 43-74.

Hache, en poursuivant un maudit Hérétique de la race de Yezīd, laissé en vie par Abū Muslim Ġāzi (1) ; comme lui, il est aidé par les fidèles auxiliaires ħwārezmiens, commandés par 'Alī, fils de Mizrāb le Connétable du Ĥwārezm, un des principaux héros du Roman d'Abū Muslim, devenu l'époux de la sœur du champion des Abbassides (2). Plus importants encore sont les emprunts du Dānişmendnāme (3) ; Melik Dānişmend est le petit-neveu d'Abū Muslim par le mariage de la sœur de ce dernier avec son frère d'armes Mizrāb le Ĥwārezmien (4) ; cette filiation lui permet d'être le possesseur de la fameuse bannière d'Abū Muslim, bannière noire sur laquelle est tracée l'inscription coranique : « La Victoire est en Dieu et le Triomphe est Proche (5) ! » Dans le Şaltıknāme, apparaissent les compagnons d'Abū Muslim, Behzād, Ferāmorz et les péris qui lui prêtèrent leur assistance dans ses combats contre les dīvs (6) ; ces générations de péris continuent à secourir les héros épiques : 'Abdurrahmān Perī porta sur son dos Abū Muslim et le sauva du gibet préparé par les Hérétiques (7), son fils Tāmūsi Perī aida Baḡlāl dans ses voyages vers les régions habitées par les esprits (8), les fils de Tāmūsi Perī, Kānūs et Kāvus, viennent en aide à Şaltıq Dede avec leurs légions de péris invisibles (9). Ainsi, le Roman d'Abū Muslim a non seulement servi d'inspiration aux épopées turques, mais il a encore permis de créer un lien de parenté entre les personnages des différents cycles épiques.

Lorsque, après la consolidation de l'Empire Ottoman, la corporation des Ahīs perdit son importance et même son entité, par le rôle hostile que ses tendances ésotériques et ses sympathies alides lui firent jouer vis à vis des Ottomans, ses membres se réfugièrent dans les confréries de derviches avec lesquelles ils furent toujours en étroits rapports et en particulier dans celle des Bektachis, au sein de laquelle étaient entrés beaucoup des éléments hétérogènes et bâténiens de l'Anatolie (10). Avec les Ahīs, le culte d'Abū Muslim pénétra dans la littérature de cette confrérie. Dans l'histoire

(1) *Menākīb-i Ġazavāt-i Seyyid Baḡlāl Ġāzi*, Livre VI, 28 sq.

(2) *Ibid.*, Livre II, 24-25.

(3) Cf. Irène Mélikoff, *La Geste de Melik Dānişmend I*, Paris 1960, 45-51, 53-54, 103, 105, 161-167.

(4) *Ibid.*, 191, 210, 319. Cf. pp. 83 n. 4, 128-129.

(5) *Koran*, LXI, 13 ; cf. p. 130. Cf. I. Mélikoff, *op. cit.*, 195, 196, 248, 252, 262, 287, 320, 324, etc.

(6) *Şaltıknāme*, ff. 154 sq., 171 sq., 183 sq.

(7) *Abū Muslim Nāme*, A. F. 59, ff. 260 sq., 281 sq., jusqu'à la fin du manuscrit.

(8) *Baḡlāl-nāme*, Livres V et VI.

(9) *Şaltıknāme*, f. 171 sq.

(10) Cf. Fuat Köprülü, *Les Origines de l'Empire Ottoman*, 122 sq. ; *ibid.*, *Ilk Mutaşavvıflar*, 242 sq.

traditionnelle de la fondation de cet ordre, un chapitre du Roman d'Abū Muslim trouve sa place : celui de la visite du champion des Abbassides dans la prison de l'Imām Ibrāhīm. Dans le *Vilāyetnāme de Hācī Bektaş* (1), il est raconté comment le fondateur de l'ordre reçut les attributs de derviches (2) : ces attributs que le Prophète avait reçus de l'Archange Gabriel et avait, à son tour, légués à 'Alī, furent remis à Abū Muslim par l'Imām Ibrāhīm, en même temps que le turban, le manteau et l'étendard noirs de l'Imām Hüseyn et les pleins pouvoirs de combattre les Mervanides jusqu'à la mort de Mervān et de ses partisans, lors de la visite du champion des Abbassides dans la prison de l'Imām. Ces attributs furent légués par Abū Muslim à Muḥammed Bākīr, par celui-ci à Ca'fer-i Šādīk, puis à Mūsa el-Kāzīm, à 'Alī Mūsa ar-Riżā, par ce dernier à Aḥmed Yesevī qui les transmet enfin à Hācī Bektaş. Il est à noter qu'Aḥmed Yesevī, le maître traditionnel de Hācī Bektaş, est, d'après la légende, le descendant de Muḥammed ibn el-Ḥanefiyya (3), l'Imām auquel se rattache la secte Keysāniyya, sous-secte de la Šī'a extrémiste et à laquelle appartenait Abū Muslim, d'après certains historiens. De cette façon, les traditions bektāšī se trouvent rattachées par un fil continu aux ferments religieux des premiers siècles de l'Islam (4).

Dans l'ouvrage de John K. Birge, consacré à l'ordre des derviches Bektaşī, l'auteur a reproduit un certain nombre de tableaux et d'ornements relevés sur les murs des *tekye*. Les illustrations n° 6 et n° 10 retiendront notre attention (5) : la première est une représentation calligraphique des noms *Haḳ*, 'Alī et *Muḥammed*, la Trinité Divine, le nom d'Alī étant démesurément grand par rapport à celui de Muḥammed et même au nom de Dieu ; au-dessus, se trouve le *Hüseynī Tāc*, bonnet orné de douze facettes, symbolisant les douze Imāms, et surmonté d'un petit bouton central représentant l'Unité Divine ; au dessous du bonnet se trouve le *Teslim Tāşī*, « Pierre de l'Abandon » (de l'individualité humaine dans l'Éternelle Vérité), autre symbole de l'Ordre et, de chaque côté,

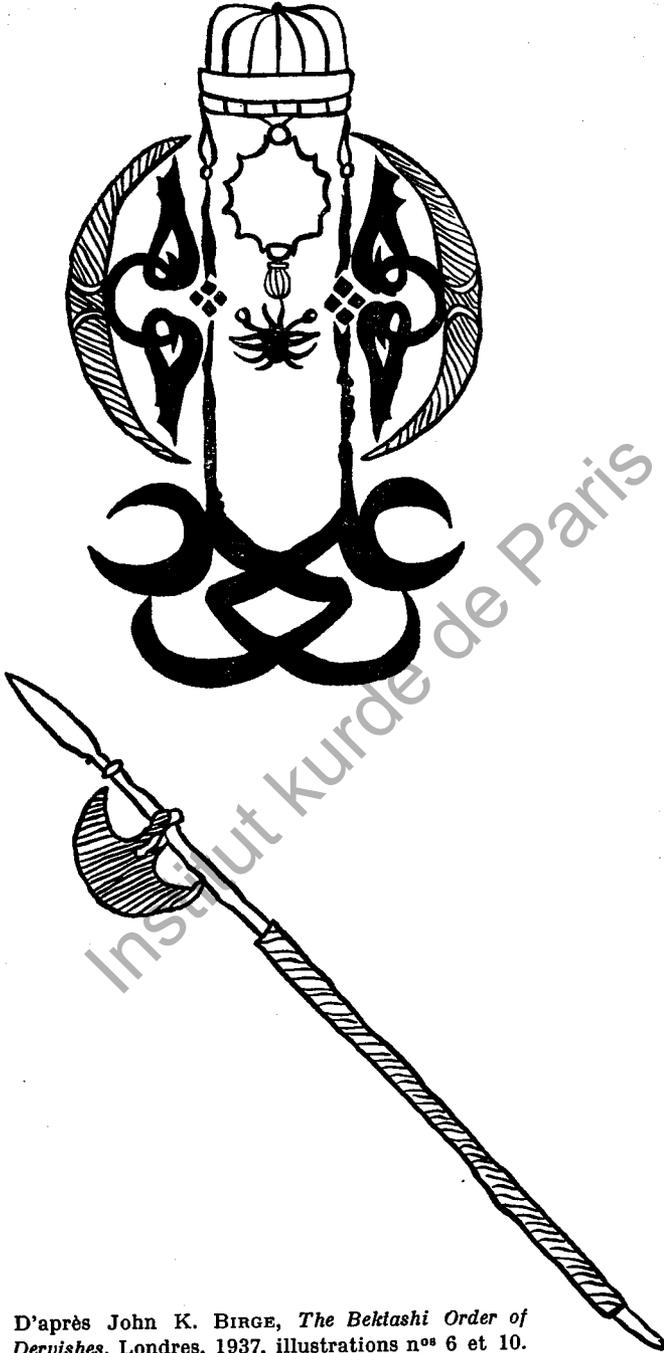
(1) Le *Vilāyetnāme* est un recueil de récits anecdotiques sur la vie de Hācī Bektaş on ne sait pas exactement à quelle époque il fut composé, mais, d'après J. K. Birge il est antérieur à 1400 ; cf. *The Bektashi Order of Dervishes*, 48 sq. Le *Vilāyetnāme* a été traduit en allemand par E. Gross et M. Abdūlbāki Gölpinarlı vient de lui consacrer une étude en turc (voir note suivante).

(2) Cf. E. Gross, *Das Vilāyet-Nāme des Hāġġi Bektasch, ein Türkisches Derwisch-evangelium* (Türkische Bibliothek, Band 25), Leipzig 1927, 30 sq ; Abdūlbāki Gölpinarlı, *Manakīb-i Hacı Bektaş-i Veli « Vilāyet-Nāme »*, Istanbul 1958, 15, 107-108.

(3) Cf. E. Gross, *op. cit.*, 28 sq. ; A. Gölpinarlı, *op. cit.*, 5, 14.

(4) Au sujet du *Silsile*, enchaînement ininterrompu sur les intermédiaires qui ont transmis les attributs des ordres ou des corporations, voir Louis Massignon, *Essai sur les Origines du Lexique Technique de la Mystique Musulmane*, III.

(5) Cf. *The Bektashi Order of Dervishes*, 232-233, 234-236.



D'après John K. BIRGE, *The Bektashi Order of Dervishes*, Londres, 1937, illustrations n^{os} 6 et 10.

encadrant le nom de Dieu (*Hak*, « le Vérité »), se trouve le *teber*, « la Hache », une arme à double tranchant. Cette même hache figure sur l'illustration n° 10 où sont représentés les objets symboliques de l'Ordre : la ceinture, un rosaire, le Teslim Tāṣī, le Ḥüseynī Tāc, une chemise, un cor, la hache et d'autres objets encore. Cette hache, ou *teber*, explique l'auteur, ne fut employée, dans les temps récents, qu'en tant que motif décoratif, pour orner les murs du *meydān*, ou « salle commune », des *tekye*, mais il est évident qu'elle est un souvenir d'armes identiques portées, dans l'ancien temps, par des guerriers bektāṣī. Cette hache dont le temps a effacé le sens et qui figure sur les tableaux symboliques de l'Ordre, en même temps que *Zū'l-fikār*, la traditionnelle épée d'Alī, est bien plus qu'un simple motif décoratif ou qu'un souvenir d'armes du temps passé. Comment expliquer autrement la présence de cette hache à double tranchant, encadrant le nom de Dieu ? Cette hache qui, dans la nomenclature de l'Ordre, a gardé son nom persan de *teber*, au lieu du terme turc courant de *balla*, est la représentation symbolique d'Abū Muslim, tout comme *Zū'l-fikār* est celle d'Alī. Si l'on tient compte du rôle d'Abū Muslim dans l'histoire traditionnelle de la transmission des attributs de l'Ordre à son fondateur, sa présence symbolique sur les murs des *tekye*, parmi les emblèmes bektāṣī, est pleinement justifiée. Ainsi, malgré les siècles écoulés et la poussière de l'oubli, le Champion des Abbassides demeure encore symboliquement présent sur les murs blanchis de chaux des derniers couvents de derviches ! Mais si, chez les Bektāṣī, la hache n'est plus qu'un motif décoratif dont le sens s'est perdu, le culte d'Abū Muslim reste toujours vivant dans certaines sectes des *Abdāl*, derviches mendiants et errants affiliés à l'ordre *Ḳalenderī*, qui portent à leur ceinture, parmi les objets rituels, une petite hache appelée « hache d'Abū Muslim », et qui se donnent, probablement pour cette raison, le nom de *teberci* ou *teberdār* (1).

En conclusion, les corporations artisanales et les compagnies de routiers de Transoxiane et du Khorassan, furent travaillées par les courants bâténiens au sein desquels s'était formé un culte d'Abū Muslim. Le Roman d'Abū Muslim entra dans la littérature des corporations de métiers et fut véhiculé par elles en Anatolie. Dans l'empire des Seldjocides de Rūm, le mouvement Aḥī d'Asie-Mineure eut une expansion particulièrement grande. Le voyageur marocain Ibn Baṭūṭa qui fut l'hôte des corporations pendant son voyage en Anatolie, décrit longuement l'hospitalité des Aḥīs (2),

(1) Cf. Fuat Köprülü, *Türk Halkedebiyatı Ansiklopedisi*, I, Istanbul 1935, s. v. *Abdal*, 30, 34, 40-41, 55.

(2) Cf. Ibn Baṭoutah, *Voyage*, trad. G. Deffrémery et R. Sanguinetti, II, Paris 1854, 260-265, 273-275, 279-280, 281-282, 286-290, 292-294, 295, etc.

leurs réunions où ils se livraient à des pratiques de musique et de danses rituelles, rappelant par là les séances magico-religieuses anté-islamiques des Turcs, et enfin, leur importance politique, les chefs allant jusqu'à prendre en main les affaires gouvernementales au moment de l'affaiblissement du pouvoir central. L'expansion Ahī en Asie-Mineure explique la fortune démesurée du Roman d'Abū Muslim chez les Turcs d'Anatolie. A en juger par le nombre des manuscrits contenus dans les principales bibliothèques, les rédactions turques furent plus nombreuses et plus persistantes que celles de son pays d'origine. Abū Muslim devint un héros populaire de la littérature épique turque. Le peuple turc d'Anatolie finit par l'adopter, tout comme il avait déjà été adopté par les Turcs d'Asie-Centrale. Le village de Māhān où il fut élevé, d'après la légende, devint, pour cette raison même, la pépinière des dynasties turques qui régnèrent en Anatolie : la tradition veut que les Dānişmendites, les Seldjoucides, et enfin, les Ottomans, en soient issus (1). Alors qu'en Perse, l'accumulation des siècles relégua le souvenir d'Abū Muslim aux manuels d'histoire, en Turquie, il continua à vivre au fond des tekye des Bektaşī et, au début du XIX^e siècle, en 1823-1824, deux ans avant l'extermination sanglante des Janissaires et la suppression de l'Ordre des Bektaşī, quelqu'un du nom de Hāfiz Ferdī fit un remaniement versifié du roman d'Abū Tāhir de Tūs, glorifiant le héros khorassanien, 'Alī, les martyrs de Kerbelā et les Douze Imāms. Par un étrange caprice du sort, il dédia son livre à Hüsrev Pacha, plus connu sous son surnom de *Topal Pacha*, « le Pacha Boiteux », un esclave abkhaze qui était alors parvenu à la dignité de Kapudan Pacha, ministre de la Marine, avant d'exercer celle de Grand-Vizir. Lors de la suppression des Janissaires et des tekye Bektaşī, ce sinistre personnage, pour bien montrer son zèle à la réforme, fit jeter par dessus bord tous les Janissaires qui se trouvaient sur la flotte (2). Le remaniement versifié du Roman d'Abū Muslim resta dans l'ombre une cinquantaine d'années, puis, il fut publié à Silistrie, en 1873 (3). Entre les années 1869 et 1875, il y eut, en effet, un grand essor de

(1) Dans la tradition officielle de l'Empire Ottoman, Süleymān, père d'Ertoğrul et grand-père d'Osmān, était padichah de Māhān, mais dut émigrer quand les Mongols envahirent le pays : cf. Paul Wittek, *The Rise of the Ottoman Empire*, Londres 1938, 12 ; Ismail Hami Danişmend, *Izahlı Osmanlı Tarihi Kronolojisi*, I, Istanbul 1947, I. D'après le témoignage d'Evliyā Celebī, il existait des traditions analogues concernant Dānişmendites et Seldjoucides : cf. *Seyāhatnāme*, IX, Istanbul 1935, 49, 183. Cf. p. 93, n. 5.

(2) Sur ce personnage, voir l'article de J. H. Kramers dans E. I., s. v. *Khusraw Pacha*.

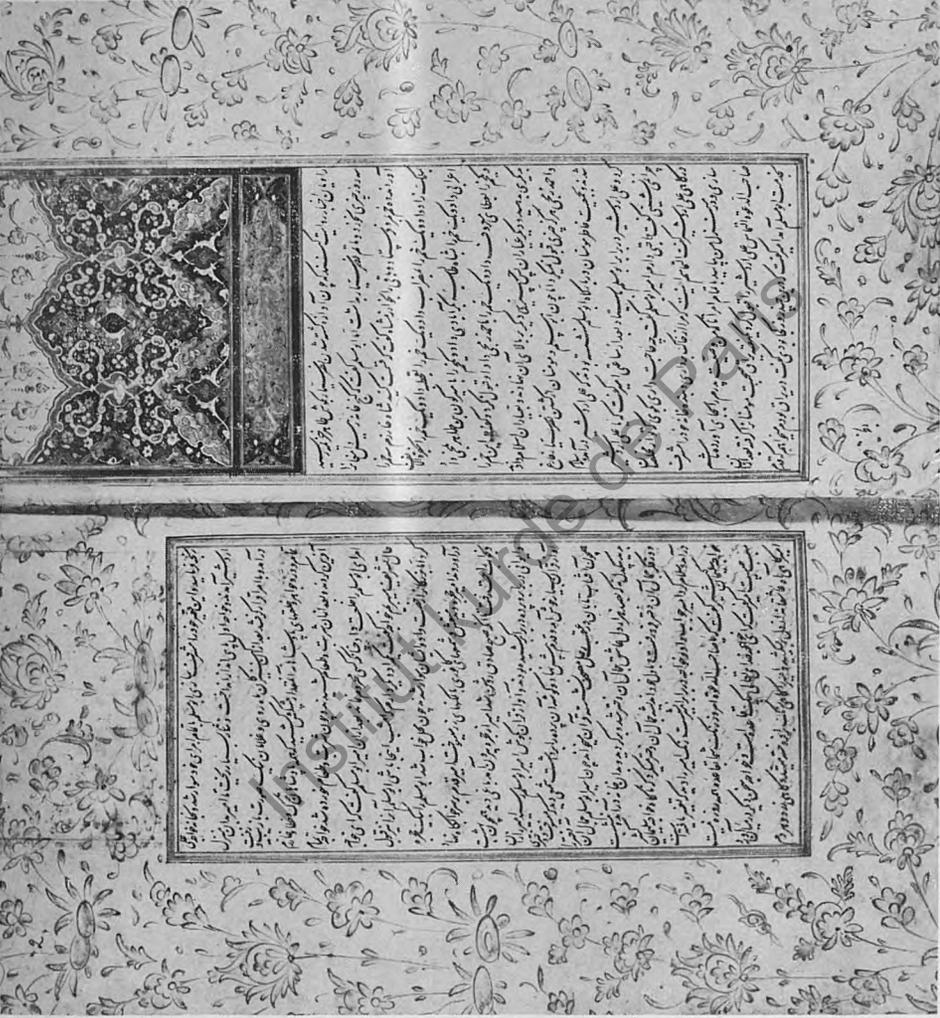
(3) Hāfiz Ferdī, *Kitāb-i Abā Muslim*, Silistrie 1290-1299.

publications d'ouvrages bektāšī, dû aux sympathies que témoignèrent pour l'Ordre la mère d'Abdul-'Azīz et la femme d'Abdul-Mecīd ; mais l'avènement d'Abdul-Ḥamīd II mit fin à ce renouveau de tolérance. Le remaniement versifié de Ḥāfiz Ferdī n'ajouta d'ailleurs rien de nouveau au roman d'Abū Ṭāhir, si ce n'est quelques traces d'anti-sémitisme complètement contraire à l'idéologie de l'ouvrage qui fait d'Abū Muslim le défenseur des opprimés et, en particulier, des non-musulmans. Le roman fait preuve d'un admirable esprit de tolérance, comme en témoigne par exemple l'histoire touchante de Māhyār le Juif et de sa famille (1).

La version de Ḥāfiz Ferdī dont il existe de nombreuses rédactions manuscrites de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, destinées à être lues dans les cafés, a inspiré toute une littérature populaire accessible dans la plupart des kiosques à journaux de Turquie et où le héros turc Abū Muslim apparaît comme le vengeur des martyrs de Kerbelā. Ces brochures aux titres grandiloquents alimentent à leur tour des ouvrages populaires sur les sectes religieuses où le rôle d'Abū Muslim est démesurément grandi et l'histoire traitée avec la plus grande liberté (2).

(1) Cf. pp. 79-80, 104-106.

(2) Bien que ce genre de littérature ne soit pas à sa place dans un ouvrage scientifique, nous citerons, à titre d'exemple, quelques spécimens que nous avons eu la curiosité d'acquérir dans les kiosques d'Istanbul : *Teberdar Eba Muslim'i Horasanî*, ouvrage de vulgarisation fait d'après la version de Ḥāfiz Ferdī et publié à Adana (Ay Yıldız Kitabevi) ; Ziya Şakir, *Kerbelânın Intikamı : Türk Kahramanı Horasanlı Eba Muslim*, Istanbul 1958 (Maarif Kitaphanesi) ; *ibid.*, *Mezhepler Tarihi*, Istanbul 1955 (même librairie) ; dans ce dernier ouvrage (p. VII), il est dit qu'un Turc nommé Ibrahim, connu dans l'histoire sous le nom de « Horasanlı Eba Muslim », prit la tête du parti chiite, etc.



MS de la Bibl. Nat. de Paris. Supplément Persan 842A, folios 1 verso - 2 recto.

CHAPITRE IV

LA LÉGENDE D'ABŪ MUSLIM

Bien qu'aucun manuscrit ne contienne le récit raconté par Abū Ṭāhīr lui-même, toutes les versions se réclament de lui. En comparant entre elles les différentes rédactions, aussi bien turques que persanes, on se rend compte que le récit est toujours le même et que les différences ne sont que dans les détails. Ces détails sont parfois éloquentes : ainsi par exemple, dans la version turque de Ḥācī Ṣādī, Abū Muslim et ses compagnons, pour garder l'incognito, se déguisent en derviches *Seyyid-i Ahmedi* ; c'est le nom donné dans les anciens textes turcs aux derviches de l'ordre fondé par Ahmed al-Rifā'ī (mort en 1183), et qui effrayait les Musulmans orthodoxes par ses pratiques diaboliques ; le compilateur a pris le soin de décrire le déguisement (1). L'émir Kaḥṭaba qui fut l'un des principaux auxiliaires d'Abū Muslim, n'est pas mentionné dans cette version turque, alors que dans les versions conservées par les manuscrits persans de la Bibliothèque Nationale de Paris, ses aventures et surtout celles de son fils Hasan-i Kaḥṭaba, amoureux de la fille de Naṣr-i Seyyār, occupent une grande partie du récit. Il est assez curieux de noter que les versions persanes accordent plus de place dans le récit au Turc Melikzād Hākān, souverain du Turkestan et descendant d'Afrāsyāb (cf. le manuscrit *Supplément Persan 843*, au folio 155 verso), ce qui fait penser aux princes de la dynastie Karakhanide, alors que dans la version turque il n'occupe qu'une place secondaire ; au lieu d'être affilié à la « Maison d'Afrāsyāb », il porte le titre hwarezmien de *Baḡpūr > Faḡfūr* (2) et devient descendant des Sassanides (cf. le manuscrit *Ancien Fonds Turc 59*, au folio 273 verso et suivants). Par contre, le merveilleux, les voyages vers les hauteurs habitées par les esprits,

(1) A F 57, f. 201 v. Cf. pp. 62 n. 2, 110.

(2) Sur *Baḡpūr*, cf. S. P. Tolstov, *Po Sledam Drevne-Chorezmijskoj Civilizacii*, Moscou-Leningrad 1948, 225.

les combats contre les *dīv*, l'intervention des *perī*, est un sujet de prédilection des Turcs et le récit de la guerre omeyyado-abbasside se trouve démesurément allongé par des aventures au pays des merveilles.

Une différence sensible entre les manuscrits persans et la version turque, se trouve dans le récit de la visite d'Abū Muslim à l'Imām Ibrāhīm : dans la dernière, Abū Muslim se rend directement dans la prison de l'Abbasside et reçoit de lui les pleins pouvoirs pour diriger le mouvement, ainsi que les vêtements noirs portés par 'Alī et la bannière ; dans la version persane, il se rend d'abord chez l'Imām Muḥammed-i Bāḳir qui habite dans un château-fort, sur les hauteurs du Liban, et c'est avec l'assentiment de ce dernier qu'il va trouver Ibrāhīm l'Abbasside. Cette visite préalable à l'Imām Muḥammed-i Bāḳir figure également dans le *Vilāyetnāme de Ḥācī Beklāş*, dans le récit de la transmission des attributs de derviche (1). Elle trouve un écho dans certaines sources historiques d'après lesquelles Abū Muslim, d'origine persane et Şī'ī de tendances extrémistes, se serait d'abord tourné, non pas vers le cinquième Imām, Muḥammed-i Bāḳir (mort en 735), mais vers son fils, le sixième Imām, Ca'fer-i Şādīḳ (mort en 765), et c'est seulement au refus de celui-ci que les Abbassides doivent le pouvoir (2).

Il existe des fragments du roman d'Abū Ṭāhir, quelques uns en persan, mais la grande majorité en turc, dans les bibliothèques du British Museum à Londres, de Trinity College à Cambridge, de Copenhague, de Dresde, de Gotha, de Leipzig, de Vienne, de l'Université d'Istanbul, des bibliothèques Belediye et Ali Emiri à Istanbul. A cette liste, il faut ajouter un manuscrit en turc oriental trouvé par H. Vambéry à Khiva et un manuscrit en persan rapporté de Boukhara, en 1842, par N. de Khanikof (3). Cependant, exception faite des deux derniers manuscrits pour lesquels notre information est incomplète, aucune des bibliothèques citées ne possède le Roman d'Abū Muslim en entier. Par contre, la Bibliothèque Nationale de Paris possède une version complète du roman persan et une version presque complète de son adaptation turque, datant toutes les deux du xvi^e siècle.

Les manuscrits du Romān d'Abū Muslim conservés à la Biblio-

(1) Cf. p. 66.

(2) Cf. *Şahrastānī*, I, 173-174 ; S. Moscati, *Studi su Abū Muslim*, II.

(3) Voir la liste des catalogues des bibliothèques, cités au paragraphe IV des *Ouvrages consultés* ; pour les manuscrits d'Istanbul, cf. p. 76 ; pour le manuscrit trouvé par H. Vambéry, cf. p. 82 ; l'information concernant le manuscrit rapporté par N. de Khanikof, a été donnée par ce dernier dans JA, 5^e série, t. XX, 1862, 93-97 ; le récit est le même que celui des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Supplément Persan* n° 842 et 842 bis.

thèque Nationale de Paris, sont écrits en persan, en turc et en turc oriental. Les manuscrits *Supplément Persan n° 842 et 842 bis* contiennent le récit presque en entier : l'histoire est interrompue après la mort d'Abū Muslim, quand Aḥmed-i Zemcī, à la tête de l'armée qui réclame le prix du sang du héros khorassanien, marche, précédé du cercueil, vers Iṣfahān, racontant à tous, sur son passage, l'injustice commise et exhortant à la vengeance. Ce sont deux très beaux manuscrits de format *in-folio*, composés respectivement de 430 et 334 feuillets, sans date, mais qui, d'après E. Blochet (1), ont été copiés vers la fin du xvi^e siècle, en *nest'alīk* indien très soigné. Le récit est attribué à Abū Ṭāhir-i Ṭartūsī (S. P. 842, folio 17 recto ; S. P. 842 bis, f. 204 r, 208 r, 286 v, 287 r, 307 r, 309 r). Le manuscrit *Supplément Persan 843*, contient le même récit, attribué à Abū Ṭāhir-i Ṭartūsī (2) (f. 24 r, 67 r, 296 r, 350 r, 424 r). C'est presque une paraphrase du S. P. 842 et 842 bis, mais écrite dans un style plus familier. La seule particularité de ce manuscrit est une longue préface en vers dans laquelle on lit :

« Rivāyet koned Ṭāhir-i Kōrgōzi
ze aḥbār-i Bū Muslim-i Mervezī... »
« Ainsi conte Ṭāhir l'Aveugle
au sujet d'Abū Muslim de Merv... » (folio 3 v.) (3).

Ce manuscrit ne contient que la première moitié du récit, il s'interrompt à la prise de Balkh. Il est daté du mois de Cemāzī-el-evvel 1147 (octobre 1734) et contient 539 folios (4). C'est un abrégé du même récit qui se trouve dans le *Supplément Persan 844*, manuscrit peu soigné, composé de 308 folios et écrit, d'après

(1) Cf. E. Blochet, *Catalogue des Manuscrits Persans de la Bibliothèque Nationale*, IV, 37 sq.

(2) *Ibid.*, 37-38.

(3) *Ibid.*, 40.

(4) E. Blochet (*op. cit.*, 37 sq.) a trouvé que ce manuscrit contenait un remaniement de la légende d'Abū Muslim fait avant l'avènement de la dynastie Séfévide et après la disparition des Mongols, c'est-à-dire vers la fin du xiv^e ou le début du xv^e siècle, à cause du caractère anti-chiite de l'ouvrage ; or, le récit qui est exactement le même que celui des deux manuscrits précédents, n'a rien d'anti-chiite ; ce qui a induit Blochet en erreur, c'est l'emploi du terme « Sunnite » pour désigner les partisans de la « Famille du Prophète » par opposition aux *Kharidjites*, « rebelles hérétiques », terme qui désigne les partisans des Omeyyades (cf. p. 62, n. 3). Être « Sunnite » et « aimer la Famille du Prophète » était la seule attitude orthodoxe à avoir selon la propagande séfévide (cf. p. 93). Il semblerait que les Aḥls, partisans des Séfévides, aient utilisé le Roman d'Abū Muslim dans un but de propagande et c'est ce qui expliquerait le renouvellement de faveur dont cet ouvrage fut l'objet vers le début du xvi^e siècle — date de rédaction des plus beaux manuscrits — et le rôle donné à Abū Muslim, dans certains milieux populaires turcs, de défenseur du Chiisme (cf. pp. 70, 79.)

E. Blochet, en *nest'alīk* indien du XVIII^e siècle. Le compilateur de ce récit, un ignorant, a introduit, parmi les troupes envoyées par Mervān au secours de Naṣr-i Seyyār pendant le siège de Balkh, Ḥayrān, le Chah des Kizil Baṣ, son fils Ḥayret et quarante mille Kizil Baṣ (folio 138 verso). Ce manuscrit a cependant une particularité intéressante : il contient, à la suite du *Abū Muslim Nāme*, le début du *Zemcī Nāme* qui est le récit de la guerre menée par Aḥmed-i Zemcī et les amis d'Abū Muslim contre les Abbassides, pour venger sa mort (f. 269 r sq.) ; nous apprenons ainsi que le Roman d'Abū Muslim a donné naissance à tout un cycle de romans épiques dont l'un était le Roman d'Aḥmed-i Zemcī, et d'autres titres encore sont révélés par la version turque. Nous notons, en passant, dans le texte des manuscrits persans, l'emploi répété d'un certain nombre de mots turcs, appartenant pour la plupart à la nomenclature militaire ; voici quelques exemples :

- T. *Tüfek* qui a, dans le récit, le sens de « sarbacane » (S. P. 842, ff. 107 r et v, 109 r et v, III v ; S. P. 843, ff. 314 r. et v, etc. ; ce mot se retrouve très fréquemment).
- T. *elci*, « ambassadeur » (S. P. 842, f. 78 v, etc.).
- T. *tūk* ou *tūg* ou *tūk* ou *tūg*, « queue de cheval » ornant les étendards.
- T. *tūkçī* ou *tūgçī*, « fabricant de *tūg* » (S. P. 842, f. 382 r, etc.).
- T. *göl*, « lac » (S. P. 843, f. 257 r).
- T. *göç* « départ, migration » (S. P. 842, 344 v ; S. P. 842 bis, 139 v).
- T. *koşūn*, « troupe de soldats » (S. P. 842 bis, 164 r).
- T. *yāğī*, « ennemi » (S. P. 842 bis, 139 v, 141 r).
- T. *yalmān* (1), « pointe (d'une arme) » (S. P. 842, 363 r).
- T. *yarāk*, « préparatifs » (S. P. 842, 78 r., 106 r, 108 r).

Le Fonds Turc de la Bibliothèque Nationale contient deux fragments du Roman d'Abū Muslim en turc oriental : le *Supplément Turc 1011*, manuscrit copié à Khotan en 1213/1799, et le *Supplément Turc 1232*, copié à Kachgar ou à Khotan au début du XIX^e siècle, d'après E. Blochet, et trois fragments en turc 'oṣmānlī : les *Supplément Turc 633, 639 et 732*, trois manuscrits du XIX^e siècle, très mal écrits (2). Fort heureusement, pour suppléer à ces manuscrits incomplets et mal écrits, il y a quatre très beaux manuscrits du XVI^e siècle, de format in-folio, qui, en 1061/1651, ont appartenu au Grand-Vizir Aḥmed Pacha : ce sont les *Ancien Fonds Turc 57, 58, 59 et 60*, composés respectivement de 312, 287, 337 et 228 folios, écrits en *neshī* vocalisé et copiés par Muṣṭafa bin Ḥwāce Cān, en 998/1590 (*Ancien Fonds Turc 58*, f. 287 v). Malgré la

(1) Sur *Yalman*, cf. Jean Deny, *Trois mots turcs empruntés par le Persan*, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. LI, 1955, 192, 210.

(2) Cf. E. Blochet, *Catalogue des Manuscrits Turcs*, aux numéros indiqués.

longueur du récit, il n'est pas complet : il manque probablement un volume, entre le troisième et le quatrième ; à la fin du troisième volume, l'action est interrompue pendant le siège de Dāmġān où s'est réfugié Naṣr-i Seyyār ; elle est reprise, au début du quatrième volume, après la conquête de Kūfa. Le récit est démesurément allongé, par rapport au *Supplément Persan 842* et *842 bis*, par l'addition d'aventures qui n'ont aucun rapport avec la trame de l'histoire. Ces manuscrits sont intéressants par l'archaïsme de la langue et une foule de détails ajoutés par l'auteur, ayant trait à l'Anatolie de la fin du Moyen Age. Ce sont eux aussi qui donnent le plus de renseignements sur les narrateurs du Roman d'Abū Muslim et les ouvrages, aujourd'hui perdus, appartenant au même cycle épique. Les trois manuscrits en turc 'oṣmānlī, cités plus haut, sont des fragments de cette même version. Le récit, de même que dans les versions persanes, est en prose, parfois agrémenté de vers. L'auteur s'appelle *Hācī Ṣādī* (A. F. 57, ff. 2 r, 211 r ; A. F. 58, 54 v ; A. F. 59, 30 v, 130 v, 269 v, 273 v). Il dit avoir traduit son récit du persan et s'être donné beaucoup de mal (A. F. 57, 82 v, 211 r). « Traduire du persan », chez les premiers littérateurs ottomans, était considéré très méritoire et il était fréquent que l'auteur d'un ouvrage écrit en turc, pour lui donner plus de prix, prétendît l'avoir traduit du persan ou de l'arabe. C'est, par exemple, le cas du *Hürşīdnāme*, roman de circonstance, écrit pour le mariage du prince Bāyezīd Yıldırım, futur Bāyezīd I, avec la fille de l'émir de Germiyān, et que le poète Şeyhōġlī prétend avoir « traduit de l'arabe » (1). En fait, à cette époque, les traductions sont rares : on adaptait plutôt en turc les chefs-d'œuvre persans ; ainsi par exemple, la fameuse « traduction » du poète Şeyhī, *Hüsrev ū*

(1) Le *Hürşīdnāme* est un roman en vers écrit par Muṣṭafa Şeyhōġlī, poète de cour des émirs de Germiyān et qui occupait auprès de l'émir Süleymān les fonctions de *nişancı* (garde des sceaux), *defterdār* (garde des registres) et de trésorier ; le *Hürşīdnāme*, commencé pour l'émir Süleymān, ne fut terminé qu'après sa mort, en 1387 ; l'auteur en fit alors la lecture au beau-fils de l'émir, le futur Bāyezīd I, qui en fut tellement charmé que Şeyhōġlī ajouta un chapitre à la louange de ce prince et lui dédia son ouvrage ; c'est cette deuxième version du roman qui est contenue dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* n° 314, tandis que le British Museum possède un manuscrit contenant la première version de l'ouvrage : *Oriental 11408* ; bien que tous les éléments du conte aient été empruntés aux romans persans ou turcs en vogue à l'époque où écrivait Şeyhōġlī, il prétend avoir mis « en vers turcs une jolie histoire qui avait été racontée en arabe » (*Manuscrit Oriental 11408*, f. 14r). Şeyhōġlī qui approchait de la cinquantaine lors de l'achèvement du *Hürşīdnāme*, composa encore, vers 1401, un ouvrage intitulé *Kenz-ül-Küberā*, plein de renseignements et d'extraits d'auteurs inconnus qui lui étaient contemporains et dont l'unique manuscrit se trouve chez M. Fuat Köprülü. A l'exception de cette dernière information, toutes les autres sont tirées du *Hürşīdnāme*, manuscrit *Oriental 11408*, conservé au British Museum.

Şîrîn, est une adaptation en vers turcs, quatre fois plus longue que l'original de Nizâmî (1). Quant à Hâcî Şādî, il a raconté en turc le roman d'Abū Tāhir de Tūs, en y ajoutant des détails tirés d'autres manuscrits et des remarques personnelles. Il lui arrive de faire allusion à des détails qui n'existent que dans sa propre version (cf. A. F. 58, 54 v et A. F. 59, 273 v). Hâcî Şādî s'est servi du récit qu'Abū Tāhir de Tūs racontait en présence du sultan Maḥmūd de Ġazna : il y a eu plusieurs narrateurs de l'histoire d'Abū Muslim, dit-il, mais la véritable version c'est celle d'Abū Tāhir (A. F. 57, 2 v). Les autres narrateurs sont : Abū Bekr-i Rāzî, Abū'l-Mācid-i Sāvecî et Hişām-i Saraḥsî, dont il cite parfois le nom au cours du récit en rapportant une version différente de celle d'Abū Tāhir (A. F. 57, 24 bis v, 25 v). Tous ces personnages étaient, d'après Hâcî Şādî, des conteurs de l'entourage du sultan Maḥmūd de Ġazna. A un autre endroit du récit, il dit qu'il existe quatre versions de l'histoire d'Abū Muslim dont trois en persan et une en arabe (A. F. 59, 273 v), mais à plusieurs reprises il fait aussi allusion à des livres écrits en turc (A. F. 57, 44 bis v ; A. F. 58, 54 v ; A. F. 59, 273 v), auxquels il se vante d'ajouter des détails.

Hâcî Şādî ne donne pas la date de sa compilation. Un détail cependant permet de la situer dans le temps : dans le manuscrit A. F. 59, folio 73 r et v, il raconte une ambassade envoyée par le feu sultan Murād à Ibrāhîm Beg Karamānoġlı, ce qui rend la version de Hâcî Şādî légèrement postérieure à 1451, date de la mort de Murād II.

C'est à peu près à la même époque qu'appartient la version, presque identique, conservée dans le manuscrit B. 14 de la bibliothèque Belediye à Istanbul. C'est un beau manuscrit du xvi^e siècle qui contient, à quelques différences de détails près, le même récit que le A. F. 57 de la Bibliothèque Nationale, et qui s'interrompt, comme ce dernier manuscrit, après la prise de Merv par Abū Muslim. C'est sur ce manuscrit de la Belediye qu'ont été copiés, au xix^e siècle, la plupart des fragments mal écrits conservés à la bibliothèque de l'Université d'Istanbul.

L'auteur n'est pas prodigue en renseignements autobiogra-

(1) Le poète Şeyhî, mort en 1428, est le premier maître de la littérature classique turque ; son chef-d'œuvre est une adaptation en vers turcs du roman de *Hüsrev ü Şîrîn* ; une thèse a été soutenue en 1949, devant la Faculté des Lettres de l'Université d'Istanbul, sur cet ouvrage ; malgré l'importance du travail, elle n'a pas encore été publiée ; nous avons pu en obtenir un microfilm : Faruk K. Demirtaş, *Şeyhî ve Hüsrev-ü-Şîrîn'i, İnceleme ve Araştırmalar ve Tenkidli Metin* ; à la page 135 de cet ouvrage, l'auteur estime que Şeyhî a allongé l'œuvre de Nizâmî de 2/3, en traduisant chaque vers persan par 2 ou 3 vers turcs ; ce n'est pas une traduction, dit-il, mais une adaptation du chef-d'œuvre persan.

phiques, cependant, à un endroit du récit, pour illustrer le système de portes des villes iraniennes, chaque porte correspondant à une route et chaque route à une ville, il cite le nom de deux villes turques : *Edirne* et *Miḥālīç*, l'ancienne Miletopolis, dans le vilāyet de Brousse, actuellement Karacabey (A. F. 59, 30 v) ; Ḥācī Şādī a évidemment cité des endroits qu'il connaissait bien et on a tout lieu de le supposer originaire de la Roumélie ou de la Propontide.

On trouve, dans la compilation de Ḥācī Şādī, des renseignements précieux sur d'autres romans épiques aujourd'hui perdus : le *Zemcīnāme* dont le *Supplément Persan 844* contient un fragment et qui relatait les guerres menées par les amis d'Abū Muslim, sous le commandement d'Aḥmed-i Zemcī, pour venger sa mort (A. F. 59, 273 v) ; le *Şāliḥnāme* qui racontait les aventures de Şāliḥ, originaire de Ganca, ses combats dans les régions de Tabrīz et de Şīrvān, la naissance de son fils Behzād-i Cihānsuz, surnommé ainsi parce qu'à la mort de son père, les begs mécréants d'Erzincān et de Sīvās s'allièrent contre lui et lui enlevèrent ses terres ; Behzād les battit et marcha ensuite contre le Kaşar de Rūm, le vainquit et épousa sa fille ; il poussa alors ses conquêtes vers le Magreb et, au cours d'une chasse, il tomba amoureux de la fille d'un esprit, 'Abdurrahmān-i Cinn, qui donna naissance à Ferāmorz ; mais l'enfant fut enlevé par Ra'd-i Dīv (1) et Behzād, parti à sa recherche, fut ensorcelé par Şarşar-i Dīv ; l'histoire de Behzād et de Ferāmorz tient une grande place dans le Roman d'Abū Muslim (A. F. 59 et 60) ; les aventures de Şāliḥ et de Behzād semblent être inspirées des incursions seldjoucides au Caucase, et des premières collisions avec les Byzantins. La mention de l'*Azerbaycānnāme* cité au folio 103 recto du manuscrit *Ancien Fonds Turc 60*, est particulièrement digne d'intérêt : le héros Mahlān a reçu une armée, des étendards, des timbales et les pleins pouvoirs, pour faire des conquêtes en Azerbaycān et s'y tailler un fief ; il s'empare d'abord de la région de Naḥçuvān, du fort de Şīrān (probablement Şīrvān) dont il tue le beg nommé Sināḥ et impose au peuple l'Islam. La suite du récit, dit Ḥācī Şādī, se trouve dans l'*Azerbaycānnāme*. Cet ouvrage était probablement inspiré des expéditions des Arabes dans le Şīrvān et au Daghestan, sous le commandement de Maslama qui s'empara, à partir de 723, de Derbend, subjuga les princes de Şīrvān et établit dans ces régions une colonie de 14.000 Syriens. En 731, il fut remplacé par Mervān qui fit la guerre au Caucase jusqu'à son avènement au trône. Les conquêtes de Maslama ont été attribuées à Abū Muslim par la tradition populaire, en raison

(1) *Ra'd Dīv* ou *Ra'd Cāzū* est un démon malfaisant qui apparaît également dans le *Baḥālnāme* et le *Ḳahramānnāme* ; cf. p. 39.

de la grande expansion du roman d'Abū Ṭāhir parmi les montagnards du Daghestan (1). Peut-être aussi la similitude des noms de Maslama et de Muslim, assez proches l'un de l'autre dans la graphie arabe, *مسلم* et *مسلم*, a-t-elle contribué à ces confusions.

D'inspiration toute différente était l'histoire de *Kerb Gāzi*, mentionnée à la fois par Ḥācī Ṣādī et par le compilateur du *Ṣaltīknāme* (2) : Kerb Gāzi est un des dix-sept guerriers qui trouvèrent le martyr en combattant contre les Omeyyades, pour venger les victimes de la tragédie de Kerbelā ; lorsque l'Imām Ḥüseyn trouva la mort dans la plaine tragique, sa tête fut apportée en Égypte et enterrée par une pieuse jeune fille nommée Ṣāfiyye, fille de Mālik Ejderī (3). La jeune fille revêtit des vêtements masculins, après s'être coupé les seins sur le tombeau de Chah Ḥüseyn, à la manière des anciennes amazones, et se mit à la tête de l'armée de son père pour marcher contre Yezīd. Attaquée sur les bords du Nil par une armée beaucoup plus nombreuse, elle fut sauvée par des légions de crocodiles qui surgirent du fleuve et taillèrent les Hérétiques en pièces. Après cette victoire miraculeuse, elle fit appel à Kerb Gāzi, le fils d'Omer-i Ma'add, qui arriva du Magreb avec une armée de sept mille hommes et se joignit à elle. Vaincus par lui en Syrie, les Mervanides firent semblant de se soumettre et lui offrirent un banquet au cours duquel ils lui versèrent un sorbet empoisonné et Kerb trouva ainsi la mort, avec tous ses Gāzis (4) ; Ṣāfiyye, prévenue à temps, put s'enfuir en Égypte.

Sur cette littérature épique qui connut un très grand épanouissement aux temps héroïques de la conquête de l'Anatolie, à l'époque seldjocide et post-seldjocide, on trouvera beaucoup de détails dans l'Abū Muslim Nāme de Ḥācī Ṣādī et plus encore dans le *Ṣaltīknāme* (5).

(1) Cf. N. de Khanikof, *Mémoire sur les inscriptions musulmanes du Caucase*, JA, 5^e série, t. XX, Paris 1862, 78-98 ; cf. pp. 81-82.

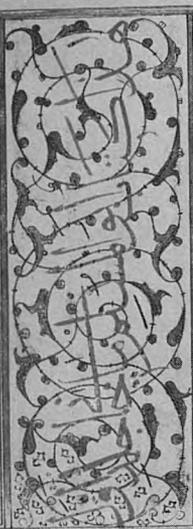
(2) *Abū Muslim Nāme*, A. F. 57, ff. 24 bis v, 263 v ; *Ṣaltīknāme*, ff. 130 sq. ; cf. pp. 92, 115.

(3) Cf. p. 92, n. 2. D'après le *Ṣaltīknāme*, elle s'appelait Kāhire et était fille de 'Amr (voir note ci-dessus) ; 'Amr et 'Omer-i Ma'add sont probablement un seul et même personnage et la jeune fille est, par conséquent, la sœur de Kerb.

(4) Il s'agit sans doute d'un élément d'analogie avec Mālik al-Aṣṭar qui fut empoisonné au cours d'un banquet par ordre de Mu'aviya, l'épopée de Kerb appartenant au même cycle épique (cf. p. 92, n. 2). Dans la tradition épique, Kerb eut un fils, Esed b. Kerb, qui est mentionné dans le Roman d'Abū Muslim (cf. p. 92) et dans le *Cüneydnāme* (voir page suivante, note 2).

(5) Aux ouvrages cités, il convient d'ajouter un *Mizrābšāhnāme* dont un manuscrit, écrit en turc oriental, a été trouvé par H. Vambéry (cf. *Čagataische Sprachstudien*, Leipzig 1867, 37-38) ; ce prince dont H. Vambéry a vainement cherché le nom dans la liste des Ḥwārezmšāh, a beaucoup de chances d'être le compagnon, le frère d'armes

إلى الله فإليك دعوي أوله فخرنا تطرب بالناك الطريب ودمي همك همك وارود
 السوا كخفة عيب هاتوي كوسته بليل نيل شيخ سدي رحمة الله عليه فخرنا
 بيور كراشم نامر و سخن كه گفته بافتد ه عيب خاتون نهفته باشد ه
 هرمنه كان بهرك خاليت به شايكه كه لك خفته باشك ودمي نيزيد
 بيور كوريت بليل ادمي هفت الاله و آب هه و نيا زوقه كركوي قاي نه
 سنت ادمي كه كلك سديا ك تويد نيرتوض مطلوع و ربي دمي نيزيد اكرجه
 داله مشطو كرا كور و نان سواندر اما نترتريف خاله ارتقدن زيولك كلام
 عوالي مشكور سنجاي مشوره من مطلوع كلدت وهم عشق نالاي بيوم كور و نوا
 كشم و هم مطلوع دم اندي كلام قدغن بوهلكه و اشكر بدمي هم نامر و
 ودمي هم بريم سوزنايكه و عدل نر توغي اولد كور اي اشككه به و نه و نه بزمه نيزيد
 كراي و غاشه سي انداز كيرت به به نر بس من سوزيناك اشكرت خوجوب
 ارشدو ك سخته ايزوكه و عشق عشقه كركلك سوزيناك و اي اولد سوله برته
 و هم ايدين اولد دمي سنجي اذنت اشخ وله تاكه بزمه و اشككه بار به و همك
 حاله و بهله و ادي نر غيب خاتون نيزيد كركله كوكايب فار بيدن كرايه به
 ظم كرمه مندر ان اشكر و الان دمي كاشق ايديك ايق صدق الهك عوالي



اوله الخمر الحاضر

اللذ لله رب العالمين و العاقرة المنتقمين و لا فخر ان الاعمال الظاهريه
 الله على سيدنا محمد وآله و صحبه اجمعين شكر و سبأ شاوله خالقي بي هتايه
 كور و جماله عالي و نذرت و لا يدعيب عنه مشعل سنان عالمه كركوي بس ادمي
 حله نذرت مكرم و مفضل قدي انواع بقاوي و دم قدي بس ادمي بس ادمي ادمي
 سندان و اجينا و اذن اولدك اولدك نهي مكر بي به و نيزيد برته كركوه و دم
 اولد سنيك كليات و محرمي و جوان سواجده عوصات شيعت يوم القيامه
 خاترا لا دنيا تا امانه اولد ته اتياعته اصحابه مشركت اسلام كركوه و دم
 في عيايت و صلواته اوز كونه اولسون و دم ايزك اصحابي كوكايب عوالي و دم
 اولسون بس ادمي عز كركوي اولدك كركوه مقتدم اولد قاطرون و كركوه يا شاه اولد
 قاطرون سوره و اترتفه كركوه ادمي و دم عوالي بس ادمي صلكن فينتك كركوه و دم

ايدور رسد بويادگار زي سنا بور شريزن بهر مه وين سرد بري چون ابو مسلم
 خرم کلادي د و غريک جامع اتمه به کلدي کي رکعت حاجت نازي قلدي سايه
 نه تکين ايله
 نه خوجه حن
 بار و مرغ و
 و شان ديرونه
 تون ديگم
 لولوله و مز
 دريان اتم
 شري خوجه
 دغه ککاز
 اوسله قان
 اوسله ايم
 حانقه
 و قورن يا
 و قيرنک
 دون
 تر و کچيک
 و خبي بو
 به ييله و
 تون و رتم
 و قودي
 ايدور نيش

ايدور رسد بويادگار زي سنا بور شريزن بهر مه وين سرد بري چون ابو مسلم
 خرم کلادي د و غريک جامع اتمه به کلدي کي رکعت حاجت نازي قلدي سايه
 نه تکين ايله
 نه خوجه حن
 بار و مرغ و
 و شان ديرونه
 تون ديگم
 لولوله و مز
 دريان اتم
 شري خوجه
 دغه ککاز
 اوسله قان
 اوسله ايم
 حانقه
 و قورن يا
 و قيرنک
 دون
 تر و کچيک
 و خبي بو
 به ييله و
 تون و رتم
 و قودي
 ايدور نيش

ايدور رسد بويادگار زي سنا بور شريزن بهر مه وين سرد بري چون ابو مسلم
 خرم کلادي د و غريک جامع اتمه به کلدي کي رکعت حاجت نازي قلدي سايه
 نه تکين ايله
 نه خوجه حن
 بار و مرغ و
 و شان ديرونه
 تون ديگم
 لولوله و مز
 دريان اتم
 شري خوجه
 دغه ککاز
 اوسله قان
 اوسله ايم
 حانقه
 و قورن يا
 و قيرنک
 دون
 تر و کچيک
 و خبي بو
 به ييله و
 تون و رتم
 و قودي
 ايدور نيش

ايدور رسد بويادگار زي سنا بور شريزن بهر مه وين سرد بري چون ابو مسلم
 خرم کلادي د و غريک جامع اتمه به کلدي کي رکعت حاجت نازي قلدي سايه
 نه تکين ايله
 نه خوجه حن
 بار و مرغ و
 و شان ديرونه
 تون ديگم
 لولوله و مز
 دريان اتم
 شري خوجه
 دغه ککاز
 اوسله قان
 اوسله ايم
 حانقه
 و قورن يا
 و قيرنک
 دون
 تر و کچيک
 و خبي بو
 به ييله و
 تون و رتم
 و قودي
 ايدور نيش

Manuscrit de la Bibl. Belediye à Istanbul : B. 14.

A ces ouvrages, il faut ajouter le *Cüneydnâme*, roman épique inspiré des gestes des marches arabo-byzantines et qui a été rattaché au Roman d'Abū Muslim par une filiation conforme à la tradition épique et analogue au *silsile* traditionnel des ordres et des corporations (1) ; le héros de ce roman a été affilié à 'Alī par sa généalogie ascendante et à Abū Muslim par sa filiation descendante. Cet ouvrage d'inspiration chiite et dont l'action a pour centre Sivas, aurait d'abord été rédigé en persan, puis traduit en turc en 914/1508 (2). Le tournant du siècle paraît avoir connu un renouveau de littérature populaire à tendance chiite et il semble bien que le Roman d'Abū Muslim ait été utilisé dans des buts de propagande, sans doute par l'intermédiaire des Ahīs, partisans des Séfévides. C'est alors qu'Abū Muslim aurait pris ce caractère de défenseur du Chiïsme qu'il a gardé jusqu'à nos jours dans certains milieux populaires turcs (3). Un curieux rapprochement serait à faire entre la généalogie de Chah Ismā'il le Séfévide (1487-1524) et celle qui a été attribuée, par la tradition épique, à Abū Muslim : Ismā'il était fils de Şeyh Haydar et petit-fils de Şeyh Cüneyd ; Abū Muslim, dans la légende, est fils d'Esed et petit-fils de Cüneyd. Non seulement le nom du grand-père est identique, mais Esed et Haydar, les deux surnoms d'Alī, ont la même signification : le « lion ». Ne faudrait-il pas se demander si cette généalogie n'a pas été ajoutée au roman à l'époque de la propagande séfévide ?

Il convient de noter à l'appui de cette hypothèse que les plus beaux manuscrits du Roman d'Abū Muslim, ceux de la Bibliothèque Nationale en particulier, ainsi que celui de la bibliothèque Belediye, appartiennent au xv^e siècle. Mais le Roman d'Abū Muslim n'est pas seulement imprégné de l'idéologie chiite : il porte un caractère humanitaire, supra-racial, voire même interconfessionnel ; ce caractère est particulièrement marqué dans le chapitre relatif à Māhyār le Juif et à son dévouement pour la cause d'Abū Muslim. « Il n'y a que la noblesse de la personne qui compte, dira Abū Muslim, on peut être Juif ou Musulman et faire également le bien » (4). Cette idéologie était celle qui animait, au début du

et le beau-frère d'Abū Muslim, et, de même que le *Zemcīnâme*, le *Mızrābşāhnâme* serait un roman épique du cycle d'Abū Muslim.

(1) Cf. p. 66, n. 4.

(2) Il existe un manuscrit du *Cüneydnâme* à la bibliothèque Süleymaniye à Istanbul : *Fatih 4354*. Il a été copié au mois de Rebl' ül-evvel 969 (novembre 1561) ; le compilateur dit l'avoir « traduit du persan » en 914/1508 (cf. ff. 337 r et v). Le héros, Cüneyd, est apparenté à Ḥamza et à 'Alī ; il est dit être le grand-père d'Abū Muslim, et, à la fin du roman, le lecteur est renvoyé, pour la suite du récit, au Roman d'Abū Muslim (cf. f. 337 r). Cf. p. 93.

(3) Cf. pp. 70, 73 n. 4.

(4) Cf. pp. 70, 104-106.

xv^e siècle, le soulèvement de Şeyh Bedreddîn dont l'un des disciples les plus fervents était un Juif converti, *Ṭorlaḳ Kemāl* (1). Ce mouvement qui fut soutenu par les artisans et les classes urbaines les moins favorisées et qui, sous le couvert de la religion, fut un mouvement de revendications sociales, n'est pas sans analogie avec les soulèvements politico-religieux qui secouèrent le monde iranien pendant le siècle qui suivit la mort d'Abū Muslim. Il semble bien que, par le truchement des Ahīs, le Roman d'Abū Muslim ait été répandu dans les milieux des partisans de Şeyh Bedreddîn et qu'il en soit revenu imprégné de ce caractère de tolérance et d'humanité qui lui est particulier.

Cependant, malgré les apports des différents compilateurs qui ont marqué le Roman d'Abū Muslim de détails historiques appartenant à des époques postérieures (2), la trame du récit attribué à Abū Ṭāhir reste uniforme dans tous les manuscrits. L'inspiration historique est évidente, bien que l'histoire soit souvent traitée avec la plus grande liberté.

Nous avons déjà signalé que le récit d'Ibn Hallikān était assez rapproché du roman (3) : Ibn Hallikān et Abū Ṭāhir ont visiblement eu des sources communes.

Le fond même du récit a été inspiré par les événements qui se sont déroulés à Merv pendant le gouvernement de Naşr-i Seyyār : la bataille de rues à laquelle participa Abū Muslim, la conquête de Merv et la fuite du gouverneur, la reconquête de la ville par Naşr, sa défaite finale, sa fuite effrénée à travers le territoire, etc. Mais ces faits ont été déformés au cours des temps et par la transmission orale ; l'histoire, entremêlée de souvenirs légendaires et de récits populaires, est parfois méconnaissable, comme on s'en rendra compte par ces quelques exemples : le meurtrier d'Abū Muslim, le calife Abū Ca'fer al-Manşūr, subit un dédoublement de sa personnalité ; le Calife Abū Ca'fer est le meurtrier, il est vaincu et châtié par les amis d'Abū Muslim qui mettent sur le trône un nouveau Calife, Al-Manşūr (4) ; Naşr-i Seyyār est pris et pendu par Abū Muslim (5) ; c'est le héros khorassanien qui décide de toutes les affaires de l'État, c'est lui qui transporte la capitale de Damas à Bagdad (6), qui donne le trône à Abū'l-'Abbās, nomme

(1) Cf. Franz Babinger, *Schejch Bedr ed-dīn, der Sohn des Richters von Simāw, Der Islam IX*, 1921, 1-106 ; A. D. Novičev, *Krest'janskoe Vosstanie v Turcii v načale XV. veka, Problemy Vostokovedenija*, 1960, 3, 67-81.

(2) Cf. pp. 33-36.

(3) Cf. pp. 48, 93 n. 5.

(4) Cf. p. 145.

(5) Cf. pp. 133-134.

(6) Cf. p. 141.

les ministres, sermonne Abū Ca'fer qui voulait accéder le premier à la dignité du Califat (1), etc. Cependant, malgré les déformations dues aux siècles et à la transmission orale, il reste toujours le souvenir subjectif laissé par les événements dans l'imagination du peuple et qui nous parvient à travers le récit d'Abū Ṭāhir : la tyrannie d'un Ḥaccāc bin Yūsuf, les répressions cruelles qui accompagnaient toute manifestation de mécontentement, l'hostilité témoignée à Abū Muslim par les chefs de la *da'va* abbasside, Süleymān-i Keşir en particulier, la fuite désespérée de Naşr-i Seyyār, etc.. Bien qu'estompée, voire même étouffée au cours des temps par des apports qui ont contribué à donner à Abū Muslim un rôle multiforme, l'idée de la propagande abbasside demeure vivante dans le Roman, ainsi qu'en témoigne cette assertion attribuée au Prophète : « La famille d'Abbās doit régner jusqu'à la fin du monde et ses eaux ne tariront jamais ! » (2). Comme on ne saurait faire mentir le Prophète, même si les sentences qui lui sont attribuées sont imaginaires, il faut admettre que celle-ci remonte à l'époque du Califat abbasside, sinon à celle de la propagande abbasside.

Le Roman d'Abū Muslim n'a pas manqué de servir de source à certains ouvrages historiques dont nous connaissons au moins deux : Hindūşāh bin Sancar Naḥcuvānī qui composa en 724/1324 une adaptation persane de l'ouvrage d'Al-Fahrī, avec de nombreuses augmentations, cite parmi ses sources l'*Abū Muslim Nāme* dont l'auteur était Ṭarṭūsī (3). Le deuxième est un petit mémoire inédit en langue arabe, d'auteur anonyme, écrit en 1195/1780, au Daghestan, et qui traite des expéditions arabes dans le Şirvān et des descendants d'Abū Muslim que la tradition populaire des montagnards du Caucase, a donné pour chef aux conquérants arabes. Cet ouvrage a été décrit par N. de Khanikof qui a également publié un extrait traitant d'Abū Muslim (4) ; les renseignements biographiques concernant le champion des Abbassides ont été tirés du roman d'Abū Ṭāhir. Dans le même article, N. de Khanikof a donné l'analyse d'un manuscrit qu'il a rapporté de Boukhara et qui contient une version persane du Roman d'Abū Muslim. L'auteur signale que cet ouvrage, écrit dans une langue ancienne, aux tournures de phrases khorassaniennes, n'est pas du tout connu en Perse, mais que, par contre, il fut très répandu en Transoxiane et

(1) Cf. p. 141.

(2) Cf. p. 137 (AF 60, ff. 68 v. sq.).

(3) Cf. Hindūşāh ibn Sancar Naḥcuvānī, *Tacārib-us-Salaḥ*, Téhéran 1934, X-XI.

(4) Cf. N. de Khanikof, *Mémoire sur les inscriptions musulmanes du Caucase*, JA, 5^e série, XX, 1862, 78-98.

au Caucase. A ceci, il faut ajouter un fait que nous sommes obligée de citer d'après un témoignage de seconde main : un manuscrit turc contenant le Roman d'Abū Muslim et daté de 550/1155, a été trouvé à Khiva par H. Vambéry. Ce fait est cité par M. Fuat Köprülü, mais sans plus de référence (1). Nous avons bien trouvé, dans les ouvrages de H. Vambéry, la mention de ce manuscrit découvert à Khiva (2), mais nous n'avons pas pu repérer l'endroit où était indiquée la date de rédaction qui, si elle était vérifiée, en ferait le plus ancien manuscrit connu contenant le Roman d'Abū Muslim.

Nous avons déjà vu comment le culte d'Abū Muslim, propagé par les Ahīs, avait pénétré dans la littérature hagiographique (3). Mais le roman épique, entré dans le répertoire littéraire des corporations, n'a pas pu manquer d'exercer son influence sur une autre forme de la littérature des corporations : les *Futuvvetnāme*. Cette hypothèse a été confirmée par l'étude d'un document que nous avons eu dernièrement entre les mains. Il s'agit d'un manuscrit privé appartenant à M. Louis Massignon et qui contient trois *Futuvvetnāme* copiés à Lahore, au xvii^e siècle, et écrits en persan ; l'un, intitulé *Zemcīnāme*, est un recueil de règles pratiques et morales à l'usage de ceux qui manient le *tūfek*, mot qui désigne, dans ce texte, le « mousquet », après avoir désigné la « sarbacane », puis le « bâton à feu » (4). Ce texte nous apprend que le patron de la corporation des *tūfekçi* fut Aḥmed-i Zemcī qui fut le compagnon d'Abū Muslim.

« Si l'on te demande qui a inventé la profession de *tūfekçi*, répond : ' C'est le seigneur Aḥmed-i Zemcī qui l'a inventée », dit le texte.

Et, dans un autre endroit, il est dit : « C'est au temps du seigneur Abū Muslim qu'apparut le seigneur Aḥmed-i Zemcī qui se joignit à la revendication de la Famille de Muḥammed... Lorsqu'Abū Muslim prépara son insurrection, le seigneur Aḥmed-i Zemcī se rallia à lui » (5).

Le même texte nous apprend que c'est Aḥī Hurdek le Forgeron qui a travaillé à la fabrication du premier *tūfek*. Aḥmed-i Zemcī qui apparaît, d'après le *Futuvvetnāme*, comme le patron de la corporation des *tūfekçi*, c'est le derviche-guerrier qui combattait à pied aux côtés d'Abū Muslim, vêtu d'une robe de feutre et armé

(1) Cf. *Türkiye Tarihi*, 212.

(2) Cf. *Čagataische Sprachstudien*, 37 ; *Geschichte Bochara's*, I, 43.

(3) Cf. pp. 63-69.

(4) Cf. pp. 34, 74.

(5) Ce *Futuvvetnāme* a été traduit en français par H. M. Kassim, *Études sur les Corporations Musulmanes Indo-Persanes*, *Revue des Études Islamiques*, 1927, 264-271.

d'un gourdin et d'une sarbacane (1). Aḥmed-i Zemcī, c'est aussi la personnification du *maulā* iranien qui n'avait le droit ni de monter à cheval, ni de porter l'épée, mais devait combattre avec un simple gourdin (2) ; ce *maulā* a été glorifié par l'imagination populaire qui en a fait un héros de légende et c'est le gourdin même d'Alī qui a servi à la fabrication du *tüfek* qui est son signe distinctif (3). C'est ce même Aḥmed-i Zemcī qui, après l'assassinat de son maître, se mit à la tête de l'insurrection qui réclamait le prix de son sang. Aḥmed-i Zemcī est devenu le héros d'un roman épique du cycle d'Abū Muslim, le *Zemcīnāme*, dont le sujet a été inspiré par les insurrections causées par l'assassinat d'Abū Muslim (4). Quant à Aḥī Hurdek le Forgeron auquel ce *Futuvvetnāme* fait allusion en tant que l'artisan du premier *tüfek*, c'est le chef des Aḥīs de Merv qui forgea la hache d'Abū Muslim (5). Le document qui vient d'être mentionné, n'est pas un fait isolé : M. Abdülbâki Gölpınarlı a relevé, dans un *Futuvvetnāme* de la bibliothèque Millet, à Istanbul, relatif à la corporation des *tüfekçi*, que le patron de cette corporation était Aḥmed-i Zemcī et que c'est d'Abū Muslim lui-même qu'il tenait l'art de fabriquer la poudre (6). Ce document montre, une fois de plus, le rôle important occupé par Abū Muslim dans la tradition épique et légendaire des corporations de métiers : le champion des Abbassides fut non seulement adopté comme patron par les Aḥīs, mais le succès de son roman épique fut tel que ses compagnons devinrent à leur tour les patrons des différentes corporations.

(1) Cf. pp. 125-127.

(2) Cf. p. 50.

(3) Cf. pp. 50 n. 1, 126-127.

(4) Outre les fragments du *Zemcīnāme* conservés dans les manuscrits de la Bibliothèque Nationale et décrits pp. 73-74 et 77, nous avons trouvé, à la bibliothèque de l'Université d'Istanbul, huit fragments de cette œuvre. Ce sont des cahiers du XIX^e siècle, mal écrits, destinés à être lus dans les cafés ; ils portent les numéros du catalogue : T. 1146, 1153, 1147, 1148, 1149, 1150, 1158, 1159. L'histoire est présentée comme une suite du Roman d'Abū Muslim. Dans le premier volume du *Zemcīnāme* (T. 1158, f. 4 r), on assiste au mariage de Mizrāb et de la sœur d'Abū Muslim, Sekīne Bāntū (cf. pp. 65, 128-129) ; dans le 9^e volume (T. 1148, f. 40 r), on assiste au châtement d'Abū Ca'fer, l'assassin d'Abū Muslim.

(5) Cf. pp. 64, 98 sq.

(6) Ce *Futuvvetnāme* porte le numéro du catalogue : *Şer'iye* n° 898. Cf. Abdülbâki Gölpınarlı, « *Fütüvvet-Nāme-i Sultān* » ve *Fütüvvet hakkında bâzi notlar*, *Istanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası*, XVII, 150.

Institut Kurde de Paris

DEUXIÈME PARTIE

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

INTRODUCTION

Dans les pages qui vont suivre, on trouvera l'analyse du Roman d'Abū Muslim. Pour l'établir, nous avons comparé les récits contenus dans les manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris : *Ancien Fonds Turc* n° 57, 58, 59 et 60, d'une part ; *Supplément Persan* n°s 842, 842 bis, 843, 844, d'autre part. Nous avons pu, par la suite, augmenter et enrichir cette analyse par l'apport du manuscrit B 14 de la bibliothèque *Belediye*, à Istanbul (1). En raison de la longueur du récit, nous avons dû omettre tout ce qui ne se rapportait pas à l'action du roman : le voyage d'Abū Muslim sur les hauteurs du Mont Kāf, à la recherche de Behzād ensorcelé par Şarşar-i Dīv et les aventures de Ferāmorz, enlevé tout enfant par Ra'd-i Dīv. Nous nous sommes contentée d'indiquer en note l'emplacement, dans le récit, de ces aventures merveilleuses qui constituent le fond de tous les contes épiques d'Abū Tāhir de Tūs. Cette partie du récit est intéressante pour l'étude du folklore, comme pour celle de la démonologie turco-iranienne. Nous avons abrégé ou omis les interminables scènes de combat, mais, par contre, nous avons rapporté fidèlement tout ce qui pouvait éclairer l'étude de la position religieuse ou historique du roman et, en particulier, tout ce qui concernait les Ahīs. Pour ne pas priver le récit de son caractère naïf et moyenâgeux, nous avons conservé, dans la mesure du possible, les expressions même des manuscrits et nous nous sommes efforcée de ne rien ajouter de notre cru. Cependant, pour alléger la lecture, nous avons cru devoir diviser le récit en paragraphes introduits par des rubriques. Cette subdivision n'existe pas dans les manuscrits où le récit se développe d'un bout à l'autre, sans aucune interruption. Nous avons jugé que cette partie de notre travail était utile et même indispensable, afin d'éviter aux orientalistes la tâche de lire un récit démesurément long. Cette longueur du texte rebutera avec raison le traducteur. Et pourtant, ceux qui sont habitués à la lecture des

(1) Voir la description des manuscrits, pp. 72 sq.

récits épiques populaires, et aux épopées turques en particulier, ne manqueront pas d'admirer la façon dont est mené le Roman d'Abū Muslim : la continuité du récit, son intérêt toujours croissant, l'intensité des événements dramatiques, le côté pathétique et humain de certains épisodes. Ayant eu à lire quantité d'ouvrages de ce genre, aussi bien en turc qu'en persan, nous pouvons affirmer que, malgré ses longueurs et ses monotonies, le Roman d'Abū Muslim est un chef-d'œuvre du genre épique populaire en Orient.

Institut kurde de Paris

LE ROMAN D'ABŪ MUSLIM

Le « Porte-Hache » du Khorassan

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

AINSI PARLA ABŪ ṬĀHIR DE ṬŪS EN PRÉSENCE DU SULTAN MAḤMŪD...

I. Comment les maudits Hérétiques-Mervanides (1) s'emparèrent du Califat et du mal qui s'ensuivit.

Lorsque le Calife 'Alī, le roi des hommes, tomba sous le poignard d'Ibn Mūlcem (2), ses fils, Ḥasan et Ḥüseyn, prirent son corps pour le laver et le mettre au cercueil. Alors, apparut une forme voilée tenant un chameau par la bride. L'inconnu prit le cercueil avec le corps du Calife et son épée, Zū'l-Fiḵār, et, les chargeant sur le chameau, il s'éloigna. Mū par la curiosité, Ḥasan courut derrière l'apparition. L'inconnu écarta son voile noir et Ḥasan reconnut son père (3)...

Puis, Mu'āviya le maudit empoisonna le Calife Ḥasan et prit sa place. Après lui, son fils Yezīd envoya ses armées contre l'Émir des Croyants, Ḥüseyn, et le sang des martyrs recouvrit la plaine de Kerbelā (4). Au prône du vendredi, on se mit à insulter le Calife 'Alī en le nommant Abū Turāb (5). Et c'est ainsi que le monde devint Hérétique !

(1) Cf. pp. 62, 73, n. 4.

(2) Le Calife 'Alī fut frappé à mort dans la mosquée de Kūfa, par le Kharidjite Ibn Mūlcem, et mourut le 25 janvier 661.

(3) Cette légende est entrée dans la tradition des derviches Bekṭāšī ; cf. p. 63. Elle se trouve évoquée dans tous les manuscrits, mais à des places différentes : tantôt au début du récit (A. F. 57, f. II r), tantôt à propos de la visite d'Abū Muslim au Meṣhed-i 'Alī (*Belediye* B. 14, 210-211) : cf. p. 114 n. 1.

(4) Le Calife Ḥasan fut empoisonné en 669, par une de ses femmes ; les ennemis des 'Omeyyades rendirent Mu'āviya responsable de sa mort ; quant à la tragédie de Kerbelā qui connut le massacre de Ḥüseyn et de sa famille, elle eut lieu le 9-10 Muḥarrem 61 (9-10 octobre 680).

(5) *Abū Turāb*, « Père de la Poussière », était le surnom donné en dérision au Calife 'Alī par ses ennemis. Le Roman d'Abū Muslim en donne une explication populaire : un jour, tandis que 'Alī, enfant, jouait avec du sable, le Prophète passa par là et, suffoqué par la poussière que soulevait l'enfant, il lui cria entre deux accès de toux : « Lève-toi donc, O Père de la Poussière ! » (cf. AF 57, f. 24 bis v et 24 ter r). C'est une anecdote

Or, on raconte que dans la nuit qui précéda son martyre, l'Émir des Croyants Hüseyn appela 'Omer bin 'Omeyya et lui ordonna de sauver du massacre Muḥammed-i Ḥanefiyya. 'Omer mit l'enfant sur son dos et réussit à quitter la plaine de Kerbelā, inaperçu des Hérétiques. Le lendemain, il sortit de sa cachette et alla enterrer les martyrs dans un endroit secret, mais, à son retour, il ne trouva plus Muḥammed-i Ḥanefiyya, car c'est lui qui sera le Mehdī, c'est une histoire bien connue (1) !

Nombreux furent ceux qui se soulevèrent pour venger la mort du Calife Hüseyn : il y eut d'abord Šāfiyye, la fille de Mālik Ejderī Nah'ī (2), qui fit appel à Kerb Gāzi, le fils de 'Omer-i Ma'add (3). Celui-ci rassembla sept mille hommes et vint combattre Mervān. Mais il fut vaincu et traîtreusement empoisonné au cours d'un festin et les Hérétiques tuèrent tous les Gāzis. Puis, le fils de Kerb, Esed bin Kerb, trouva le martyre, lui aussi ; et après lui, Cüneyd (4), Šālih, Behzād bin Šālih (5), et d'autres encore, jusqu'à dix-sept héros (6). Les maudits Hérétiques firent des actions telles qu'aucun Mécréant, depuis le commencement des temps, n'en fit de pareilles !

Et après Mu'āviya, Yezīd et Mervān, ce fut 'Abd-el-Melik qui s'assit sur le trône du Califat (7). Les Mervanides s'emparèrent de la Syrie, de l'Égypte et du Khorassan. Toute la Perse et toute l'Arabie devinrent Hérétiques.

II. Des événements qui se déroulaient pendant ce temps dans la ville de Merv

Or, en ce temps-là, il y avait dans la ville de Merv un padichah

à peu près identique qui est reproduite dans Kemal Samancıgil, *Bektaşilik Tarihi*, 184. Les partisans d'Alī sont appelés par leurs ennemis des *Abū Turābi* ou des *Turābi*. A l'époque des Califes Omeyyades, il était en effet de coutume de proférer des injures contre le Calife 'Alī, pendant le prône du Vendredi.

(1) Cf. pp. 46, 66. Il y a ici une confusion entre Muḥammed-i Ḥanefiyya et 'Alī b. Hüseyn Zeyn el-'Ābidīn. L'enfant qui fut sauvé du massacre de Kerbelā, fut le fils de Hüseyn, 'Alī Zeyn el-'Ābidīn, qui fut emporté par 'Omer b. Sa'd.

(2) Mālik Ejderī, compagnon d'Alī, fut le centre de tout un cycle épique au sujet duquel Evliyā Celebī donne quelques renseignements (cf. *Seyāhatnâme*, VII, Istanbul 1928, 635 sq.). Il s'agit de Mālik, fils de Hāris al-Aṣṭar, de la tribu de Nah', qui embrassa la cause d'Alī et fut empoisonné au cours d'un banquet, par ordre de Mu'āviya (cf. *Tabarī*, III, 578, 582, 620 sq., 647 sq., 653 sq., 658 sq., 664, 670 sq., 676 sq., 682, 687, 693). L'épopée de Kerb Gāzi (cf. ci-dessus, p. 78) semble appartenir au même cycle. Cf. p. 78, n. 3.

(3) Cf. p. 78.

(4) Cf. p. 79, n. 2.

(5) Cf. p. 77.

(6) Sur l'importance accordée aux nombres 17 et 72, cf. p. 102, n. 1.

(7) 'Abd-el-Melik fut le cinquième Calife Omeyyade, il régna de 692 à 705.

du nom de Şahr bin 'Abdullah. C'était un maudit Hérétique et un ennemi de la Famille du Prophète. Et il y avait aussi un *re'is* nommé 'Abdullah bin Keşir. Il était Sunnite et bon Musulman, et aimait le Calife 'Alī (1). Un jour, la discorde s'éleva entre Hérétiques et Musulmans et 'Abdullah fut accusé d'être partisan d'"Alī. Le désordre fut tel que le Calife dut envoyer dans la ville de Merv un homme énergique et il choisit Naşr-i Seyyār (2). Naşr fut vainqueur des rebelles et 'Abdullah trouva la mort dans la lutte. Son fils Keşir tomba prisonnier et fut envoyé vers le Calife. Lorsqu'il arriva à Damas, le Califat était échu à Mervān l'Ane (3). Keşir sut se disculper devant le Calife : l'accusation portée contre son père était une ruse de Şahr pour s'emparer de ses biens. Mervān fit mettre Şahr à mort et nomma Naşr-i Seyyār padichah du Khorassan. Keşir fut traité avec honneurs et devint *re'is* de la ville de Merv.

Or, 'Abdullah bin Keşir avait à son service deux jeunes gens, deux frères, nommés Esed et Sa'id. Ils étaient fils de Cüneyd et Cüneyd était fils d'"Abdolvahhāb, le frère de l'Émir des Croyants 'Alī (4). 'Abdullah leur avait donné le village de Māhān (5), aux

(1) Cf. pp. 61-63, 73 n. 4, 79. Être « Sunnite, bon Musulman et aimer la Famille du Prophète » était la seule attitude orthodoxe à avoir, selon la propagande séfévide en faveur de laquelle le Roman d'Abū Muslim paraît avoir été utilisé.

(2) Naşr-i Seyyār succéda en 738 à Asād bin 'Abdullah, en qualité de gouverneur du Khorassan (cf. pp. 49-51) ; Şahr bin 'Abdullah est probablement une déformation du nom Asad bin 'Abdullah.

(3) Mervān II, surnommé l'Ane à cause de sa grande endurance physique, fut le 14^e et dernier Calife omeyyade ; il commença son règne en 745 et mourut sexagénaire en 750 ; il fit preuve d'un grand courage et ne mérita pas son cruel destin.

(4) Abū Muslim a été rattaché, par la légende, à 'Alī : il est dit être le petit-fils de Cüneyd qui est, suivant les manuscrits, ou le frère ou le neveu d'"Alī. Cependant cette parenté est plutôt une filiation conforme à la tradition épique et analogue au *silsile* des corporations et des ordres, et n'a rien à voir avec l'investiture par laquelle Abū Muslim fut mis au rang de membre adoptif de la Famille du Prophète. Quant à Cüneyd, c'est le héros d'un cycle épique qui a été rattaché à celui d'Abū Muslim. Un curieux rapprochement serait à faire entre la généalogie légendaire d'Abū Muslim et celle, historique, de Chah Ismā'il le Séfévide (voir p. 79). Il ne semblerait pas improbable que cette généalogie ait été ajoutée au roman à l'époque de la propagande séfévide. Cf. pp. 51 n. 2 et 3, 79 n. 2.

(5) Māhān ou Māhwān était un bourg situé à trois parasanges (le *parasange*, mesure itinéraire des anciens Perses, valait 5.250 m.) de Merv ; au temps du géographe Yākūt (1178-1229), il possédait une mosquée surmontée d'un minaret, ce qui lui donnait une certaine importance ; le même géographe rapporte que, d'après Al-'Amrānī, Abū Muslim al-Horasānī était originaire de ce bourg. D'après une autre tradition, rapportée par Ibn Ḥallikān, le père d'Abū Muslim était originaire de ce bourg qu'il possédait en bien propre, ainsi que d'autres villages des environs où il s'occupait d'élevage ; il se rendait de temps en temps à Kūfa pour vendre son bétail ; au cours d'un de ces voyages, il était accompagné par une esclave nommée Wāşikā qui donna naissance à Abū Muslim dans un village près d'Işfahān ; le père ayant trouvé la mort en cours de route, la mère

environs de Merv, pour le cultiver. Lorsqu'Abdullah fut tué, sa maison fut pillée et Naṣr-i Seyyār donna l'ordre d'arrêter tous ses subordonnés. Mais Esed et Sa'īd prirent la fuite avec Kelīme, la femme d'Esed, qui était enceinte.

III. *Comment Esed et Kelīme arrivèrent à Iṣfahān et du mal que leur fit le cruel Ḥaccāc (1)*

Les fugitifs s'approchaient d'Iṣfahān dont le padichah était le maudit Ḥaccāc bin Yūsuf qui persécutait sans pitié les partisans d'Alī. Aussi Sa'īd voulut-il éviter cette ville redoutable et conseilla-t-il à son frère de se rendre à Baṣra dont ils étaient originaires. Mais Kelīme ne pouvait aller plus loin et Sa'īd dut poursuivre seul son voyage. Esed et sa femme entrèrent à Iṣfahān. Ils n'avaient plus aucune ressource, mais une femme charitable leur offrit l'hospitalité. Le lendemain matin, Kelīme ôta ses boucles d'oreilles et dit à Esed d'aller les vendre au bazar. Chemin faisant, il attira, par sa bonne mine, l'attention du vizir de Ḥaccāc, Ḳays bin 'Āmr, qui était Sunnite et bon Musulman. Appelé auprès de Ḳays, Esed lui raconta son histoire et revint chez lui comblé de cadeaux et de faveurs. Cette nuit-là, Kelīme donna naissance à un fils qui fut nommé 'Abdurrahmān : c'était au mois de Receb de l'an 103 de l'Hégire. Cette même nuit, une fille naquit au vizir Ḳays bin 'Āmr et fut nommée Maymūne. Quelques jours après, Esed et sa femme allèrent rendre visite au vizir. Émerveillé par la beauté d'Abdurrahmān, Ḳays fit examiner son horoscope : « Cet enfant aura pour surnom Abū Muslim, ce qui veut dire 'le Père des Musulmans', dit l'astrologue. Il sera marqué par 'Alī et sera semblable à lui. Par sa valeur, il prendra le royaume du Khorassan et, par son épée, il châtiara les Hérétiques et rendra à la Religion sa pureté. »

Alors, Ḳays prit l'enfant et le tendit à sa femme qui le nourrit de son lait, tandis que Kelīme allaitait Maymūne.

Grâce à la protection de Ḳays, Esed devint portier en chef du palais de Ḥaccāc et quelques années s'écoulèrent paisiblement.

et l'enfant furent recueillis par 'Isa ibn Ma'ḳil al-'Iclī qui habitait le village de Fātik, aux environs d'Iṣfahān ; le jeune Abū Muslim fut élevé avec le fils d'Isa ibn Ma'ḳil ; c'est vraisemblablement cette tradition qui a inspiré tout le récit qui va suivre. Cf. Yāḳūt, *Dictionnaire Géographique*, s. v. *Māḥān* et *Māḥwān* ; *Ibn Ḥalikān*, II, 100 sq. D'après la tradition turque, Māḥān fut le lieu d'origine de toutes les dynasties qui régnèrent en Asie Mineure : Dānişmendides, Seldjoucides et enfin Ottomans : cf. p. 69 n. 1.

(1) Ḥaccāc bin Yūsuf, tyran de sinistre mémoire, fut gouverneur de l'Irāk sous 'Abd-el-Melik et son successeur Velīd ; cf. pp. 45-46.

Lorsqu'Abū Muslim eut quatre ans, une rixe éclata entre Hérétiques et Abū Turābī. Esed fut l'un des meneurs. Il tua beaucoup d'Hérétiques, mais succomba dans la lutte et son âme s'envola. Sa tête fut apportée à Ḥaccāc qui la reconnut et donna l'ordre de piller sa maison et d'arrêter sa femme et son fils. Kays vint implorer la grâce de la mère et de l'enfant. Il réussit à les sauver de la mort, mais pas du châtement : le cruel Ḥaccāc fit aveugler Kelīme et proclama par toute la ville qu'il punirait sévèrement quiconque donnerait à boire ou à manger à la femme aveugle ou à son enfant.

Kelīme et son fils errèrent pendant trois jours dans les rues d'Iṣfahān, assoiffés et affamés. Dans la nuit du troisième jour, ils arrivèrent près du gibet où était pendu le corps d'Esed. Kelīme tomba évanouie au pied du gibet et Abū Muslim se mit à pleurer. Soudain, Esed descendit du gibet et s'approcha de son fils. Il lui dit de ne pas pleurer, car aucun mal ne lui arriverait. En entendant la voix de son mari, Kelīme revint à elle, mais le corps d'Esed était toujours à la même place. Le lendemain, Ḥaccāc ordonna de descendre le corps et de le brûler, mais quand on vint près du gibet, il avait disparu : on dit que les anges étaient venus prendre le corps d'Esed.

Épuisés par la faim, Kelīme et Abū Muslim se laissèrent tomber près d'une maison. Une servante eut pitié d'eux et leur donna du pain, mais le maître de la maison leur arracha ce pain qu'il jeta au chien et les chassa à coups de bâton. Puis, saisissant un couteau, il se mit à poursuivre la servante qui se sauva sur le toit. Le cruel homme s'élança derrière elle, mais, en sautant d'un toit à un autre, il tomba à terre sur son couteau et se tua. Alors, la servante remplit un sac de pain et courut le donner à Kelīme.

Abū Muslim et sa mère sortirent d'Iṣfahān par la route de Niṣāpūr et rencontrèrent une caravane qui se dirigeait vers Merv. Il y avait là un vieillard sunnite qui eut pitié d'eux : il fit monter Kelīme sur un âne et prit l'enfant sur son cheval. Ils voyagèrent ainsi jusqu'à Māhān.

IV. *Comment Kelīme et Abū Muslim retournèrent à Merv et furent recueillis par Kesīr bin 'Abdullah*

Kelīme ne pouvait poursuivre la route, car elle était enceinte et son terme approchait. Le vieillard charitable la laissa à l'auberge avec deux mille pièces d'or et donna aussi de l'or à la femme de l'auberge en lui recommandant de la soigner comme une sœur. Kelīme donna naissance à une fille qui fut nommée Sekīne (1).

(1) Dans certains manuscrits, la sœur d'Abū Muslim est appelée *Rabī'a* au lieu de

Un jour, toutes les femmes du village se rendirent dans les champs d'Abūḥayr, le re'is de Māḥān, pour la moisson. Kelīme les accompagna avec ses enfants. Abūḥayr, venu surveiller les travaux, fut frappé par la beauté d'Abū Muslim et s'intéressa à lui. Il installa Kelīme dans une petite maison, lui envoya des provisions et une femme pour la servir. Une année s'écoula.

Or, en ce temps-là, Keṣīr bin 'Abdullah que Mervān venait de nommer re'is de Merv, revenait de Damas. En passant par Māḥān, il s'arrêta dans la maison d'Abūḥayr. Māḥān était un village important : il y avait plus de mille maisons et un ḥammām. Keṣīr reconnut Kelīme et eut pitié d'elle. Il l'emmena dans sa maison, à Merv, et fit instruire Abū Muslim avec ses propres fils, Süleymān et 'Osmān. Abū Muslim apprit à lire en persan et en arabe et devint très instruit. Mais la femme de Keṣīr, jalouse de l'intérêt qu'il portait à Kelīme et à ses enfants, l'obligea à les renvoyer à Māḥān. Il continua à pourvoir à leurs besoins et vint les voir chaque vendredi. Mais il mourut bientôt, empoisonné par sa femme ; et le peuple de Merv qui l'aimait, lui fit un enterrement somptueux. Naṣr-i Seyyār fit appeler ses fils et les consola : il nomma Süleymān re'is de Merv, à la place de son père, et donna un poste élevé à 'Osmān.

*V. Comment Abū Muslim tua deux champions redoutables
et reçut la révélation de sa mission*

Abū Muslim avait douze ans. Il n'avait pas son pareil à Māḥān. Un jour, il y eut dans la région un pugilat auquel devait prendre part un champion redoutable nommé Merd-Efgen. Abū Muslim s'y rendit avec les jeunes gens de son village. Merd-Efgen avait beau réclamer un adversaire, personne n'osait l'affronter. Alors, on vit s'avancer le jeune Abū Muslim : il attaqua Merd-Efgen et le tua.

Quelque temps après, un autre pugilat eut lieu au village de Murḡzen. Un redoutable champion nommé Peleng-Efgen réclamait un adversaire : ce fut encore Abū Muslim qui s'avança et l'étendit mort sur la place. Or, Peleng-Efgen était re'is de Murḡzen et Abū Muslim fut entouré de toutes parts. Il abattit soixante-dix adversaires et regagna son village.

Un peu plus tard, vêtu de bure noire, coiffé d'un bonnet de

Sekīne; elle s'appelle *Sekīne* dans la tradition épique turque ; ce nom qui fut celui de la fille de l'Imām Ḥüseyn, nous semble, pour cette raison même, préférable. De même, Kelīme est parfois appelée Ḥallīme.

feutre et chaussé de *çārīk* (1), il se rendit à Merv. Un gibet était dressé sur la place et il y avait grande foule. Abū Muslim s'approcha et vit sur l'échelle un vieillard à barbe blanche qui criait à la foule : « O Peuple de Merv ! Écoutez-moi : je suis né dans cette ville, je ne suis pas un voleur, je n'ai tué personne, je n'ai fait de mal à personne ! Mon crime est d'être Sunnite et bon Musulman, d'aimer 'Alī et la Famille du Prophète ! Mais réjouissez-vous, car le Prophète m'a annoncé la venue d'un homme qui anéantira les Hérétiques-Mervanides et tuera Mervān lui-même... ». Mais on lui coupa la parole et le vieillard fut pendu. Abū Muslim s'éloigna tout pensif. Il vit venir un garde portant une hache. « Ah ! si seulement j'avais une arme pareille, se dit-il, je n'aurais pas laissé pendre ce vieillard ! »

Il revint tout bouleversé auprès de sa mère et lui raconta ce qu'il avait vu. Kelīme lui apprit alors que son père était mort comme ce vieillard, pour l'amour d'Alī et de la Famille du Prophète. Abū Muslim jura de venger Esed, il fit une prière de quarante *rik'at* (2) et se coucha. Soudain, il vit une clarté éblouissante : devant lui se tenait un être auréolé de lumière. Le Prophète de Dieu s'avança vers lui et lui posa un diadème sur la tête. Puis, il le revêtit d'une chemise et lui ceignit la taille d'une ceinture. « O Abū Muslim ! lui dit-il, tu es celui qui doit venger ma Maison. Le diadème que je t'ai donné est la Tiare de la Bonne Fortune, la chemise est la Chemise de la Miséricorde et la ceinture est la Ceinture de la Majesté (3). Ce que je t'ai donné, aucun mortel ne l'a reçu. Et maintenant tu dois me venger des Beni 'Omeyya en tuant les Mervanides. » « O Mon Sultan ! lui dit Abū Muslim, je n'ai pas d'arme, comment les tuerais-je ? »

« Regarde derrière moi, lui dit le Prophète, et tu verras une hache telle qu'aucun humain n'en a jamais vu de pareille. » Abū Muslim leva les yeux et vit l'archange Gabriel, les ailes déployées, face au Soleil, et dans sa main reluisait une hache. « Regarde cette hache, dit le Prophète, et fais-toi forger une pareille. »

Abū Muslim se réveilla. La vision avait disparu, mais la chambre

(1) T. *Çārīk*, sandale de cuir portée par les paysans.

(2) A. *Rik'at*, action de grâce consistant en l'accomplissement de certains gestes rituels et la récitation de certaines prières.

(3) Abū Muslim subit en rêve la cérémonie de « l'Initiation » par laquelle on devenait membre d'une corporation de la Futuvvet ou d'une confrérie de derviches (cf. p. 63 sq.) ; il reçoit des mains du Prophète les insignes que celui-ci avait reçu de l'Archange Gabriel : le diadème, la chemise céleste et la ceinture, ainsi que l'octroiement d'une arme, la hache en l'occurrence ; « ce que je t'ai donné, aucun mortel ne l'a reçu », lui dit le Prophète ; et, en effet, aucun mortel n'a été initié directement de l'Au-Delà, si ce n'est Muḥammed et 'Alī qui font partie de la Trinité Divine. Sur la cérémonie du *Şedd*, cf. H. Thorning, *Beiträge zur Kenntnis des Islamischen Vereinswesens auf Grund von Baṣṭ Madad-et-Taufiq*, Berlin 1913, 123 sq.

était toute illuminée et, dans sa main, il tenait un papier où était dessinée la hache vue en rêve. Il courut dans la chambre de sa mère : elle avait recouvré la vue, grâce aux miracles du Prophète qui lui était apparu en rêve et lui avait annoncé la mission de son fils. En voyant le dessin de la hache, elle dit à son fils :

« Il y a à Merv un maître forgeron nommé Hūbkār-i Derbendī, c'est un Musulman Sunnite et un ami de ton père. C'est lui qui forgera ta hache. »

Abū Muslim se revêtit comme un Turc (1), il chargea de bois son âne et se rendit au bazar de Merv. Il demanda la boutique du forgeron, Maître Hūbkār. Mais celui-ci était mort depuis quelque temps et son fils, Hurdek (2), avait repris son commerce. Abū Muslim partit à la recherche de Hurdek.

VI. Comment Aḥī Hurdek forgea la hache d'Abū Muslim

Abū Muslim entra dans la boutique du forgeron et vit un jeune homme à barbe noire. Hurdek dit aux artisans de laisser le travail, car ils avaient un hôte et il emmena Abū Muslim chez lui. Hurdek était le Aḥī de la ville. Il conduisit Abū Muslim dans un joli *tekye* autour duquel étaient bâties des maisons. C'est là qu'il habitait avec ses compagnons. Abū Muslim se trouva dans une demeure digne d'un roi. On lui servit des sorbets, des fruits et toutes sortes de mets (3). Après avoir mangé, il expliqua au Aḥī l'objet de sa visite et lui montra le dessin de la hache. Aḥī Hurdek hocha la tête : « Il faut beaucoup de fer pour fabriquer cette arme, » dit-il. « Oui, répondit Abū Muslim, il faut quarante *baḥmān rūmī* (4) de fer. »

(1) Le mot *Türk* a dans le texte le sens de « rustre » ; il est employé comme un doublet du mot persan *Rūstāy* « paysan » (cf. AF 58, 163v) ; ce sens était courant à l'époque seldjoucide où le terme *Türk* servait à désigner le nomade ou le campagnard parlant le turc, par opposition au citadin et à l'homme cultivé qui parlait persan. M. Fuat Köprülü remarque que chez Sultān Veled, le mot *Türk* est synonyme de *Hāricī*, terme qui désigne « l'hérétique rebelle » ; c'est l'élément nomade et indiscipliné opposé au *Rūmī* qui désigne le Turc touché par la culture iranienne ; cf. Fuat Köprülü, *Anadolu Selçukluları Tarihinin Yerli Kaynakları*, 453-455 ; *ibid.*, *Anadolu Beylikleri Tarihine ait Noılar, Türkiyat Mecmuası*, II, Istanbul 1928, 22-26. Cf. p. 62.

(2) Dans certains manuscrits, le forgeron est appelé *H*ired.

(3) Comparer avec la description donnée par Ibn Baḥūṭa, cf. p. 68 n. 2.

(4) Cf. AF 57, f. 66r ; B. 14 : « Il faut vingt-quatre *baḥmān-i 'irākī*, mais douze *baḥmān-i rūmī* de fer » (cf. p. 49). Le *Baḥmān* est une mesure de poids variant selon l'endroit et les marchandises à peser ; à l'époque ottomane, il valait de 2 à 6 *oḳka* (*l'oḳka* pèse un peu plus d'un kilo) ; cf. M. Z. Pakalin, *Osmanlı Deyimleri ve Terimleri Sözlüğü*, I, 174-175.

« Mais comment soulèveras-tu une hache aussi lourde ? » demanda le Ahī.

Abū Muslim se mit à rire.

« Pourquoi ris-tu ? »

« Est-ce trop lourd pour celui qui a tué Merd-Efgen et le re'is de Murğzen, Peleng-Efgen ? » demanda Abū Muslim.

« C'est donc toi ? » dit Ahī Hurdek.

« Oui, c'est moi, répondit Abū Muslim, et si j'avais eu cette hache le jour où l'on a pendu le vieillard, j'aurais pu le sauver ! »

« Je forgerai ta hache, dit Ahī Hurdek, viens vendredi prochain. » Puis il se leva, il prépara le *helvā* de ses propres mains, le versa dans un plateau et le porta à Abū Muslim (1).

Quelques jours après cette visite, Naṣr-i Seyyār organisa une battue dans la forêt de Kişmihīn, près du village du même nom (2). Car, dans les roseaux, au bord du lac, se cachait un tigre monstrueux et l'on disait que le sort de Mervān était lié au sort de celui qui tuerait ce tigre. Abū Muslim regretta de ne pas avoir sa hache pour prendre part à la battue. Comme d'habitude, il chargea de bois son âne et partit le vendre à la ville. En route, il rencontra un jeune homme qui lui acheta son bois, puis il lui tendit une hache.

« Je m'appelle Ishāk Kunde-Şiken (3), dit-il, mon père était porte-hache. J'ai vu cette nuit le Prophète en rêve, il m'a dit de te donner la hache de mon père. Tu peux la garder jusqu'à ce que la tienne soit prête. »

Abū Muslim mit la hache sur son épaule et se dirigea vers la forêt de Kişmihīn. A sa vue, le tigre sortit des roseaux. Il y eut un combat tel que jamais dīv ou perī n'en virent de pareil. Abū Muslim tua le monstre, l'empailla et alla le suspendre devant la porte de

(1) Cf. B. 14, 50. La préparation du *helvā* est une coutume traditionnelle des corporations de métiers. Selon la tradition des *Fütüvvelnâme*, Adam fut le premier à manger le *helvā* préparé, avec des dattes fraîches, par l'Archange Gabriel; puis le Prophète en prépara pour 'Alī qui en donna, à son tour, à Selmān-i Pāk afin qu'il le portât à Ḥasan et Ḥüseyn. Cette coutume s'est conservée jusqu'à une époque récente, à Istanbul et dans certaines provinces de Turquie; avant de toucher au *helvā*, on pronçait une prière à l'adresse de Pīr Selmān-i Pāk, le patron des corporations de métiers. Cf. A. Gölpınarlı, *Şeyh Seyyid Gaybī oğlu Şeyh Seyyid Ḥüseyn'in « Fütüvvel-Nâme » si*, Istanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası, XVII, 34-36; *ibid.*, « Fütüvvel-Nâme-i Sultānī » ve Fütüvvel hakkında bâzi nollar, loc. cit., 133-134; M. Z. Pakalın, *Osmanlı Deyimleri ve Terimleri Sözlüğü*, I, 797-799.

(2) *Kişmihīn* ou *Koşmahēn* était un bourg situé à un relais de distance de Merv en direction d'Āmol sur l'Oxus; à l'époque du géographe Yāḳūt (1178-1229), ce bourg, autrefois grand et peuplé, avait été envahi par les sables et ruiné; cf. *Maḳdisī*, VI, 83 (en note); Yāḳūt, *Dictionnaire Géographique*, s. v. *Koşmahēn*.

(3) Ce compagnon de la première heure serait à rapprocher du compagnon historique d'Abū Muslim, connu sous le nom d'Ishāk le Turc et qui suscita un soulèvement pour venger la mort de son chef: cf. p. 56.

Merv. Le lendemain matin, on apporta devant Naṣr-i Seyyār la peau du tigre et il fut tout troublé à sa vue. Il fit proclamer dans la ville que celui qui avait tué le monstre devait se présenter devant lui pour recevoir une forte récompense. Abū Muslim qui se trouvait en visite chez Ishāḳ Kūnde-Şiken, entendit la proclamation, mais il se garda bien de tomber dans le piège. Naṣr fit appeler ses astrologues pour savoir qui avait tué le monstre. Avant de parler, ceux-ci se firent donner un anneau avec garantie de vie sauve, puis ils lui dirent :

« Celui qui tua le tigre est un jeune homme de seize ou dix-sept ans. Il vous enleva le Khorassan en trois ans et causera votre mort et celle de tous les Mervanides. »

Naṣr les fit jeter dehors et envoya des espions dans toute la ville pour trouver Abū Muslim.

Celui-ci continuait à venir à Merv sous tous les déguisements : tantôt il prenait l'apparence d'un ṣūfī, tantôt celle d'un mendiant, tantôt celle d'un paysan et allait sans cesse demander sa hache à Ahī Hurdek, mais elle n'était toujours pas prête. La vérité était que le forgeron n'avait pas le fer nécessaire pour forger la hache.

On raconte que, pendant la nuit du *Mi'rāc*, le Prophète regarda du haut des airs, sur la terre, et vit une plaine remplie de sang. Le sang se soulevait, semblable aux vagues de la mer. Le Prophète de Dieu demanda à Gabriel : « O Ahī ! Que veut dire ceci ? »

Le Seigneur Gabriel lui dit alors : « O Ahī Muḥammed ! C'est la plaine de Kerbelā ! Après toi, ton peuple rebelle fera venir Ḥüseyn avec sa tribu et ses enfants, et les massacrera après les avoir laissés assoiffés. Ce que tu vois là, c'est le sang des martyrs ! »

Alors, le Prophète poussa un soupir et, par ordre de Dieu le Très Haut, les vents saisirent le soupir du Prophète et Dieu en fit un morceau de fer. Puis il ordonna aux anges d'emporter ce morceau de fer et de le jeter dans la Mer d'Omān, car il devait servir à forger la hache d'Abū Muslim.

Alors, le Prophète versa deux larmes : la larme de l'œil droit tomba sur la terre et devint une fleur ; la larme de l'œil gauche tomba dans la plaine de Kerbelā et devint un arbre. Cet arbre grandit et eut pour sève le sang de l'Imām Ḥüseyn : son bois devait servir à faire le manche de la hache d'Abū Muslim. Quant à la fleur qui germa de la larme tombée de l'œil droit du Prophète, on raconte qu'elle fut mangée par un mouton dont la chair servit de nourriture au jeune Abū Muslim (1).

(1) Il y a plusieurs traditions concernant le morceau de fer qui servit à forger la hache d'Abū Muslim ; celle-ci se trouve dans le *B.* 14, 12-13, 63. Dans le *AF* 57, le morceau de fer retiré du fond de la mer d'Omān et qui servit à forger la hache d'Abū Muslim, était un morceau de Żū'l-Fiḳār.

Or, Aḥī Ḥurdek avait en sa possession le morceau de fer qui avait été formé à partir du soupir du Prophète, et que son aïeul avait sorti de la Mer d'Omān.

Un soir, il se coucha après avoir prié Dieu de lui venir en aide et, dans son rêve, il vit son aïeul qui lui dit que le jeune homme pour qui il devait forger la hache était le Chef de la Propagande (1) et que, par elle, il délivrerait le monde de la tyrannie des Hérétiques. Pour la forger, il devait prendre un morceau de fer dont il lui indiqua la cachette et qui était destiné à Abū Muslim. Aḥī Ḥurdek se réveilla au milieu de la nuit, trouva aussitôt le fer et le mit au four pour le ramollir. Mais, quand il ouvrit le four pour reprendre le métal, il trouva une hache resplendissante, identique à celle dont il avait vu le dessin. Il la porta à Abū 'Alī le Tourneur qui fit le manche avec le bois provenant de l'arbre qui avait été nourri du sang des martyrs de Kerbelā, car le sang des martyrs ne se dessèche pas ; jusqu'au Jour du Jugement Dernier, il ne se desséchera pas ! Puis, Aḥī Ḥurdek porta la hache à d'autres artisans pour la brunir, pour lui faire un fourreau et pour la damasquiner.

VII. *Comment les Aḥīs de Merv prêtèrent serment de fidélité à Abū Muslim*

Lorsque, le vendredi suivant, Abū Muslim vint chercher sa hache, tout vêtu de noir, comme un paysan, il trouva tous les Aḥīs rassemblés chez Ḥurdek le Forgeron. Ils étaient quarante Musulmans sunnites, tous amis du Calife 'Alī Murtaḏa. Aḥī Ḥurdek leur donna Abū Muslim pour chef et ils le saluèrent du nom de « Père des Musulmans ». Ḥurdek présenta à Abū Muslim ses nouveaux compagnons : d'abord lui-même, le chef des Aḥīs, Ḥurdek le Forgeron, puis Aḥī Abū Ṭāhir le Brunisseur, Aḥī Abū 'Alī le Tourneur, Abū Sehl-i Mah-Rū, Abū Naṣr-i Ṣeb-Rev, Ishāk-i Kūnde-Şiken, Bād-i Yeldā, Ahū-Pāy-i Rāzī, Aḥī 'Alī le Cuisinier, Abū Leys le Vétérinaire, 'Abdurrahmān le Şūfī, Ya'qūb aux Sept Doigts, et beaucoup d'autres.

« A part ces quarante Aḥīs, dit Ḥurdek le Forgeron, nous avons encore sept cents compagnons. »

Puis, ils s'assirent et mangèrent tous ensemble. Après le repas, le Aḥī Baba remit à Abū Muslim la hache que sept ou huit hommes soulevaient avec peine. Abū Muslim prit la lourde hache qui

(1) *Şāhib-i da'va*, « Chef de la Propagande » ; Abū Muslim portait, en effet, ce titre, ainsi que celui de « Émir de la Famille de Muḥammed » ; cf. p. 49 ; R. Guest, *A Coin of Abū Muslim*, JRAS, 1932, 555-556.

brillait comme un flambeau et la fit tourner soixante-douze fois (1) au-dessus de sa tête. Aussitôt, tous lui rendirent hommage, car soulever une hache pareille, c'était le signe d'un pouvoir surnaturel. Alors, Abū Muslim monta en chaire et dit la prière, puis il raconta aux Ahīs le martyre de l'Émir des Croyants, Hüseyn, et tous se mirent à pleurer. Abū Muslim leur fit part de la révélation qu'il avait eue, du miracle par lequel sa mère recouvra la vue et de son pouvoir surnaturel. Les Ahīs vinrent alors, l'un après l'autre, et, mettant leur main dans la sienne, ils jurèrent de le suivre corps et âme, de ne jamais se détourner de la voie de Muḥammed-'Alī et de combattre les Hérétiques jusqu'au martyre. Abū Muslim prit congé de ses nouveaux compagnons et tous se dispersèrent.

VIII. *Du combat de la mosquée*

Depuis ce jour, Naṣr-i Seyyār ne connut pas de repos. Les incidents se multipliaient : d'abord deux Abū Turābī condamnés à mort, furent arrachés à la potence par un paysan armé d'une hache. Les gardes de Naṣr se jetèrent sur lui, mais il brandit sa hache en criant : « Allah-Muḥammed-'Alī ! » et laissa deux cents morts sur la place. Malgré toutes les recherches, le coupable demeurait introuvable. Naṣr fit appeler Süleymān-i Keṣīr (2) et son frère, 'Osmān, et les accabla de reproches :

« Vous êtes re'is de cette ville et vous permettez des incidents pareils, leur dit-il. Comment se fait-il que vous ne puissiez pas retrouver un homme dans une ville qui n'a que trois ou quatre mille maisons ? »

Quelque temps après, Ka'b le Prédicateur, un maudit Hérétique qui, tous les vendredis, insultait 'Alī et ses enfants du haut et la chaire, fut trouvé décapité et sa tête avait été suspendue en face du palais de Naṣr.

(1) Les nombres 72 et 17, représentant respectivement le produit et la somme de 8 et 9, jouent un rôle important dans les corporations de métiers, les ordres et la littérature épique en général; ils sont d'inspiration chiite. 17 est le nombre des compagnons initiés par 'Alī, le premier étant Selmān-i Fārsī; c'est le nombre des patrons des corporations majeures, initiés par Selmān; 72 est le nombre des compagnons qui périrent avec Hüseyn; c'est aussi le nombre traditionnel des sectes de l'Islam. Cf. Jean Deny, *70-72 chez les Turcs, Mélanges Louis Massignon*, I, Damas 1956, 395-416; notre *Geste de Melik Dānişmend* I, 69-70.

(2) Süleymān bin Keṣīr dont le père est, dans le Roman, le patron d'Abū Muslim, fut un des principaux émissaires des Abbassides et le chef de la *da'va* au Khorassan, jusqu'à l'apparition d'Abū Muslim; celui-ci eut à combattre son hostilité; cf. pp. 47, 49, 53, 55, 81, 119-120.

Après chaque exploit, Abū Muslim se rendait dans le tekye de Aḥī Hurdek et retrouvait ses compagnons. Après le souper, il montait en chaire et disait la prière en proclamant les noms d'Alī, de Ḥasan et de Ḥüseyn. Il proposait aux compagnons de s'insurger, mais le Aḥī Baba conseillait la patience : ils n'étaient pas encore assez forts. Il fallait d'abord rassembler les cinq ou six mille Musulmans sunnites de la ville et gagner à leur cause les fils de Keşir, Süleymān et 'Osmān.

Devant l'incapacité du re'is de la ville à découvrir le coupable, Naşr fit appel à un 'ayyār (1) nommé Zerķī (2) l'Espion et le chargea de trouver le paysan porte-hache. Un jour, tandis qu'Abū Muslim se promenait dans le bazar, il sentit qu'on le suivait. Pour échapper à l'espion, il entra chez un rôtisseur et demanda une tête de mouton. Mais, au sortir de la boutique, il fut attaqué par Zerķī et ses hommes. Prenant sa hache, il fendit ceux qui lui barraient la route. Bientôt tout le bazar se remplit de tumulte : hommes et femmes, petits et grands, tout le monde se battait. On jetait des pierres, de la terre, des vieilles savates, tout ce qui tombait sous la main. On se battait sur les toits, on se battait dans les rues... Naşr fit réunir ses vizirs et ses begs : « Que dira de nous le Calife, s'il apprend que nous ne pouvons pas venir à bout d'un seul homme ! » disait-il.

Il envoya au bazar ses gardes sous la conduite de son fils, Ṭāhir (3). En voyant venir l'armée, Abū Muslim se fraya un passage à travers les rues étroites du bazar, mais il fut rattrapé avant d'avoir pu atteindre les portes de la ville. Aḥī Abū 'Aṭā-i Sīmrānī et dix autres compagnons étaient venus se joindre à lui. Ils furent repoussés vers la place de la mosquée. Les habitants de Merv s'étaient massés sur les toits et suivaient le combat.

« La moitié de Merv est donc devenue Abū Turābī ! » s'écria Naşr, et il fit proclamer que tous ceux qui étaient sortis regarder le combat, seraient passés par le fil de l'épée. En un clin d'œil, tous se sauvèrent dans les maisons et il ne restait dehors que les combattants. La nuit tombait. Entourés de toutes parts, Abū

(1) Cf. p. 64.

(2) M. Jean Deny nous signale qu'il est question, dans le recueil des Mille et Une Nuits (*Les Ruses de Dalila*) et dans le roman picaresque arabe *Aḥmed ad-Danaf*, d'un homme de la pègre appelé *Zurrayk* le Pêcheur, qui est l'oncle de Dalila (ou Dâle) el-Muḥtāle et le père d'un autre chevalier d'industrie appelé Ali Châkir (voir Jean Deny, *Un conte picaresque des 1001 Nuits, Conférences de l'Université de Paris* (hors commerce) 1940, 78, 83). Le diminutif arabe *Zurrayk* est à rapprocher du persan *Zerķī*, « hypocrisie, fraude », d'où vient le nom de *Zerķī*. M. Jean Deny nous fait aussi remarquer que dans les Mille et Une Nuits il s'agit également d'un « 'ayyār » nommé *Zurrayk*.

(3) Le fils de Naşr s'appelait Tamīm ; il mourut sur le champ de bataille, devant Nişāpūr : cf. p. 51.

Muslim et ses compagnons entrèrent dans la mosquée et barricadèrent les portes. Les assaillants firent pleuvoir des flèches par les fenêtres. Il restait une seule issue : monter au minaret. La porte de la mosquée avait déjà cédé sous les coups des assaillants. Les douze compagnons montèrent, après avoir bloqué la petite porte. Du haut du minaret, Abū Muslim lança un appel au peuple de Merv : il l'incitait à s'insurger contre Mervān pour rétablir la pureté de la religion de Muḥammed. Naṣr-i Seyyār qui se tenait sur le toit du palais, l'entendit et fit appeler Muḥtāc, son vizir.

« Il faut miner le minaret et le faire sauter, » dit le vizir.

« Nous ne pouvons tout de même pas abattre un minaret ! » dit Naṣr.

« Vous n'avez pas hésité à tuer Ḥüseyn et aujourd'hui, vous hésitez à abattre un minaret que vous pouvez reconstruire ! » dit Muḥtāc.

Naṣr donna l'ordre de creuser la mine. Abū 'Aṭā-i Sīmrānī entendit le bruit des travaux et prévint Abū Muslim. Les ouvriers travaillaient vite et les soldats cernaient la mosquée. « Notre seul espoir est en Dieu ! » dit Abū Muslim, et il se mit à prier. Les rues et les toits étaient noirs de monde, il était impossible d'échapper. Les compagnons se préparaient à mourir. Mais Dieu eut pitié d'eux et entendit leur prière : un nuage noir apparut et le vent se mit à souffler avec violence, les éclairs brillèrent, le tonnerre gronda et une pluie torrentielle s'abattit sur la ville. En un instant, les rues furent désertes. Abū Muslim et ses compagnons descendirent du minaret à la faveur des ténèbres, à l'aide du lasso d'Abū 'Aṭā et se sauvèrent chacun de son côté.

IX. *Comment Māhyār le Juif cache Abū Muslim et fut dénoncé par Zerķī l'Espion*

Abū Muslim errait dans les rues désertes de Merv, ne sachant où se cacher. Il vit venir une femme juive et lui demanda asile pour la nuit. Elle le conduisit dans une demeure somptueuse et, en l'appelant par son nom, elle l'invita à boire et à manger. Abū Muslim, étonné, lui demanda qui elle était.

« Cette maison appartient à Māhyār le Juif, dit-elle. C'est un des notables de la ville et Naṣr-i Seyyār le tient en grande estime. Il se trouve en ce moment auprès de lui. Or, la nuit dernière, j'ai vu en rêve le Seigneur Prophète et il m'a ordonné de vous cacher. »

Abū Muslim lui demanda de le garder pendant quelques jours.

« Seigneur, lui dit-elle, tu sais que je suis Juive et toi Musulman. »

« Quelle importance ? répondit Abū Muslim. C'est la noblesse

de la personne qui compte. On peut être Juif ou Musulman et faire également le bien. »

Et Abū Muslim raconta à la dame que l'Imām Ḥüseyn avait épousé une Juive, c'était la fille de Zeyd le Juif (1). Elle avait trouvé le martyre aux côtés de son mari, dans la plaine de Kerbelā, et tous les Imāms descendaient de l'Émir des Croyants Ḥüseyn et de la fille de Zeyd le Juif. En entendant ce récit, la dame se réjouit et dit à Abū Muslim qu'elle était devenue Musulmane, ainsi que son mari, grâce aux miracles du Prophète. A ce moment, Māhyār entra et tomba aux pieds d'Abū Muslim.

Pendant que tous trois festoyaient, Naşr faisait fouiller les décombres du minaret abattu par la foudre pour retrouver les corps des rebelles. Mais on ne trouva rien et un garde vint dire qu'il avait aperçu les fugitifs vers le matin, près de la porte de Kişmihîn. Naşr fit proclamer qu'il punirait de mort quiconque leur offrirait l'hospitalité.

Un mois s'écoula. Abū Muslim passait ses journées caché dans une cave, chez Māhyār, et se promenait dans la ville chaque nuit. Plusieurs personnes l'aperçurent, mais il demeurait imprenable. Naşr reprochait à Zerķī sa maladresse.

« Il est chez Māhyār », disait Zerķī.

Mais Naşr refusait de le croire et l'accusait de calomnie.

« Māhyār est Juif, disait-il, quel intérêt a-t-il à cacher un Abū Turābī ? »

Zerķī persistait dans ses accusations et Naşr se décida à interroger Māhyār. Ce dernier nia et Naşr accabla Zerķī de reproches. Alors Zerķī demanda à Māhyār de lui prêter sa bague que celui-ci eut l'imprudence de lui remettre. Zerķī se rendit aussitôt à la maison de Māhyār pendant l'absence du maître retenu au conseil de Naşr. Une servante ouvrit la porte.

« Votre maître est au bain, dit Zerķī, il demande à son hôte de le rejoindre. Voici sa bague en témoignage. »

La servante tomba dans le piège et alla chercher Abū Muslim. Mais celui-ci avait eu, cette nuit-là, un rêve de mauvais augure. Il refusa de suivre Zerķī. Ce n'était plus nécessaire, car l'espion était maintenant sûr de sa cachette. Les gardes de Naşr ne tardèrent pas à venir fouiller la maison de Māhyār. Abū Muslim s'échappa et courut se réfugier dans une petite mosquée appelée Mescid-i Esed,

(1) Selon la tradition courante, les fils d'Alī avaient épousé des princesses sassanides et les Imāms descendaient de Ḥüseyn et de son épouse persane. Le détail concernant Zeyd le Juif et sa fille Şehribānū, l'épouse de Ḥüseyn, n'existe pas dans les manuscrits turcs ; on le trouvera dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, *Supplément Persan* 842 (cf. ff. 38-40). L'histoire de Māhyār le Juif, remarquable par son caractère humanitaire et supra-racial, pose un problème historique : voir pp. 79-80.

mais la femme et les enfants de Māhyār furent arrêtés. Et, par ordre de Naṣr, Māhyār et toute sa famille furent tués et jetés au feu (1).

X. *Comment Abū Muslim fut capturé et délivré.*

La mosquée où Abū Muslim s'était réfugié, fut cernée par des cavaliers sous la conduite de Ṭāhir bin Naṣr. Abū Muslim se défendit tant qu'il put, mais il fut pris et désarmé. Tandis qu'on l'entraînait par les rues de Merv, les Hérétiques se rassemblaient sur son passage pour l'insulter et l'outrager. Blessé plusieurs fois à la tête, il était couvert de sang. On le fit comparaître devant Naṣr-i Seyyār qui voulut le faire mettre à mort aussitôt, mais ses vizirs lui conseillèrent de le garder aux fers jusqu'à ce qu'on ait trouvé ses complices. Pour empêcher toute tentative d'évasion, on le mit au secret, dans un souterrain, sous le palais de Ṭāhir bin Naṣr.

Ses compagnons, rassemblés dans le tekye du Aḥī Baba, se lamentaient. Aḥī Ḥurdek craignait pour sa propre vie, car il avait gravé son nom sur la hache d'Abū Muslim et cette hache se trouvait entre les mains de Ḥozayma, le chef des gardes de Naṣr. Tandis qu'ils se lamentaient, une femme entra dans le tekye : c'était Sitt-i Tekūlbāz, une amie d'Abū Sehl-i Mah-Rū. Elle était Musulmane et Sunnite. Tous les Aḥīs se levèrent pour la saluer et la firent asseoir.

« O Compagnons de la Futuvvet (2), leur dit-elle, je suis venue vous dire qu'Abū Muslim est emprisonné dans le palais de Ṭāhir. Je vais essayer de le sauver. Ne vous affligez pas, car c'est le Prophète qui me guide ! »

Or, Sitt-i Tekūlbāz était chanteuse. Elle avait pour compagne une autre chanteuse nommée Serv-i Simīn dont Ṭāhir était tellement amoureux qu'il ne pouvait se passer de sa compagnie une seule nuit. A peine Sitt-i Tekūlbāz était-elle rentrée chez elle, qu'un serviteur de Ṭāhir venait les chercher.

(1) Dans la version de Ḥācī Ṣādī et dans la *B. 14*, Māhyār et sa famille sont sauvés du supplice à la dernière minute, par l'intervention de Sehlān-i Ardebīlī (cf. p. 108) ; mais comme Māhyār ne reparait plus dans la suite du récit, c'est la version des manuscrits persans qui doit être considérée comme la bonne ; Ḥācī Ṣādī n'a probablement pas voulu admettre le châtement injuste de ce sympathique personnage.

(2) Cette interpellation de la chanteuse aux membres de la corporation (cf. *B. 14*, 123), est particulièrement digne d'intérêt, car elle apporte une preuve de l'admission des femmes dans les corporations de métiers ; il s'agit d'une femme exerçant un métier sur lequel pèse un interdit social : les corporations de métiers groupaient, en effet, les classes ayant à souffrir de l'opposition sociale de l'élite. Cf. L. Massignon, *La « Futuwwa » ou « pacte d'honneur artisanal »*, 172-178, 189-192 ; cf. p. 63.

« Voilà deux nuits que vous n'êtes pas venues, dit Ṭāhir en les voyant, pourquoi ? »

« Nous craignons de t'importuner, répondit Sitt-i Tekülbāz, car on dit que le paysan porte-hache est emprisonné chez toi. »

« C'est une belle occasion de fêter sa capture, » dit Ṭāhir, et il se mit à festoyer avec Serv-i Sīmīn, tandis que Sitt-i Tekülbāz leur servait d'échanson et versait à boire profusément.

Pendant ce temps, les compagnons étaient toujours rassemblés dans le tekye et bénissaient Sitt-i Tekülbāz.

« Aurions nous moins de courage que cette femme ? » dit Abū 'Aṭā-i Sīmrānī.

« Que faut-il faire ? »

« Séparons-nous en trois groupes : l'un ira attaquer le palais de Naṣr, l'autre se rendra chez Muḥtāc et le troisième chez Ḥozayma pour reprendre la hache. De cette façon, nous effrayerons Naṣr et il relâchera Abū Muslim. »

Le plan d'Abū 'Aṭā fut approuvé et les compagnons se glissèrent dehors dans la nuit. Ḥurdek le Forgeron, Abū Sehl-i Mah-Rū, Muḥtāc le Rôtisseur, Naṣr-i Şeb-Rev, et d'autres encore, se rendirent vers le palais de Ḥozayma, escaladèrent le mur au moyen d'un lasso, lui coupèrent la tête, reprirent la hache et revinrent tout joyeux. Les autres arrivèrent devant les palais de Naṣr et de Muḥtāc, renversèrent les flambeaux et attaquèrent les gardes. Toute la ville retentit de cris et du bruit de la lutte.

Sitt-i Tekülbāz versa à boire à Ṭāhir et à Serv-i Sīmīn jusqu'à ce qu'ils aient perdu la raison. Alors, elle prit la clef dans la poche de Ṭāhir, s'empara des vêtements de Serv-i Sīmīn et descendit au souterrain. Depuis qu'il était prisonnier, Abū Muslim n'avait pas pu dormir un seul instant, tant ses blessures le faisaient souffrir. Juste à ce moment, Dieu lui envoya le sommeil et l'Emir des Croyants 'Alī lui apparut en rêve.

« Une dame nommée Tekülbāz viendra tout de suite te délivrer, lui dit-il, et tu retrouveras ta hache. Mais ne reste pas ici. Rends-toi à Baṣra et attends l'ordre de Dieu. »

Abū Muslim baisa la main du Roi de la Sainteté (1) et ouvrit les yeux : la clef tourna et Sitt-i Tekülbāz entra. Elle lui fit revêtir les habits de Serv-i Sīmīn et les gardes du palais, habitués aux allées et venues des deux chanteuses, les laissèrent passer.

(1) *Şāh-i Vilāyet*; *vilāyet*, dans le langage de la Mystique, signifie « la possession de l'autorité souveraine qui permet de se défaire de la Matière » ; c'est une des étapes de la « Voie » dont l'aboutissement est l'Homme Parfait et l'Union à la Réalité Divine ; le *Vilāyet* est la qualité du *Vell* ou du saint ; *Şāh-i Vilāyet* est un des surnoms d'Alī ; cf. J. K. Birge, *The Bektashi Order of Dervishes*, 271.

XI. Du voyage d'Abū Muslim vers l'Irāk

Quelques heures plus tard, Abū Muslim, escorté de quelques compagnons, quittait Merv. En approchant de Māhān, il entendit des sanglots déchirants qui venaient du cimetière : c'était Sekīne qui pleurait sur la tombe de leur mère. Lorsque Māhyār et sa famille avaient été tués et jetés au bûcher, quelqu'un de Māhān avait laissé courir le bruit que le bûcher était destiné à Abū Muslim. A cette nouvelle, Kelīme tomba morte. Abū Muslim pleura quelque temps près de sa sœur, puis il la confia à une voisine et partit avec ses compagnons. Ils chevauchaient si vite qu'en une nuit, ils couvrirent cinq étapes.

En s'éveillant, Serv-i Sīmīn appela Sitt-i Tekūlbāz. Elle ne reçut pas de réponse et appela plus fort, causant le réveil de Tāhīr. La fuite d'Abū Muslim fut bientôt découverte et Naşr, déjà irrité à cause des événements de la nuit, s'en prit à Süleymān et 'Osmān bin Keşīr. Il les accusa d'être Abū Turābī, comme leur père, et les menaça de mort s'ils ne retrouvaient pas le paysan porte-hache. Pour se disculper, ils dénoncèrent Tāhīr qui s'était adonné à la boisson en compagnie de danseuses. Juste à ce moment, Naşr reçut un message du Calife : Mervān avait appris l'existence d'Abū Muslim et envoyait contre lui un détachement de trente trois mille hommes commandés par Sehlān-i Ardebīlī. Sehlān fut logé dans un beau palais et ses soldats dressèrent leur camp devant la ville (1). Naşr se réjouissait de ce renfort et comblait leur chef d'honneurs. Mais il ne pouvait savoir que Sehlān-i Ardebīlī était Musulman et Sunnite et qu'il cachait l'intention de se joindre aux rebelles.

Abū Muslim et ses compagnons étaient arrivés à Saraḥs où régnait un cruel Hérétique nommé Mālik 'Antar. Abū 'Aṭā-i Sīmīrānī les conduisit chez un de ses amis qui appartenait à une confrérie appelée *Muḥibbān-i Seyyār* (2). Tous ses membres étaient amis du

(1) Dans les manuscrits turcs, Sehlān arrive juste à temps pour sauver Māhyār et sa famille du supplice : voir, ci-dessus, p. 106 n. 1.

(2) *Les Compagnons de la Vie errante* ; il s'agit probablement d'un ordre de derviches errants, semblable à celui des *Ḳalender* ; l'ordre des *Ḳalenderī* qui fut extrêmement répandu en Perse et en Anatolie, semble être originaire d'Asie Centrale ; d'après M. Abdūlbāki Gölpinarlı, il se détacha, au courant du xii^e siècle, des corporations artisanales et mystiques. Les derviches de cet ordre préconisaient l'usage des narcotiques comme stimulant de mise en extase. Cf. A. Gölpinarlı, *Mevlānā Celāleddīn*, 60 sq. ; *ibid.*, *Melāmīlik ve Melāmīler*, Istanbul 1931, 14 sq. ; F. Babinger, article *Ḳalenderī*, dans EI ; F. Köprülü, *Türk Halkedebiyatı Ansiklopedisi*, I, s. v. *Abdal*. La mention des *Muḥibbān-i Seyyār* se trouve dans le manuscrit *Supplément Persan* 842, f. 64r. Cf. pp. 63, 68, 125 n. 1.

Calife 'Alī Murtaḏa. Or, Naṣr avait dépêché des messages dans tout le pays, avec le signalement d'Abū Muslim et 'Antar faisait rechercher « l'homme à la hache » dans la ville et ses environs. Il donna l'ordre d'arrêter tous les Abū Turābī et sept des compagnons de la confrérie furent pris et menés au gibet. Aidé des amis d'Alī Murtaḏa, Abū Muslim délivra les prisonniers. Le chef de la confrérie, Maṣūr-i Saraḥsī, et tous les compagnons demandaient à le voir. Dans la nuit, revêtu du bonnet et de la robe des ṣūfis, tenant le bâton et la cruche remplie d'eau, il se rendit chez Maṣūr. Les compagnons étaient réunis autour de lui. Devant ce tableau, Abū Muslim se mit à penser à ses propres compagnons qu'il avait laissés à Merv et dont il était sans nouvelles. La nostalgie s'empara de lui et une larme s'échappa de ses yeux. Il fut obligé d'en révéler la cause. Alors, un novice de la confrérie, nommé Cūneyd-i Saraḥsī, lui proposa de porter une lettre à Hurdek le Forgeron. Il monta sur son chameau et partit dans la nuit. Avant d'entrer à Merv, il remplit deux sacs de sable pour faire croire qu'il apportait de la farine. Il lui fallait demander où était la demeure du forgeron et le hasard voulut que celui qu'il questionna fut Zerḳī l'Espion. « Qu'est-ce que tu apportes dans tes sacs ? » demanda Zerḳī. « C'est de la farine qu'on envoie à Aḥī Hurdek, de tel village ». Zerḳī indiqua le tekye du Aḥī Baba, mais, en faisant reculer le chameau, un des sacs s'accrocha au mur et du sable se répandit. Zerḳī comprit qu'il y avait là une ruse et se mit à espionner. Il ne tarda pas à découvrir la vérité et courut en informer Naṣr. Mais celui-ci refusa de le croire : Hurdek le Forgeron était le Aḥī de la ville et, en cette qualité, il était au-dessus de tout soupçon. Mais il dut se rendre à l'évidence et envoya Sehlān-i Ardebīlī pour arrêter le forgeron et les quarante compagnons. Les Aḥīs ne se rendirent pas tout de suite, il y eut combat. Naṣr voulut les faire mettre à mort, mais Sehlān conseilla d'attendre les ordres du Calife, car ils étaient tous des gens notables.

« Nous ne pouvons pas les garder, dit Naṣr, le peuple viendra forcer la prison ! »

Sehlān se chargea de la garde des prisonniers jusqu'à l'arrivée de la réponse de Mervān. Il les emmena dans son palais, les logea confortablement et leur fit servir des mets de choix.

Pendant ce temps, le chameau de Cūneyd était revenu à Saraḥs, couvert de blessures et sans son maître. Les compagnons comprirent qu'il était arrivé quelque chose et conseillèrent à Abū Muslim de quitter la ville. Lorsqu'Antar reçut un second message de Naṣr lui ordonnant d'arrêter le rebelle, Abū Muslim et ses amis étaient déjà sur la route de Niṣāpūr. Ils s'arrêtèrent dans le *ribāḏ* (1) de

(1) A. *Ribāḏ*, ce terme désigne, en turc, « les faubourgs » d'une ville, par opposition

Niṣāpūr, chez Behrām-i Mūsterī qui était re'is de Niṣāpūr et chef des Aḥīs. Abū Muslim voulait se rendre à Iṣfahān.

« Il faut vous déguiser pour aller dans cette ville, lui dit Behrām, car le padichah d'Iṣfahān est Ṣa'ṣa' bin Ḥaccāc qui n'a pas son pareil en cruauté sur toute la surface du globe. Laissez chez moi votre hache qui vous trahirait et déguisez-vous en ascète. »

Abū Muslim coupa ses cheveux, tailla sa barbe à la manière persane, et revêtit une robe de derviche telle qu'en portent aujourd'hui les *Seyyid-i Aḥmedī* (1). Ses amis firent de même : chacun suspendit à sa ceinture un bol de bois, ils accrochèrent partout des ficelles et des bâtons, donnèrent à leur tenue un aspect aussi désordonné que possible, jetèrent un tapis de prière sur leur épaule et se mirent en route, en laissant la hache à Behrām.

Arrivés devant les portes d'Iṣfahān, les amis se séparèrent pour se retrouver ensuite dans la mosquée. Pour passer devant les gardes, il fallait louer le nom de Mervān et de Ṣa'ṣa' bin Ḥaccāc. Des crieurs parcouraient les rues en proclamant : « Malheur à celui qui ouvrira aujourd'hui sa boutique : je réduirai ses fils et ses filles en esclavage, je ferai piller sa maison ! »

Ṣa'ṣa' apparut en somptueux équipage, puis vinrent quarante condamnés traînés au supplice sous les huées de la foule. Abū Muslim sentit son cœur fondre : il n'avait pas sa hache. Il voulut s'élançer, mais Abū 'Aṭā-i Simrānī le retint : « Seigneur, ne sois pas fou, lui dit-il, regarde le nombre des Hérétiques ! »

Il vit les condamnés monter sur l'échelle en louant le nom d'Alī et de ses enfants. Ṣa'ṣa' le maudit ne leur laissa pas le temps de parler : les uns furent cloués par les mains et par les pieds, d'autres par la nuque ou autrement encore ; les uns mouraient aussitôt, d'autres restaient vivants plusieurs heures ou même plusieurs jours. Devant ce spectacle, Abū Muslim perdit la raison, il se mit à trembler comme une feuille d'automne et tomba évanoui. Ses amis le portèrent dans la mosquée et lui jetèrent de l'eau sur le visage. Vers le soir, il était brûlant de fièvre. Il dit à ses amis de

à la ville propre (P. *Şehristān* ou A. *medīna*) ; cf. W. Barthold, *Turkestan down to the Mongol Invasion*, Oxford 1928, 78. Il semble y avoir eu confusion, en turc, entre les termes arabes *Ribāṭ* qui désigne le lieu de résidence d'une communauté ḡāzi sur les confins d'un pays musulman, d'où le sens de « forteresse » et « couvent fortifié », et *Rabad* qui signifie les « environs d'une ville » et les « faubourg » ; cf. E. W. Lane, *An Arabic English Lexicon*, Londres 1863-1893 ; R. Dozy, *Supplément aux Dictionnaires Arabes*, Paris 1927. Dans le sens de « couvent », le terme ne fut pas très répandu en Turquie où le nom courant était *tekye* (vulg. *tekke*) et *dergāh* (cf. p. 123 n. 2). Sur les différents noms des couvents, d'abord synonymes, mais qui se différencièrent par la suite, cf. A. Gölpınarlı, *Mevlānā Celāleddīn*, 145-146. Voir aussi notre *Geste de Melik Dānişmend*, I, 146-147.

(1) AF 57, f. 201v ; cf. pp. 62 n. 2, 71.

le laisser et de veiller à leur propre salut. A la faveur de la nuit, ses compagnons se rendirent sur le lieu du supplice, tuèrent les soldats qui gardaient les gibets et descendirent les suppliciés. Beaucoup étaient morts, mais quelques-uns étaient encore en vie. Ils enterrèrent les morts, suspendirent les corps des gardes aux potences et revinrent près d'Abū Muslim. En apprenant les événements de la nuit, Şa'şa' donna l'ordre d'arrêter tous les étrangers, qu'ils soient *şeyh*, *dānişmend* (1) ou *hoca*, afin que la ville d'Işfahān ne ressemblât pas à la Merv de Naşr-i Seyyār. Abū 'Aṭā vint dire à ses compagnons qu'il fallait fuir sur l'heure. Mais Abū Muslim allait de plus en plus mal. En face de la mosquée, il y avait un *ḥammām*. Ils le transportèrent dans la chambre de chauffe et le déposèrent dans un coin. Au moment où ils franchissaient la porte, le chauffeur apparut et leur cria :

« Cet endroit n'est pas un hôpital et je ne suis pas garde-malade ! Prenez votre malade et emmenez-le ! »

« Seigneur, répondit Abū 'Aṭā, nous n'avons pas l'intention de laisser notre malade ici ; nous voulions seulement prévenir ses parents dans la ville, pour qu'ils viennent le prendre. »

« Revenez vite, leur dit le chauffeur, sinon je le jetterai dehors ! »

Quand ils furent partis, Abū Muslim se mit à implorer l'aide de Dieu à haute voix. Le chauffeur qui écoutait ses paroles, comprit qu'il était Sunnite. Il se mit à chanter un hymne à la louange d'Alī et Abū Muslim reconnut en lui un Croyant.

« Nous sommes en Perse, lui dit le chauffeur, où donc as-tu appris l'arabe ? »

« Ma famille est originaire de Başra, c'est pourquoi je connais l'arabe, » répondit Abū Muslim.

Le chauffeur lui apprit qu'il venait lui-même de Başra et qu'il se trouvait à Işfahān depuis deux ans. Il se nommait 'Āmr et connaissait bien l'oncle d'Abū Muslim, Sa'īd, qui était devenu un personnage important à Başra. Le *ḥammām* où il travaillait, appartenait à Kays bin 'Āmr qui avait été le vizir de Ḥaccāc. Kays était mort, mais le chauffeur travaillait pour sa femme et sa fille, Maymūne.

« C'est ma mère, dit Abū Muslim, et Maymūne est ma sœur, puisque sa mère m'a nourri de son lait ».

'Āmr voulut aller les chercher, mais il ne le permit pas, car il était tout noir, à cause de la fumée de la chaudière. Le brave chauffeur le soigna si bien qu'il retrouva bientôt toute sa force. Alors, il le lava avec du savon parfumé et le conduisit chez la femme

(1) Le titre *dānişmend*, « sage », se rencontre assez souvent avec une valeur religieuse chez les Turcs de Transoxiane et du Khorassan ; il est porté par des *baba*, prédicateurs mystiques musulmans. Cf. notre *Geste de Melik Dānişmend*, 1, 105.

de Kaïs. En le voyant, elle fut toute émue, son cœur se mit à battre et son lait, tari depuis tant d'années, se mit à gonfler ses seins. Elle lui fit revêtir de somptueux vêtements et envoya chercher Maymūne, sa fille. Abū Muslim séjourna quelque temps chez elle, puis il se rendit à Bašra, chez son oncle. Sa'īd l'installa chez lui et lui donna un *golām* (1) et une esclave pour le servir. Or, à Bašra vivait 'Ašim, le fils du maudit Šibr, l'assassin du Calife Hüseyn (2), et Abū Muslim avait juré sa mort. Il le fit épier par son *golām* et une nuit, quand l'occasion se présenta, il pénétra dans sa maison et le tua dans un sommeil d'ivresse. Il vengea ainsi la mort de Hüseyn. Le lendemain, il dut quitter la ville, par crainte des repréailles. Son oncle lui donna un chameau, mille dīnār et des provisions de bouche. Abū Muslim lui demanda de libérer le *golām*, en récompense de ses services. Quant à l'esclave, elle était amoureuse de lui et obtint de Sa'īd la permission de l'accompagner dans son voyage. Elle croyait que c'était par respect pour son oncle qu'Abū Muslim ne la regardait pas et que tout changerait dès qu'ils seraient partis de sa maison, mais elle ne connaissait pas sa pureté. Abū Muslim se vêtit comme un marchand, mit l'esclave derrière lui, sur son chameau, et arriva un jour à Bagdad. Il loua une chambre, dans une auberge, y laissa l'esclave et passa son temps à se promener dans la ville. Furieuse d'être dédaignée, elle décida de se venger et se sauva avec un jeune marchand, emportant chameau, bagages et argent. Le soir, quand Abū Muslim revint à l'auberge, il trouva la chambre vide ; il ne lui restait même pas de quoi acheter du pain. Alors, il releva les pans de sa robe et prit le chemin de Kūfa. Il marcha pendant plusieurs jours et arriva dans la ville, harassé de fatigue et de faim. Il se rendit au bazar, là où l'on embauchait les ouvriers. Un vieillard passa et l'engagea pour bêcher son jardin. Abū Muslim se mit à l'œuvre et, en enfonçant la bêche, il heurta quelque chose de dur : il déterra un bouclier en or qu'il alla porter au maître du jardin, Sālim Pīr. Pour récompenser son honnêteté, le vieillard lui donna mille florins d'or (3). Vers le soir, Abū Muslim se rendit à la mosquée, détacha sa ceinture pour faire ses ablutions et la posa au pied du minber près duquel se tenaient deux hommes. Quand il revint, elle avait disparu avec

(1) P. *Golām* désigne un jeune esclave, un page.

(2) *Šibr*, vulg. pour *Šamr*, était le nom du général envoyé par le gouverneur de Kūfa, 'Obeydullah, contre Hüseyn et qui ordonna le massacre de Kerbelā ; en apprenant le dénouement tragique, le Calife Yezīd I accabla 'Obeydullah de reproches.

(3) La mention de *Filūrī* dans la version de Hācī Šādī (cf AF 57, f. 227 r), indique que le texte date de l'époque ottomane ; ce terme, dérivé de l'italien, servait à désigner la monnaie d'or, à l'époque ottomane ; cf. A. Gölpınarlı, *Burgāzi ve « Fütüvvet nâme » si*, *Istanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası*, XV, Istanbul 1955, 100.

les mille florins qu'elle contenait. Ayant bêché tout le jardin, il rapporta la bêche à Sālīm Pīr et prit congé de lui. Il voulait se rendre à Medā'in (1) pour prier sur la tombe de Selmān-i Fārsī (2). Le vieillard le laissa partir à contrecœur, car il était content de son travail. En route, Abū Muslim aperçut ses deux voleurs.

« Holà, Vauriens ! leur cria-t-il, êtes-vous Juifs, Chrétiens ou autre chose ? Vous venez à la mosquée pour voler les gens ! »

« Nous sommes Musulmans, répondirent-ils, et nous venons de Balkh. Mais il nous est arrivé un malheur et le chagrin nous empêche de prier. »

« Quel est ce malheur ? »

« Nous sommes disciples de Ḥeys de Balkh (3) qui est ' Chef de la Propagande de la Famille du Prophète ' (4). Nous avons beaucoup de partisans à Balkh. Or, tandis que nous nous rendions au Hedjaz, notre maître a été arrêté et nous ne savons que faire pour le délivrer. »

« Je suis aussi ' Chef de la Propagande ', dit Abū Muslim. Je suis ce jeune homme du village de Māhān, surnommé Abū Muslim. »

A ces mots, les deux hommes tombèrent à ses pieds et lui rendirent l'or dérobé. Abū Muslim se fit conduire à la prison et en fit le tour, en examinant attentivement le mur : un grand fossé plein d'eau l'entourait et le pont-levis était levé. Tout accès était impossible, à moins de détourner l'eau du fossé. Abū Muslim alla chercher la bêche de Sālīm Pīr et vida le fossé pendant la nuit. Puis, ils pénétrèrent dans la prison par un trou dans le mur et délivrèrent Ḥeys de Balkh et tous les prisonniers. Mais ils oublièrent, au bord du fossé, la bêche qui portait le nom de son propriétaire. Sālīm Pīr fut arrêté et condamné à mort. Tandis qu'il gravissait

(1) Dans certains manuscrits, on trouve Medīne à la place de Medā'in ; or, d'après la tradition, c'est à Medā'in que se trouve la tombe de Selmān-i Fārsī, dans un endroit appelé, en son honneur, *Selmān-i Pāk*, et qui est un lieu de pèlerinage. D'autre part, lorsqu'Abū Muslim apprit la condamnation de Sālīm Pīr, il se trouvait déjà à Medā'in ; il se mit aussitôt à cheval et parcourut en une nuit la distance de Medā'in à Kūfa, ce qu'il aurait été impossible d'admettre s'il s'était trouvé à Medīne. Dans certains manuscrits, au lieu de Sālīm Pīr, on trouve Eslēm Pīr.

(2) Selmān-i Fārsī dont la tradition a fait un compagnon du Prophète, est le héros nationale de la Perse islamisée ; il joua un rôle important dans le développement de la *Futuwwet*, des corporations artisanales et des ordres religieux qui en dérivent ; il est le quatrième anneau de la chaîne mystique, ayant été initié à la *Futuwwet* après l'Archange Gabriel, Muḥammed et 'Alī ; il est le patron des *Ahīs* ; cf. G. Levi della Vida, *El, s. v. Salmān al-Fārsī* ; L. Massignon, *Salmān Pāk et les Prémices spirituelles de l'Islam Iranien*. Il apparaît en rêve à Abū Muslim (cf. page suivante) et lui donne l'accolade, ainsi que l'épée qui lui a appartenu ; cf. pp. 26, 48, 51, 64.

(3) Dans certains manuscrits, le nom de ce personnage est Ḥayāt-i Balhī.

(4) Cf. p. 101 n. 1.

l'échelle du supplice, Abū Muslim apparut, suivi des prisonniers délivrés.

« Je suis Abū Muslim de Māhān ! » cria-t-il, et, aussitôt, les Hérétiques s'enfuirent de tous côtés. Abū Muslim arracha Sālim Pīr au gibet et prit le chemin de Medā'in.

Tandis qu'il dormait, un soir, près de la tombe de Selmān-i Fārsī, il le vit apparaître dans son rêve (1) : il lui dit de retourner en toute hâte à Iṣfahān où la bonne fortune serait pour lui, et de se hâter ensuite vers Merv, car Naṣr-i Seyyār avait condamné à mort les Ahīs de la ville. Abū Muslim se réveilla aussitôt et se mit en route pour Iṣfahān : il comprit que le moment était venu pour venger son père en tuant Ṣa'ṣa', le cruel fils du maudit Ḥaccāc. Il fit part de son projet à la femme de Ḥays, chez qui il s'arrêta. Dans la nuit, il se glissa vers le palais du padichah de la ville. A sa grande surprise, il vit une corde qui pendait du mur et un jouvenceau descendait du palais, en tenant à la main une tête coupée. Il reconnut Maymūne, sa sœur de lait, qui venait de couper la tête de Ṣa'ṣa' pour lui épargner le danger. Elle promit d'accourir vers lui, dès qu'il commencerait son insurrection. Abū Muslim partit sans tarder et, en passant par Niṣāpūr, il reprit sa hache chez Behrām-i Mūṣṭerī. Il arriva une nuit à Māhān. Les Ahīs allaient être pendus le lendemain matin.

XII. *Comment Abū Muslim sauva du supplice les Ahīs de Merv et repartit pour la Syrie*

Avant l'aube, il revêtit une cotte de maille sous une robe de paysan, cacha sa hache sous ses vêtements et se rendit à Vīrān Kōy. C'était un endroit en ruines, près de Merv, où se cachaient Abū 'Āṭā-i Simrānī et ceux des compagnons qui avaient échappé à l'arrestation. Tous revêtirent des habits de paysans et se dirigèrent vers la ville. Les portes de Merv n'étaient pas encore ouvertes, mais les paysans arrivaient déjà de tous les côtés, portant du bois, des céréales, du miel, de l'huile, des œufs et tout ce qu'il fallait pour ravitailler la ville. Les compagnons se mêlèrent à eux et entrèrent ainsi à Merv. Les gibets étaient dressés devant la mosquée. C'était un vendredi et l'exécution devait avoir lieu

(1) Selmān-i Fārsī donne l'accolade à Abū Muslim et lui remet l'épée qui lui a appartenu ; cf. p. 64. Voir, ci-dessus, p. 113 n. 2. Mais il n'est plus question de cette épée dans la suite du récit. Ce détail a dû être ajouté lorsque le Roman d'Abū Muslim fut entré dans la littérature des corporations de métiers. Dans *B. 14*, 210-211, avant d'aller à Iṣfahān, Abū Muslim se rend à Meṣhed-i 'Alī et, à cette occasion, le compilateur évoque le récit d'Alī venu chercher son propre corps : cf. p. 91.

après la prière. Bientôt, les gardes de Naşr se mirent à disperser la foule à l'aide de gourdins et les condamnés apparurent, encadrés de soldats. Sehlān-i Ardebīlī marchait en tête. Ahī Baba monta le premier sur l'échelle. Sehlān s'approcha de lui et lui dit de ne pas le tenir responsable de sa mort, car il avait essayé par tous les moyens de les sauver, seul Abū Muslim pouvait maintenant quelque chose pour eux : à ce moment, Abū Muslim et ses amis s'élançèrent sur les bourreaux et les tuèrent. Sehlān et ses hommes firent semblant de résister tout en les aidant et, au bout d'une heure, les Hérétiques furent dispersés.

« Plus de la moitié de la ville est avec les Abū Turābī ! » dit Sehlān à Naşr, et il lui montra six ou sept cents Hérétiques prisonniers qu'il accusait d'avoir aidé les rebelles. Malgré leurs protestations, ils furent mis à mort et Sehlān fut félicité pour son courage et ses bons services. Persuadé de la complicité des fils de Keşir, Naşr les fit arrêter. « Confiez-moi les prisonniers, afin que je les mette à la torture, dit Sehlān, ils feront peut-être des aveux. » Il emmena les fils de Keşir dans son palais. Cependant, Zerķī espionnait : il lui sembla apercevoir Abū Muslim parmi les soldats de Sehlān, mais il voulut s'en assurer avant de le dénoncer. Sehlān gagnait de plus en plus la confiance de Naşr qui, sur ses conseils, relâcha les fils de Keşir. Aussi, quand Zerķī vint l'accuser de cacher Abū Muslim, fut-il fort mal reçu.

Pendant ce temps, les Croyants s'étaient rassemblés chez Sehlān : il proposait de passer à l'action. Quatre mille de ses hommes étaient prêts à se joindre aux conjurés de Merv. Mais Süleymān bin Keşir ne donnait pas son accord : il trouvait qu'il fallait d'abord prévenir tous leurs amis d'Irāk, afin que l'insurrection fût générale et, pour ne pas avoir à se repentir plus tard de leur action, ils devaient avant tout obtenir un firman de l'Imām Ibrāhīm (1).

« Les insurrections qui se font sans firman (2), finissent toujours mal, dit-il. Que quelqu'un parte chercher un firman de l'Imām et nous serons tous prêts à suivre et à obéir à celui qui sera désigné comme chef. »

« Süleymān a raison, dit Sehlān. Si Kerb Ğāzi a échoué dans son entreprise, c'est parce qu'il n'avait pas reçu de firman. Il en a été

(1) Ibrāhīm l'Abbasside, mis à mort par Mervān II, en 748 : cf. pp. 47, 49, 52.

(2) Dans la littérature épique turque le *firmān* est revêtu du caractère d'une formule magique : avant de se mettre en campagne, le héros épique doit recevoir un *firmān* qui définit sa mission et en garantit le succès ; le *firmān* doit être accompagné d'attributs symboliques : pour Abū Muslim, ses attributs seront la robe et le turban d'Ali (voir p. 117). Cf. notre *Geste de Melik Dānişmend*, I, 163, 193-195. Sur le *firmān*, mot d'origine persane, qui a pris une grande extension dans les institutions ottomanes, cf. M. Z. Pakalin, *Osmanlı Tarih Deyimleri ve Terimleri Sözlüğü*, I, 607-608.

de même pour Šāfiyye Ḥātūn (1) et pour tous ceux qui ont essayé, jusqu'à ce jour, de renverser les Mervanides, car dix-sept (2) entreprises ont échoué avant la nôtre. Nous avons besoin d'un chef qui nous conduise et ce chef sera celui qui risquera sa vie pour nous procurer le firman. »

« Yezīd a emprisonné l'Imām à Damas lorsqu'il avait neuf ans, continua Süleymān, il en a quatre-vingt-dix maintenant. Il se trouve dans un endroit tel que même les dīvs de Salomon ne pourraient l'atteindre. C'est lui seul qui peut donner le firman. Qui est-ce qui ira le chercher ? »

« C'est celui qui a reçu la hache qui doit partir, dit Sehlān. S'il ramène le firman, nous serons prêts à lui obéir et à le reconnaître pour chef. »

A ces mots, le roi du Khorassan, le sultan porte-hache, se leva de sa place et dit :

« O Compagnons ! Amis de la Famille de Muhammed-'Alī ! Moi, votre esclave indigne, je suis à vos ordres : si vous me dites d'aller chercher le firman, je suis prêt à partir. »

Alors, tous se prosternèrent devant lui et lui dirent : « Personne ne saurait le faire, si ce n'est toi ! »

Abū Muslim sortit aussitôt et se mit en route au milieu de la nuit.

XIII. *Comment Abū Muslim obtint le firman de l'Imām Ibrāhīm (3)*

Abū Muslim s'arrêta d'abord chez Behrām bin Müşterī, à Nişāpūr. Celui-ci lui donna une lettre pour un de ses amis qui habitait Damas et se nommait Abū Ḥasan. Dans la lettre, il pria son ami de recevoir Abū Muslim chez lui et de faire tout ce qu'il pourrait pour l'aider. Abū Muslim prit congé de Behrām et, chevauchant jour et nuit sans s'arrêter, il arriva bientôt en Syrie. Il se dit qu'il serait plus prudent d'entrer à Damas sans sa hache. En traversant un village, il reconnut l'ancien gōlām de son oncle et descendit chez lui. Il lui confia sa hache en lui recommandant, au cas où il ne reviendrait pas, de la porter à Nişāpūr et de la remettre à Behrām bin Müşterī. En arrivant à Damas, il se rendit chez Abū Ḥasan et lui demanda de l'aider à pénétrer dans la prison de l'Imām. Il fallait pour cela gagner l'amitié du geôlier et Abū Ḥasan conçut le plan suivant : dimanche était le jour où Mervān allait visiter la prison. Les mendiants se tenaient sur son passage et quémant-

(1) Cf. pp. 78, 92.

(2) Cf. p. 102 n. 1.

(3) Cf. pp. 66, 72.

daient l'aumône. Après le départ du Calife, Abū Muslim devait s'avancer vers les mendiants et se mettre à distribuer des aumônes très généreuses. Le geôlier qui se nommait Fārs, ne manquerait pas de sortir. Abū Muslim devait le saluer et lui remettre sa bourse, en le priant de distribuer le restant comme il l'entendrait. Tout se passa comme Abū Ḥasan l'avait prévu : lorsque Mervān quitta la prison et que ses *çavuş* (1) eurent dispersé la foule sur son passage, avec leurs cannes dorées, Abū Muslim s'avança vers les mendiants accroupis au pied du mur et se mit à leur distribuer des aumônes. Le geôlier ne tarda pas à s'approcher de lui et engagea la conversation. Abū Muslim se fit passer pour un riche marchand de Şūs qui, pris dans une tempête, avait fait le vœu de distribuer aux pauvres mille pièces d'or, s'il arrivait à Damas sain et sauf. Par ses présents généreux, il réussit à gagner l'amitié et la confiance du geôlier et devint un habitué de sa maison. Il accompagnait parfois Fārs dans sa ronde et repéra ainsi la cellule de l'Imām. Un soir, le geôlier alla jusqu'à lui confier la garde de la prison et s'absenta jusqu'au matin. Abū Muslim se rendit aussitôt dans la cellule de l'Imām Ibrāhīm : il vit un vieillard tout auréolé de lumière et se jeta à ses pieds. L'Imām posa ses mains sacrées sur sa nuque et le bénit. Il le présenta aux douze compagnons emprisonnés avec lui. Puis, prenant la plume et le papier que lui tendit Abū Muslim, il écrivit un firman dans lequel il disait : « Ceux qui maudissent Muḥammed-'Alī, devront être mis à mort. Ceux qui refusent de reconnaître l'autorité de la Maison du Prophète, devront être mis à mort. J'ai donné ce firman à Abū Muslim : son ordre est mon ordre. Quiconque refuse de lui obéir est Yezīdī et partisan de Mervān. »

L'Imām remit le firman à Abū Muslim et rédigea une autre lettre adressée à Süleymān-i Keşir, 'Oşmān, Ḥurdek le Forgeron, Sehlān-i Ardebilī et tous les compagnons : il leur envoyait son salut et leur ordonnait d'obéir au chef qu'il désignait. Puis, il donna à Abū Muslim une robe et un turban noirs : c'était ceux que portait le Calife 'Alī, chaque vendredi, pour se rendre à la mosquée. Abū Muslim ne devait jamais s'en séparer et devait faire porter à tous ses partisans et à tous les gens de la *futuvvet*, des robes et des turbans noirs, afin qu'ils soient vêtus comme l'était le Calife 'Alī, en se rendant à la prière du vendredi. L'Imām recommanda aussi à Abū Muslim de ne jamais mettre en prison les Mervanides qui tombaient entre ses mains, mais de les faire mourir en leur enfon-

(1) *Çavuş* : sous les Seldjucides, un des emplois des *çavuş* était de marcher devant le sultan pour lui frayer un chemin ; ces *çavuş* portaient une ceinture d'argent et un bâton doré ; sur les différentes fonctions des *çavuş*, cf. M. Z. Pakalin, *Osmanlı Tarih Deyimleri ve Terimleri Sözlüğü*, I, 332-336 ; notre *Destān d'Umūr Pacha*, 63.

çant douze clous dans la tête, et cela pour l'amour des Douze Imāms (1). Il lui remit une prière qui avait été transmise par l'archange Gabriel à Adam, puis à tous les prophètes jusqu'à Muḥammed, et que l'Imām transmettait à son tour à Abū Muslim pour qu'elle lui apportât la victoire et la bonne fortune, et, le serrant sur son cœur, il lui dit : « Va, mon fils, la chance est avec toi ! Ne m'oublie pas dans tes prières, car ma vie est finie : demain, je trouverai le martyr par les mains du maudit Mervān ! »

Abū Muslim attendit le retour de Fārs, ensuite il revint chez Abū Ḥasan, prit congé de lui et se mit en route pour le Khorassan.

XIV. *Du rêve de Mervān et du martyr de l'Imām Ibrāhīm.*

Pendant qu'Abū Muslim recevait le firman des mains de l'Imām, Mervān l'Ane eut un rêve qui le troubla fort : un faucon blanc comme le lait, planait au-dessus de la prison de l'Imām. Soudain, il fondit dans la prison, saisit une lettre et prit son essor vers le ciel. En survolant le palais de Mervān, il fut assailli par un vol de corbeaux noirs. Mais le bec du faucon crachait du feu et les corbeaux furent brûlés. Une étincelle de ce feu tomba sur le palais de Mervān qui se mit à flamber. Le Calife affolé, courait de tous côtés, cherchant quelqu'un pour éteindre l'incendie, mais voilà qu'il se mit à flamber lui-même et se réveilla en criant. Il fit aussitôt appeler ses astrologues. Ceux-ci refusèrent de parler tant que le Calife ne leur donna pas l'anneau qui octroyait la vie sauve, car Yezīd avait fait mettre à mort ses astrologues pour une mauvaise nouvelle.

« Le faucon, dirent-ils alors, c'est le héros du Khorassan (2) dont on entend parler. Il planait au-dessus de la prison, signifie que

(1) Ibrāhīm l'Abbasside et Abū Muslim furent contemporains du 6^e Imām, Ca'fer-i Ṣādiq (mort en 763) ; ce n'est d'ailleurs pas le seul anachronisme du Roman. Voir p. 140 les noms des Douze Imāms. Le supplice recommandé par l'Imām rappelle un passage de la Bible : Jahel tuant Sisara, chef des Chananéens, en lui enfonçant un clou dans la tempe (*Juges*, IV, 17-22).

(2) Il est à noter qu'après l'assassinat d'Abū Muslim, ceux qui ne voulurent pas croire à sa mort, prétendirent qu'il s'était métamorphosé en un pigeon blanc et s'était envolé vers un château de cuivre où il vivait en compagnie de Mazdak et du Mehdī : cf. p. 55. « Se métamorphoser en oiseau » se retrouve dans les traditions des ordres de derviches : lorsque Ḥācī Bekṭāş, sur l'ordre d'Aḥmed-i Yesevī, quitta la ville de Balkh pour se rendre en Anatolie, il lança dans les airs, comme un appel aux derviches de Rūm, une tige de mûrier enflammée ; cette tige fut reçue par Aḥmed Fakīh, à Kīrşehir, qui se métamorphosa en faucon pour voler à la rencontre de Ḥācī Bekṭāş qui venait vers Rūm sous la forme d'un pigeon ; cf. *Şaḫīḫnāme*, f. 260 sq. ; cette même tradition est racontée dans l'ouvrage de J. K. Birge, *The Bektashi Order of Dervishes*, 37-38, mais au lieu d'Aḥmed Fakīh, c'est Bāyezīd-i Bistāmī qui se métamorphosa en faucon. Voir note suivante.

pendant plusieurs jours, il épiait l'occasion d'y pénétrer. La lettre qu'il tenait dans son bec, c'est le firman que lui donna l'Imām. Il a survolé le palais, c'est le signe qu'il s'insurgera et viendra t'attaquer. Le feu, c'est le symbole de ses victoires.»

Le Calife fit venir l'Imām Ibrāhīm : il apprit la visite d'Abū Muslim, le firman qu'il avait reçu et entendit prédire la chute de sa dynastie. Il donna l'ordre de le pendre. Du haut de l'échelle, l'Imām cria au peuple la victoire prochaine du héros du Khorassan à qui il venait de donner un firman, et la fin du règne des Mervanides. Les bourreaux tirèrent l'échelle et la foule s'attendait à voir le corps de l'Imām balancé au bout de la corde et tourner en spirale, mais au lieu de cela, les spectateurs émerveillés le virent déployer une paire d'ailes vertes et prendre son essor vers le ciel (1). Il monta vers les horizons bleux et devint invisible. Le peuple comprit qu'on avait pendu un innocent. Aussitôt, une pluie de pierres s'abattit sur ceux qui venaient de pendre l'Imām, sans que personne ne sut d'où venaient ces pierres.

XV. *Comment Süleymān-i Keşir refusa de reconnaître l'autorité d'Abū Muslim (2)*

Ayant repris sa hache, Abū Muslim chevauchait à bride abattue, en direction du Khorassan. Soudain, il entendit derrière lui un bruit de galop : c'était les soldats que Mervān avait lancés à sa poursuite. Il dut leur faire face : saisissant sa hache, il se jeta sur eux, tel un loup affamé sur un troupeau de brebis. Il avait beau se battre comme 'Alī, le Lion de Dieu, il fut cerné. Alors, un bruit de tonnerre retentit qui fit trembler ciel et terre et, du côté de la Kibla, apparut un cavalier brandissant une épée de feu : il chargea les Hérétiques, renversa l'étendard de Mervān et mit l'ennemi en fuite. Abū Muslim s'approcha de l'apparition : « Va, lui dit-elle, je te confie à Dieu ! Quand le temps sera venu, tu sauras qui je suis ! »

Et le cavalier repartit par là où il était venu.

Les conjurés s'étaient rassemblés dans la cave du palais des fils

(1) Cf. p. 63. Voir note précédente.

(2) Abū Muslim dut quitter deux fois le Khorassan, à cause de l'hostilité de Süleymān bin Keşir. Pendant son deuxième voyage, un messager de l'Imām le rejoignit à la frontière ouest du Khorassan et lui remit deux bannières noires et une lettre lui ordonnant de retourner à Merv et de prendre la direction suprême du mouvement. Les deux voyages d'Abū Muslim qui viennent d'être racontés, sa visite à l'Imām et sa dispute avec Süleymān bin Keşir, sont probablement un écho de ces événements. Cf. pp. 49, 102 n. 2.

de Keṣīr. C'est là qu'Abū Muslim les retrouva et leur montra le firman. Mais Süleymān se leva de sa place et dit :

« J'accepte le firman, mais toi, je ne t'accepte pas ! »

« D'après la volonté de l'Imām, répondit Abū Muslim, celui qui ne me reconnaît pas pour chef, est Hérétique et partisan de Mervān. »

« Je ne suis pas Hérétique, s'écria Süleymān, mais je refuse de reconnaître pour chef un paysan qui a été l'esclave de mon père ! » A ces mots, Abū Muslim saisit sa hache et marcha contre lui, mais les quarante compagnons qui avaient été ses amis, prirent le côté de Süleymān et se rangèrent autour de lui. Alors, Sehlān se leva et leur dit :

« Chefs ! Vous voulez donc être la risée des Hérétiques ? »

Et il accabla Süleymān de reproches. Abū Muslim leur tendit la lettre de l'Imām où Süleymān était nommé le premier, puis 'Osmān, Hurdek le Forgeron, Sehlān et tous les autres compagnons. Süleymān se radoucit :

« Je croyais que tu n'avais travaillé que pour toi, » dit-il.

« Bien que l'Imām m'ait donné la suprématie, dit Abū Muslim, mon but n'est pas d'amasser biens et terres et de régner ».

« Quel est ton but ? » demanda Süleymān.

« C'est de supprimer la prière au nom de Mervān, et les malédictions proférées contre le Calife 'Alī ; c'est de rénover la religion du Prophète, d'abolir le règne des Mervanides et de faire la Guerre Sainte au nom de Muḥammed-'Alī. Ceux qui veulent me suivre, doivent être prêts à se sacrifier corps et âme, ils doivent oublier leur rang et leur naissance. Mais celui qui persiste à répéter : ' Je suis un tel ! ' celui-là n'est pas mon ami ! »

Tous se prosternèrent devant Abū Muslim, tandis que Süleymān lui baisait le visage et les yeux et lui dit :

« Chef ! Je combattrai pour toi, pour l'amour de Muḥammed-'Alī, et je sacrifierai ma vie, mes enfants et tout ce que je possède ! »

XVI. *Du début de l'insurrection*

Le lendemain, les compagnons se réunirent à nouveau dans la cave du palais des fils de Keṣīr. Abū Muslim apparut revêtu de la robe et du turban noirs donnés par l'Imām. Après le repas, il récita la prière au nom de Muḥammed-'Alī, de Ḥasan et de Ḥüseyn, et déclara qu'il fallait passer à l'action : ils étaient sept mille et il y avait encore cinq cents hommes dans les prisons de Naṣr, qui, délivrés et armés, viendraient grossir leurs rangs. Sehlān dit qu'il fallait écrire à tous les Croyants du pays pour que l'insurrection ait lieu simultanément dans toutes les villes. Ils se mirent à rédiger des

lettres : Ahū-Pā, le messenger d'Abū Muslim, fut envoyé d'un côté, Bād-i Yeldā de l'autre. Puis, les compagnons entrèrent dans l'armurerie des fils de Keṣīr et la vidèrent : on distribua cuirasses, cottes de mailles, épées, poignards, javelots, boucliers et tout ce qu'il y avait en fait d'armes et d'armures. On sortit aussi tambours, timbales, flûtes, cors, trompettes. Puis, on monta sur le toit et on fit sonner tous ces instruments pour rassembler les Croyants.

Naṣr avait été prévenu du rassemblement par Zerķī. Il envoya aussitôt ses soldats encercler le palais des fils de Keṣīr et toute la ville retentit du hennissement des chevaux et du cliquetis des armes. Abū Muslim et quelques amis montèrent sur le toit et, avec des échelles, ils dressèrent des barricades tout autour de la terrasse et du palais. Il y eut un vacarme effroyable : les habitants, réveillés au milieu de la nuit, se précipitèrent dans les rues. Les maisons des Hérétiques furent pillées, leurs femmes et enfants massacrés, le sang coulait à flots ! Naṣr envoya Sehlān contre les révoltés : dans la nuit sombre, il fonça avec ses quatre mille cavaliers sur les Hérétiques en criant : « N'épargnez aucun Abū Turābī ! »

Or, les fils de Keṣīr possédaient un fort en dehors de la ville. C'était le fort de Çahār Dolāb. Il était protégé par un fossé. Süleymān ordonna à 'Osmān d'y conduire les femmes et les enfants des Croyants.

Cependant, les Croyants pliaient et commençaient à regretter d'avoir pris le parti d'Abū Muslim. Beaucoup tournaient déjà le dos. Alors, on vit une chose étonnante : quelqu'un lança des buffles contre la foule et, grâce aux miracles de Muḥammed-Muṣṭafa, ces animaux se ruèrent sur les Hérétiques.

« Vauriens ! cria Abū Muslim à ceux qui fuyaient, vous n'avez même pas le courage de ces animaux ! »

Vers le matin, Sehlān aperçut Abū Muslim dans la foule et lui dit qu'il fallait ouvrir les prisons et armer les prisonniers. Pendant qu'Abū Muslim défonceait la porte de la prison, Sehlān se présenta devant Naṣr, trempé du sang des Hérétiques, et lui dit que toute la ville était pour les Turābī. Du haut de son toit, Naṣr regardait la lutte : il fut étonné de voir que même les animaux oubliaient leur qualité d'animal pour combattre dans la voie de Muḥammed-'Alī ! Il vit Süleymān qui se battait avec les rebelles et regretta de ne pas l'avoir fait tuer. Puis, il vit Abū Muslim, tout vêtu de noir, semblable au Calife 'Alī, et ne put s'empêcher d'admirer sa belle prestance.

XVII. *Comment les insurgés se retirèrent à Çahār Dolāb*

Vers le soir, les Musulmans se mirent à faiblir et reculèrent vers les portes de la ville. Quand ils furent sortis de Merv, les Hérétiques

barricadèrent les portes. Les Musulmans se dirigèrent vers le fort de Çahār Dolāb où se trouvaient déjà leurs femmes. Il y avait là une grande plaine, un lac et une montagne très escarpée. Ils dressèrent leur camp dans la plaine et l'entourèrent d'un fossé. Bientôt une poussière s'éleva du côté de Merv et l'armée hérétique apparut, commandée par Sehlān. Les Musulmans eurent la victoire. Cet état de choses continua pendant quelque temps, enfin Zerķī vint trouver Naşr et lui dit :

« O Padichah du Khorassan ! Ton affaire ressemble à celle-ci : il y avait un Türkmen qui possédait un troupeau de moutons et qui nourrissait un loup parmi ses chiens. Chaque jour, une brebis disparaissait. Le Türkmen croyait qu'un loup sauvage venait dépecer son troupeau et passait son temps à battre la forêt pour le trouver, alors que le loup était dans sa propre maison. Il en est de même pour Sehlān : chaque fois que tu l'envoies contre les rebelles, il décime tes propres troupes. Je t'avais déjà dit que j'ai vu Abū Muslim parmi ses hommes. »

Zerķī fit entrer un des esclaves de Sehlān qu'il était arrivé à corrompre et celui-ci raconta à Naşr tout ce qu'il savait. Naşr fit aussitôt dresser un gibet et le brave Sehlān fut martyr (1). Le vizir Muhtāc fut chargé du commandement de l'armée et, depuis ce jour, la victoire passa du côté des Hérétiques. Les Croyants durent évacuer Çahār Dolāb. Ils envoyèrent femmes et enfants dans un endroit plus sûr, tandis que les soldats occupaient un défilé étroit. On conseilla à Abū Muslim de s'enfuir et d'aller au Hwārezm où il avait beaucoup de partisans. Voyant que l'ennemi était faible, Muhtāc l'attaquait sans lui laisser de répit. Il disait à Naşr qu'il fallait à tout prix l'empêcher d'atteindre le Hwārezm où il trouverait du renfort. Naşr partagea son armée en trois : un détachement fut commandé par Tāhir, un autre par Muhtāc et le troisième par Bahtiyār, le père de Muhtāc. Ce troisième détachement vint attaquer Abū Muslim dans le défilé. Bahtiyār fut tué, mais une partie de l'armée étant déjà en fuite, Abū Muslim fit abandonner le camp et prit la direction du Hwārezm.

XVIII. *De la fuite d'Abū Muslim et de la cruauté de Muhtāc*

Un cruel spectacle attendait Muhtāc quand il entra dans le camp abandonné des ennemis : le corps décapité de son père était

(1) Dans la version de Hācī Şādī et dans B. 14 (p. 294), Sehlān est sauvé de la potence par Abū Muslim ; comme il ne reparait plus dans le récit, il faut supposer que le compilateur turc a réagi pour Sehlān de la même façon que pour Māhyār : cf. p. 106 n. 1.

pendu par les pieds et la tête posée entre les cuisses. A cette vue, Muḥtāc s'évanouit. Quand il revint à lui, il fit venir quarante prisonniers musulmans, les fit dépouiller de leurs vêtements, leur fit couper langues, nez et oreilles, lia leurs mains derrière le dos, les attacha dix par dix, et les fit abandonner dans le désert du Ḥwārezm d'où il était impossible de sortir.

Abū Muslim et son armée erraient dans le même désert. Hommes et bêtes mouraient de soif. Les Croyants se préparaient à mourir de la mort de Ḥüseyn (1). Abū Muslim leva ses bras vers le ciel et se mit à implorer Dieu. Soudain, il entendit un cri. Tournant la tête, il aperçut une gazelle qui le regardait et semblait lui faire signe. Il se mit à la suivre. Elle le conduisit vers un *ribāṭ* (2) en ruines, près duquel il y avait une source. Aussitôt, hommes et bêtes se désaltérèrent, ils dressèrent leur camp près de la source et reprirent des forces. Mais leur repos ne devait pas être de longue durée : l'armée hérétique, commandée par Muḥtāc, les poursuivait.

XIX. *Comment Muḥammed Ḥwārezmšāh vint en aide à Abū Muslim*

Au Ḥwārezm, régnait un souverain qui était à la fois pieux Musulman et ami de la Famille de Muḥammed-'Alī. C'était Chah Muḥammed bin Dāvud Chah. Il avait reçu une lettre de Naṣr, demandant son aide contre les Turābī, mais avait décidé de se joindre aux rebelles. On dit qu'il avait dû tarder dans sa décision, à cause d'un ennemi. Les chroniqueurs racontent que pendant les six mois d'hiver il habitait dans les villes et pendant les six mois d'été il allait dans les montagnes, chercher des pâturages pour ses troupeaux et se livrer à la chasse (3). Or, Muḥammed-i Ḥwārezmšāh était en train de chasser, quand il entendit un bruit de gémissement : il vit dix hommes mutilés, attachés par une corde

(1) Dans la nuit fatale, Ḥüseyn avait entouré son camp d'une barricade faite de bois de roseaux ; les assiégeants y mirent le feu et ses parents et compagnons, suffoquant de chaleur et de soif, tombèrent l'un après l'autre sous les traits des ennemis.

(2) *Ribāṭ* a ici le sens de « couvent fortifié » : cf. p. 109 n. 1. Les *Ribāṭ* firent leur apparition vers le milieu du 11^e siècle de l'Hégire : cf. L. Massignon, *Essai sur les Origines du Lexique technique de la Mystique Musulmane*, 133-134.

(3) Ce mode de vie indique qu'il s'agit d'un prince turc. Le Ḥwārezm qui était séparé du Khorassan par le désert de *Ḳara Ḳūm*, se trouvait depuis des siècles en contact direct avec les populations turques de Transoxiane. A l'époque seldjoucide, il était sous la domination de gouverneurs d'origine turque qui conservèrent l'ancien titre iranien de *Ḥwārezmšāh*. Si les Turcs ont fortement subi l'action culturelle et civilisatrice du Ḥwārezm, celui-ci fut en proie à un processus de turquisation, particulièrement violent entre les 11^e et 13^e siècles ; au 13^e siècle, on ne parlait déjà plus le turc au Ḥwārezm.

et qui erraient misérablement. Les uns étaient morts et traînés par les autres. Muḥammed Chah fit délier les malheureux et soigner les survivants. Ils demandèrent de quoi écrire et racontèrent par écrit leur triste histoire. Le Ḥwārezmšāh s'efforça de les reconforter et promit de les venger. Il avait un connétable très valeureux nommé Mizrāb-i Cihāngīr. Il le mit à la tête d'une armée et l'envoya vers Abū Muslim avec une lettre et beaucoup de présents.

Tandis que Mizrāb et son armée traversaient le désert du Ḥwārezm en direction du Khorassan, un bruit de combat parvint jusqu'à eux. Abū Muslim et ses hommes, cernés de tous côtés par les Hérétiques, étaient sur le point de succomber. Tous ses soldats étaient morts ou prisonniers et il ne restait autour du chef que les quarante Ahīs. Soudain, la musique de guerre retentit et un bataillon de guerriers à chemises écarlates, se jeta sur les Mervanides. Les prisonniers musulmans furent délivrés et leurs ennemis décimés. Mizrāb-i Cihāngīr s'empara lui-même du maudit Muḥtāc. Après la victoire, Abū Muslim pressa son sauveur sur sa poitrine.

« Pourquoi ne pas nous avoir prévenu de votre insurrection ? lui dit Mizrāb. Nous serions venu à votre aide. »

Le butin pris aux ennemis fut apporté. Abū Muslim ne garda rien pour lui, mais distribua le tout aux soldats ḥwārezmiens et, ce voyant, Mizrāb se mit à l'aimer de tout son cœur.

Alors, Abū Muslim se rappela des paroles de l'Imām :

« Lorsque tu prendras prisonniers ces chiens d'Hérétiques, ne les garde pas et n'écoute pas leurs paroles mensongères : tue-les aussitôt. »

Il fit mettre à mort tous les prisonniers. Mizrāb-i Cihāngīr lui raconta l'histoire de ces malheureux qui avaient été victimes de la cruauté de Muḥtāc et lui demanda vengeance. Abū Muslim fit enterrer Muḥtāc jusqu'à la ceinture et lui fit planter douze clous dans la tête, un pour chacun des Douze Imāms (1). Puis, il fit mettre sa tête criblée de clous dans un sac et les deux 'ayyār, Ahū-Pā et Bād-i Yeldā, allèrent porter le sac à Merv et le suspendirent pendant la nuit près du palais de Naṣr.

Les Ḥwārezmiens dressèrent leur camp dans le désert et Mizrāb déploya devant Abū Muslim les présents envoyés par le Ḥwārezmšāh : il y avait une tente pour le conseil, en satin de sept couleurs différentes, soutenue par cent vingt-quatre poutres. On la dressa devant les yeux éblouis des soldats et on y mit un trône qui avait quarante-sept coins. Abū Muslim prit place sur le trône et nomma Süleymān bin Keṣīr son vizir de droite et 'Oṣman bin

(1) Cf. p. 118 n. 1.

Kesīr son vizir de gauche. Quant à Mizrāb-i Cihāngīr, il le nomma connétable de son armée.

XX. Étrange apparition d'un derviche vêtu de feutre

Entouré des Hwārezmiens aux chemises écarlates, Abū Muslim prit le chemin de Merv. Il rencontra l'armée de Naṣr dans la plaine de Kiṣmihīn. Elle était commandée par Surḥāb-i Suhraverdī. Mizrāb-i Cihāngīr se lança à l'attaque et se mesura au chef. Au moment où il s'apprêtait à frapper Surḥāb de sa masse d'armes, il entendit quelqu'un crier :

« Laisse-le, c'est mon gibier ! »

Il se retourna et vit un derviche vêtu de feutre qui sortait de la forêt et portait un énorme gourdin. Mizrāb se retira et le derviche s'avança en poussant un cri.

« Mangeur de Hachich (1) ! cria Surḥāb. Que viens-tu faire sur ce champ de bataille ? Tu te crois au tekye ? »

« Tu ne me reconnais pas ? » dit le derviche.

« Non. »

« Je suis un messager de l'âme et je suis venu pour ne pas te faire grâce ! »

« Est-ce qu'on rend son âme à un messager comme toi ? cria Surḥāb. Vil Mangeur de Hachich ! Vagabond ! Buveur de Chanvre ! »

Et il brandit sa massue contre le derviche, mais celui-ci le renversa de cheval avec son gourdin et envoya son âme en enfer. Abū Muslim voulut le féliciter, mais il avait déjà disparu.

« Ce derviche vêtu de feutre est donc des nôtres ? » demanda-t-il à Mizrāb. Mais le Hwārezmien était tout aussi perplexé.

Le lendemain, quand le combat reprit, le derviche sortit de la forêt. Il portait sur son corps plusieurs couches de feutre et entre chaque couche il y avait du sable, de telle sorte qu'il était invulnérable aux flèches, aux épées et à toutes armes. Sur sa tête était un bonnet de feutre en forme de coupole. Il avait mis une lourde sarbacane (2) dans sa ceinture et portait un gros gourdin. Le derviche salua Abū Muslim et s'avança sur le champ de bataille. Il apporta quarante gros bâtons et les planta en terre, tout en rond.

« Cet homme est fou ! » se dit-on.

(1) Allusion à l'usage du hachich chez certaines sectes de derviches, les *Ḳalenderī* en particulier ; cette drogue fut employée surtout à partir du XIII^e siècle comme stimulant accessoire de mise en extase (cf. p. 63). Le derviche décrit ici semble appartenir à un ordre de derviches vagabonds et errants, comme les *Ḳalenderī* (cf. p. 108 n. 2) ; les derviches de cet ordre portaient, en effet, des robes de feutre et des bonnets en forme de coupole (voir ci-dessous).

(2) *Tüfek*, cf. pp. 34, 50 n. 1, 74, 82-83.

Puis, il attacha une grosse pierre à son gourdin et réclama un adversaire. A chaque coup, il tuait un homme, lui coupait la tête et allait la suspendre à un des bâtons. Abū Muslim comprit qu'il allait garnir de têtes hérétiques tous les bâtons. Il se tourna vers ses compagnons et leur dit :

« Ce fou n'a pas son pareil au monde ! » Mais Naşr envoya toute son armée contre ce sauvage et ce fut la mêlée.

Le lendemain, le derviche apparut tenant sa sarbacane à la main.

« Est-ce que ce fou pense tuer quelqu'un avec une sarbacane ? » dit Naşr et il envoya contre lui un de ses guerriers.

« Insensé ! cria l'homme en s'avançant, que veux-tu donc faire avec une sarbacane de roseau ? »

Sans rien dire, le derviche visa et l'étendit mort. C'en était trop. Naşr appela son fils et lui dit d'attendre le soir, puis d'aller attaquer le fou dans sa forêt. Ṭāhir obéit. Il surprit le derviche parmi les chênes, en train de rôtir des oiseaux abattus avec la sarbacane. Cerné de tous côtés et blessé en trois endroits, l'homme vêtu de feutre réussit à fendre les rangs des assaillants et s'enfuit dans les bois. Dāgūlī, le nouveau vizir de Naşr, conseilla à Ṭāhir de mettre le feu à la forêt et de la cerner de toutes parts pour couper la fuite au derviche.

Abū Muslim s'était endormi après avoir envoyé Mizrāb vers la forêt pour essayer de retrouver l'homme vêtu de feutre. Dans son rêve, il vit le Prophète qui lui ordonnait de porter secours au derviche. Il se réveilla aussitôt, appela quelques amis et courut vers la forêt qui prenait l'aspect d'un brasier ardent. Les Croyants mirent en fuite les Hérétiques qui la cernaient et sauvèrent le derviche des flammes. Abū Muslim le serra sur sa poitrine et, malgré ses protestations, il le fit monter sur son cheval. Mais le derviche ne savait pas se tenir en selle et tremblait de tous ses membres. Il finit par tomber et on dut regagner le camp à pied. Chemin faisant, il dit à Abū Muslim qu'il se nommait Aḥmed-i Zemcī et habitait la forêt de Zemc (1).

« Le bois de ma sarbacane, lui dit-il, c'est la massue du seigneur 'Alī ; car après la disparition du Prophète de Dieu, 'Alī ne tira plus de son fourreau Żū'l-Fiḳār ; il ne se servit plus que de cette massue. Et avec sa massue, le seigneur 'Alī me donna aussi trois

(1) *Zemc*, *Zenc* ou *Zunc*, était, d'après Al-'Amrānī cité par Yāḳūt dans son *Dictionnaire Géographique* (cf. s. v. *Zūnc*), un bourg voisin de Nişāpūr. Aḥmed-i Zemcī dont la légende a fait le plus fidèle ami d'Abū Muslim, originaire de la région de Nişāpūr, qui brandit après la mort de son chef l'étendard rouge de la vengeance, marcha de Nişāpūr à Dāmḡān et mourut assassiné par un hérétique, fait penser, par tous ces détails, à Sunbād le Mage, fidèle ami d'Abū Muslim, originaire de la région de Nişāpūr, qui s'insurgea dans cette ville, pour venger la mort de son chef, marcha contre Dāmḡān et mourut assassiné dans les montagnes du Ṭabaristān. Cf. pp. 55-56, 144-145.

balles pétries dans la terre de Kerbelā, toute imprégnée du sang de Hüseyn. Il m'ordonna de les garder jusqu'à l'apparition d'Abū Muslim de Māhān. Il me recommanda alors de mettre les balles dans ma sarbacane, afin que celle-ci se transforme en un instrument crachant le feu qui vengera les martyrs de Kerbelā et ne fera grâce à aucun Hérétique (1). »

Ahmed-i Zemcī rendit hommage à Abū Muslim et entra à son service.

XXI. Comment Hāriş Pīr vint se joindre à Abū Muslim

Tandis que les combats continuaient dans la plaine de Kişmihān, les Croyants aperçurent à l'horizon un nuage de poussière qui se dirigeait de leur côté : à mesure qu'il approchait, ils virent apparaître une troupe de guerriers arabes menés par un vieillard dont les cheveux et la barbe, d'une blancheur éclatante, formaient comme une auréole autour de son beau visage.

« Où est l'homme au firman ? » demanda-t-il.

Abū Muslim s'avança. Le vieillard mit pied à terre et lui rendit hommage. C'était Hāriş bin Ibrāhīm bin Mālik Ejderī Nahī, et on dit que Mālik Ejderī Nahī avait été le compagnon du Prophète (2). Derrière le vieillard marchaient deux guerriers à la barbe noire, ses fils, venus avec leur père se mettre au service du héros du Khorassan. Abū Muslim, rempli de joie, embrassa Hāriş Pīr et le traita avec honneur.

Mais Naşr, de son côté, venait de recevoir un renfort important. Une armée nombreuse était arrivée de Transoxiane et dans le camp des Hérétiques on frappa les tambours de la bonne nouvelle. Naşr espérait attaquer l'ennemi par tous les côtés et en venir à bout. Avant de se rendre au combat, Abū Muslim fit appeler Hāriş Pīr et lui tendit le firman de l'Imām.

(1) La tradition concernant le *tüfek* d'Ahmed-i Zemcī se trouve dans *B. 14*, 385-386, 404-406. Elle a été ajoutée par la suite, lorsque Ahmed-i Zemcī fut devenu le patron de la corporation des *tüfekçi* (cf. pp. 82-83). Ce derviche-guerrier ne sachant pas se tenir à cheval et combattant à pied, armé d'un simple bâton, c'est le *maulā* iranien qui n'avait le droit ni de porter l'épée, ni de monter à cheval (cf. p. 50); l'imagination populaire en fit le héros d'un roman épique : cf. pp. 74, 77, 83.

(2) Cf. p. 92 n. 2. Hāriş est non seulement le nom d'un illustre compagnon du Prophète, mais c'est aussi celui du chef du parti mordjiite, Hāriş b. Sorayc, adversaire de Naşr-i Seyyār, et qui prit une part active dans les combats qui se déroulèrent à Merv, à l'époque de l'insurrection d'Abū Muslim : cf. p. 50.

« S'il m'arrive malheur, lui dit-il, tu prendras le commandement à ma place. »

Il obligea tous ses compagnons à lui rendre hommage et confirma à Mizrāb le titre de connétable. Puis, il fit sonner la charge et se porta contre l'ennemi.

XXII. *Comment Abū Muslim fut fait prisonnier
et enfermé dans un coffre*

Abū Muslim était parti à la recherche de l'armée de Transoxiane, mais il avait pris une mauvaise direction et, après avoir erré dans la campagne pendant toute la journée, il se posa au pied d'une montagne et dressa son camp pour la nuit. C'est là qu'il fut attaqué à l'improviste par le maudit Dāgūlī. Ses soldats furent mis en déroute et les quarante Ahīs tombèrent aux mains des Hérétiques. Se sentant perdu, Abū Muslim remit sa hache à un de ses soldats et lui ordonna de la porter à Mizrāb, car personne n'était plus digne que lui de posséder cette arme.

Sur un autre front, les Croyants commandés par Mizrāb, étaient victorieux. Soudain, ils entendirent les Mervanides pousser des cris de joie et proclamer la mort d'Abū Muslim. Pris de panique, ils se dispersèrent de tous côtés. Dāgūlī s'avavançait, à la tête de son armée victorieuse, traînant une multitude de prisonniers. Autour du cou de chaque captif pendait la tête d'un ennemi.

Le conseil de Naṣr se réunit pour délibérer sur le sort d'Abū Muslim. Il fut décidé de l'envoyer à Mervān. Mais, par crainte d'un enlèvement, on l'enferma dans un coffre à armes qu'on chargea sur un chameau et on jeta un tapis rouge par dessus. Le convoi partit en grand secret, au milieu de la nuit.

Hāriṣ Pīr s'installa dans la tente d'Abū Muslim et prit le commandement de l'armée. Chaque jour, Mizrāb menait les soldats sur le champ de bataille. Un jour, tandis que le Hwārezmien était assailli de tous côtés, un guerrier monté sur un chameau surgit et dispersa les ennemis. Voyant l'inconnu s'éloigner, Mizrāb le suivit. Le guerrier arriva à un défilé, descendit de son chameau et entra dans une tente. Mizrāb se cacha et attendit. L'inconnu ne tarda pas à réapparaître sans son armure. Il s'approcha de la source et se mit à faire ses ablutions. Mizrāb le regarda et vit que c'était une jeune fille d'une grande beauté. Il en tomba aussitôt éperdument amoureux. Apercevant une servante, il la questionna et apprit que le guerrier n'était autre que Sekīne, la sœur d'Abū Muslim. Depuis ce jour, Mizrāb se battait comme un fou et ne cessait d'implorer Dieu de lui envoyer le martyr.

« Mon malheur est double, se disait-il, Abū Muslim est perdu et j'aime sa sœur (1) ! »

Pendant ce temps, le chameau qui portait Abū Muslim continuait sa route vers Damas sous bonne escorte. En approchant de Nišāpūr, la caravane s'engagea dans un défilé si étroit que le coffre n'arrivait pas à passer. Soudain, des soldats placés en embuscade surgirent et attaquèrent le convoi. Se sentant perdus, quelques Hérétiques ouvrirent le coffre pour tuer leur prisonnier, quand, du côté de la Kibla, apparut un cavalier plus rapide que le vent et, en un instant, les agresseurs furent tués et Abū Muslim, délivré de ses fers, se trouva à cheval, une épée à la main. Lorsqu'il ne resta aucun survivant parmi les Hérétiques, Abū Muslim regarda ses sauveurs et reconnut les fils de Ḥārīs Pīr, Muḥammed et Mālik. Quant au mystérieux cavalier, personne ne sut qui il était.

XXIII. De la prise de Merv et de la fuite de Naṣr-i Seyyār

Abū Muslim retourna en toute hâte vers son armée. Apprenant que l'exécution des quarante Aḥīs était fixée au lendemain, il fit attaquer le camp de Naṣr : dès qu'il parut, les Hérétiques, pris de panique, abandonnèrent leur camp et s'enfuirent à Merv. Naṣr ordonna à Ṭāhir de conduire les femmes et les enfants au fort de Ṣīrhān et se retira lui-même à Merv-i Ṣāhcān (2). Abū Muslim vint assiéger la ville. Les soldats de Transoxiane étaient passés de son côté. Les murs de Merv cédèrent. Zerḳī l'Espion trouva la mort dans le combat. Naṣr abandonna son trésor et s'enfuit avec le restant de son armée, à sept parasanges de la ville. Il dressa son camp dans le Daṣṭ-i Ḥāvarān. Abū Muslim ordonna le massacre des Hérétiques, si bien que la ville était jonchée de cadavres et noyée de sang. Les maisons furent pillées et le butin fut immense. Abū Muslim alla célébrer sa victoire à Māhān. Le lendemain, il fit son entrée à Merv, tout vêtu de noir : devant lui, marchait un muezzin chantant les louanges de Muḥammed-'Ali ; derrière lui,

(1) Ce lien entre Mizrāb et la sœur d'Abū Muslim, servira de point de rattachement entre le Roman d'Abū Muslim et les romans épiques turcs ; cf. p. 65. Le mariage de Mizrāb et de la sœur d'Abū Muslim, est décrit dans le Zemcīnāme : cf. p. 83 n. 4.

(2) *Merv-i Ṣāhcān* ou *Ṣāhicān*, nom de la ville de Merv avec ses faubourgs, par opposition à la citadelle ; d'après Kaṣḡārī, la citadelle de Merv fut construite par Tahmūras, le troisième roi de la dynastie légendaire des Piṣdādī, et ce fut Afrāsyāb-Toḡa Alp Er (cf. pp. 30-31) qui, trois cent ans plus tard, bâtit Merv-i Ṣāhcān ; au temps de Kaṣḡārī, la frontière entre la Perse et le territoire des Turcs commençait à Merv-i Ṣāhcān ; cf. *Kaṣḡārī*, III, 149 ; Yāḳūt, *Dictionnaire Géographique*, s. v. *Merv eṣ-Ṣāhicān* ; EI, *Supplément*, s. v. *Merw al-Ṣāhicān*.

venait son armée précédée de sept étendards ; *Hurdek* le forgeron marchait le premier, à la tête des *Ahīs* ; *Mizrāb* suivait, à la tête des cavaliers *hwārezmiens* aux chemises écarlates ; *Aḥmed-i Zemcī* marchait devant les fantassins qui portaient des haches sur leurs épaules et des poignards dans leurs ceintures. Et toute l'armée défila ainsi par les rues de Merv, à l'émerveillement général. Arrivé dans un quartier de la ville, *Abū Muslim* descendit devant une maison modeste et *Sitt-i Tekūlbāz* vint se jeter dans ses bras. Il l'appela « ma petite mère » et la conduisit près de *Sekīne*. Par la suite, il lui donna tant de biens et d'esclaves, qu'elle mena un train de vie digne d'une souveraine. Les fils de *Kesīr* vinrent à la rencontre d'*Abū Muslim* et l'invitèrent chez eux, mais il déclina leur invitation et se rendit dans le *tekye* des *Ahīs* qui avait été pillé par les Hérétiques et qu'on était en train de restaurer. Puis, il fit faire l'inventaire du trésor de *Naṣr-i Seyyār* : on trouva, entre autres choses, soixante-dix jarres remplies de pièces d'or. *Abū Muslim* fit étaler toutes ces richesses aux yeux du peuple, afin qu'il puisse se rendre compte des biens immenses que les gouverneurs du Khorassan avaient amassés par leur tyrannie (1). Ensuite, il fit venir tous les artisans de la ville et leur donna du travail : il ordonna aux armuriers de forger des armes rehaussées d'or ; il fit broder en lettres d'or, sur ses étendards : « La victoire est en Dieu et le triomphe est proche » (2) ; il fit couler des paons en or, pour orner les hampes de ses bannières ; il ordonna aux tailleurs de coudre robes, kaftans et turbans de satin noir, pour les gens de la *Futuvvet* ; les vêtements de satin noir furent rehaussés de ceintures et de diadèmes en or ; bref, la totalité du trésor de *Naṣr* fut dépensé et on ne saurait décrire tout ce qui fut fabriqué. Lorsque tout fut prêt, *Abū Muslim* fit venir les gens de la *Futuvvet* et leur distribua armes et habits. Puis, un cortège se forma : tout le monde se revêtit de noir, on déploya les étendards, on fit sonner la musique de guerre et, à la tête du cortège, *Abū Muslim* se rendit dans la mosquée, monta en chaire et récita la prière en proclamant le nom d'*Alī Murtaza*. Il y avait soixante-douze ans que ce nom avait été banni de la prière (3), aussi les larmes se mirent à perler sur les yeux de tous. Après avoir ainsi renové la religion de *Muḥammed*, *Abū Muslim* regagna le *tekye* des *Ahīs* et annonça qu'il poursuivait la campagne contre *Naṣr-i Seyyār*.

(1) Cf. p. 45.

(2) *Koran*, LXI, 13 ; cf. pp. 48 n. 1, 65.

(3) *Abū Muslim* entra à Merv au mois de janvier 748. Il y avait près de quatre-vingt-dix ans que la dynastie Omeyyade régnait, mais le nombre 72 est traditionnel : cf. p. 102 n. 1.

XXIV. *Comment Naşr-i Seyyār perdit la ville de Balkh*

Lorsqu'Abū Muslim, entouré des gens de la Futuvvet, se dirigea vers la plaine de Hāvarān, Naşr-i Seyyār et son armée fuyaient déjà vers Balkh. Le padichah de la ville, qui se nommait Sehl-i Remlī, sortit au devant de lui et le reçut avec honneurs. La citadelle de Balkh était en partie démolie et ne pouvait soutenir un siège. Naşr la fit réparer et envoya sa famille au fort de Hendovān (1). Tāhir et Behrām, le fils de Sehl-i Remlī, furent chargés de surveiller le fort. Mais Tāhir était tombé amoureux de Nāhide, la sœur de Behrām, tandis que ce dernier s'était épris de Māh 'Ayna, la fille de Naşr. Les deux jeunes gens décidèrent de se prêter mutuellement appui et passaient leur temps à batifoler avec les jeunes filles, dans les vergers, en dehors de la ville, au lieu de surveiller l'ennemi qui venait de dresser son camp à proximité du fort de Hendovān. Une nuit, tandis que les jeunes gens imprévoyants se promenaient deux par deux, les hommes d'Abū Muslim surgirent et enlevèrent Behrām et Māh 'Ayna. Tāhir et Nāhide prirent la fuite. Mais, ni cette mésaventure, ni la colère de Naşr, ne corrigèrent Tāhir de sa légèreté, et quelque temps après, il commit une autre imprudence qui lui fut fatale : le re'is de Balkh, Mīr Gūn, était marié à une très jolie femme nommée Gūlsitūn, et qui n'était autre que la fille du chef des Abū Turābī, Heys de Balkh, qu'Abū Muslim avait délivré des prisons de Kūfa. Un jour, Tāhir aperçut Gūlsitūn et, frappé par sa beauté, il l'enleva et la conduisit près de sa mère, Şemse.

« Regarde, Mère, lui dit-il, le gibier que j'ai chassé cette nuit. »

« Dame, dit Gūlsitūn à Şemse, ton fils a mal agi et mon enlèvement causera du tort à Naşr-i Seyyār, car je suis la femme du re'is de Balkh à qui toute la ville obéit. »

Şemse eut peur de la colère de Naşr : elle enferma la jeune femme dans une chambre et en défendit l'accès à son fils. Mais Mīr Gūn connaissait déjà l'auteur de l'enlèvement et menaçait de le tuer.

« L'affaire est grave, dit Sehl-i Remlī à Naşr, Mīr Gūn est re'is de la ville et il a beaucoup d'hommes sous ses ordres. »

Naşr fit venir son fils et exigea la restitution de Gūlsitūn et des excuses à Mīr Gūn. Plutôt que de se soumettre, Tāhir se lança aveuglément sur le champ de bataille et fut fait prisonnier par Aḥmed-i Zemcī. Entre temps, Mīr Gūn et Heys avaient offert à Abū Muslim la ville

(1) A l'époque de Yākūt, Hendovān était un quartier de la ville de Balkh ; le récit remonte par conséquent à un temps où Hendovān n'était encore qu'un faubourg ; cf. Yākūt, *Dictionnaire Géographique*, s. v. *Hendovān*.

de Balkh, s'il consentait à les venger. Puis, espérant retrouver sa femme plus rapidement, Mīr Gūn offrit à Naṣr-i Seyyār de délivrer Tāhir, s'il lui promettait la restitution de Gūlsitūn et Naṣr lui en donna sa parole. Tāhir put donc s'enfuir, grâce à la complicité du re'is de Balkh, mais lorsqu'il fallut restituer Gūlsitūn, le jeune homme se livra à une telle crise de désespoir, que Ṣemse eut pitié de lui et envoya une belle esclave hindoue à la place de sa prisonnière. Se voyant ainsi dupé, le désespoir de Mīr Gūn fut double, car en enlevant Tāhir, il s'était aliéné Abū Muslim. Avec l'aide de Ḥeys de Balkh et de quelques amis, il gagna une des esclaves de Ṣemse et, pénétrant une nuit dans le fort, ils délivrèrent Gūlsitūn et coupèrent la tête de Tāhir qu'ils offrirent à Abū Muslim en échange de leur pardon (1).

Abū Muslim entra à Balkh pendant la nuit, avec la complicité des habitants. Naṣr, prévenu par Dāgūlī, prit la fuite en direction de Saraḥs, mais sa femme et sa famille tombèrent entre les mains d'Abū Muslim.

XXV. *Comment Naṣr-i Seyyār tenta de reconquérir la ville de Merv*

Fuyant avec quelques fidèles, Naṣr arriva à un point de la route où elle bifurquait : un embranchement menait vers Merv et un autre vers Saraḥs. Du côté de Saraḥs, venait Mālik 'Antar avec une armée nombreuse. Dāgūlī conseilla à Naṣr de l'attendre pour marcher ensuite sur Merv, car Abū Muslim était retenu à Balkh avec le gros de ses troupes et il n'y avait dans la capitale du Khorassan que quelques milliers d'hommes commandés par les fils de Keṣīr. Ainsi que l'avait prévu le vizir, la ville fut facilement reprise et les fils de Keṣīr emprisonnés dans le fort de Saraḥs. Mais, à ce moment, apparut à Merv Melikzād Ḥākān le Turc (2), avec sa horde, et les Hérétiques s'enfuirent pêle-mêle vers Saraḥs. Les Turcs les poursuivirent et Melikzād s'empara de la ville et délivra les fils de Keṣīr. Lorsqu'Abū Muslim arriva, rappelé en toute hâte, Melikzād Ḥākān, le Turc fidèle, lui remit Saraḥs et lui prêta hommage. Naṣr-i Seyyār et son armée s'enfuyaient vers Hirī (3). Il s'était passé un an depuis la fuite à Balkh.

(1) Le fils de Naṣr, Tamīm, mourut sur le champ de bataille, devant Niṣāpūr : cf. p. 51.

(2) Cf. p. 71.

(3) La ville de Hérat.

XXVI. *Prise de Hirī et fuite de Naṣr à Niṣāpūr*

Abū Muslim et son armée, lancés à la poursuite de Naṣr-i Seyyār, cernèrent Hirī. On dressa vingt-quatre mangonneaux autour des remparts et, pendant dix-sept jours, on fit pleuvoir des pierres sur la ville. Le dix-huitième jour, Naṣr et son armée tentèrent une sortie par le Dervāze-i Sīr, mais ils furent attaqués et criblés de flèches par une partie de l'armée sous le commandement d'Abū Muslim, tandis que Miẓrāb Chah et ses Ḥwārezmiens attaquaient la ville par le Dervāze-i Ḥošk. Du haut des tours, on jetait du naphte sur les assaillants. Blessé au cours du combat, Naṣr tomba sur le cou de son cheval ; un de ses hommes saisit l'animal par la bride et le ramena dans le fort. Abū Muslim fit redoubler l'assaut contre le Dervāze-i Sīr et la porte fut forcée. Naṣr, oubliant ses blessures, se laissa conduire par Dāgūlī vers un passage souterrain et s'enfuit en direction de Niṣāpūr. Miẓrāb et les Ḥwārezmiens s'élançèrent à sa poursuite. A bout de forces, le padichah du Khorassan tomba de cheval. Ses hommes le saisirent évanoui et l'emportèrent, tandis que le fidèle Dāgūlī protégeait sa fuite en coupant le chemin aux poursuivants. De cette façon, Naṣr arriva à Niṣāpūr.

XXVII. *Prise de Niṣāpūr et de Dāmġān et mort de Naṣr-i Seyyār*

Lorsqu'Abū Muslim vint assiéger Niṣāpūr, le re'is de la ville, Aḥī Behrām-i Müşterī, sortit de la citadelle pour se joindre aux Croyants. Il venait avec tous les partisans, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Naṣr-i Seyyār envoya ses soldats pour ramener la troupe dans la ville, mais Abū Muslim accourut à son secours. L'armée d'Abū Muslim comptait alors, dit-on, quarante mille soldats vêtus de noir, commandés par quarante chefs tous *ehl-i ĩāriḳ*, et on raconte que les femmes combattaient avec les hommes. Le lendemain, tandis qu'Hérétiques et Croyants s'affrontaient sur le champ de bataille, une révolte éclata à Niṣāpūr où Behrām avait laissé des partisans. Pris entre deux ennemis, Naṣr s'échappa à grand' peine et, protégé par le fidèle Dāgūlī, il gagna Dāmġān. Là, se trouvait l'Émir de l'Irāk, Ṭāhir bin Ḥozayma, avec son armée. Sans donner à l'ennemi le temps de se remettre, Abū Muslim arriva à Dāmġān et s'empara de Naṣr au milieu de la nuit. Il essaya d'abord de le gagner à sa cause, en lui proposant de rester padichah du Khorassan, mais Naṣr refusa de trahir le

Calife : il fut pendu dans le bazar de Dāmḡān et son corps criblé de flèches (1).

XXVIII. *Comment Abū Muslim combattit les armées de Mervān l'Ane*

Ṭāhir bin Ḥozayma et Dāḡūlī s'enfuirent à Rey et dépêchèrent des messages à Mervān. Le Calife avait fait sourde oreille aux demandes de secours de Naṣr-i Seyyār et, pour toute réponse, il n'avait cessé de lui reprocher sa négligence. Il se décida maintenant à envoyer une armée contre les rebelles, mais l'ennemi avait pris des forces et s'était transformé en un redoutable dragon !

Abū Muslim arriva, suivi de ses chefs : Mizrāb le Ḥwārezmien, Melikzād Ḥaḡān le Turc et Ḳaḡṭaba (2), l'Émir des Arabes, accompagné de ses fils, Ḥasan et Ḥamīd. Après la prise de Rey, Abū Muslim envoya ses chefs en différentes directions : Aḡmed-i Zemcī marcha contre Iṣfahān où se trouvait le maudit Dāḡūlī ; Émir Ḳaḡṭaba et ses fils allèrent prendre Nehāvend et Hamadān ; quant à lui, accompagné de Mizrāb et de Melikzād, il poursuivit l'armée de Ṭāhir bin Ḥozayma en direction de Kūfa. Tandis qu'Aḡmed-i Zemcī tuait Dāḡūlī et prenait Iṣfahān et qu'Émir Ḳaḡṭaba s'emparait de Nehāvend et de Hamadān, Abū Muslim infligeait un désastre à Ṭāhir et entraît à Kūfa. Il fit recouvrir de satin noir les murs de la mosquée et parcourut la ville, suivi de ses soldats vêtus de noir.

« Pourquoi s'habillent-ils de noir ? » demandèrent les habitants de Kūfa.

« C'est en signe de deuil pour l'Imām Ḥüseyn et ses enfants, » leur répondit-on (3).

Derrière les hommes vêtus de noir, venaient les Ḥwārezmiens aux chemises écarlates, conduits par Mizrāb-i Cihāngīr. Le défilé arriva devant la mosquée. Abū Muslim monta en chaire et récita la prière au nom d'Alī Murtaza et de ses fils.

Pendant ce temps, Émir Ḳaḡṭaba qui venait rejoindre Abū Muslim, campait sur les bords de l'Euphrate où il fut surpris par

(1) Naṣr-i Seyyār mourut de chagrin et d'épuisement, en novembre 748, à Sāve, alors qu'il fuyait de Rey à Hamadān ; cf. p. 51.

(2) L'Émir Ḳaḡṭaba, l'un des principaux auxiliaires d'Abū Muslim, n'est pas du tout mentionné dans la version de Ḥācl Ṣādī ; par contre, dans les manuscrits persans, les amours de son fils Ḥasan et de la fille de Naṣr-i Seyyār, occupent une place importante ; cf. p. 71.

(3) Il y a plusieurs explications à la raison pour laquelle la couleur noire a été arborée par les Abbassides ; celle-ci est l'une d'elles ; c'est probablement l'explication populaire courante. Pour les autres, cf. G. Van Vloten, *Recherches...*, 63-65.

l'armée hérétique. L'ennemi fut repoussé et mis en fuite. Dans l'ardeur de la poursuite, l'émir entra dans le fleuve avec son cheval. Il avait planté au bout de sa lance la tête d'un Hérétique et poursuivait les fuyards. Soudain, il fut pris dans un tourbillon d'eau et ne put regagner la rive (1). Abū Muslim et les fils de l'émir pleurèrent sa mort.

Tāhir bin Ḥozayma était arrivé à Damas et avait appris à Mervān la perte de Kūfa. Le Calife s'indigna :

« C'est une armée composée de paysans et d'artisans, s'écria-t-il, comment se fait-il qu'on n'en soit pas encore venu à bout ? »

« O Calife du Temps ! Vous ne les avez pas encore vu, répondit Tāhir, lorsque vous verrez Aḥmed-i Zemcī et Mizrāb-i Cihāngīr sur le champ de bataille, vous ne parlerez plus ainsi ! »

Le Calife ouvrit ses trésors et envoya des lettres de tous côtés. Il rassembla une armée nombreuse et en donna le commandement à Tāhir et à son fils, Ḥakam ibn Mervān. Ils rencontrèrent l'armée d'Abū Muslim dans la plaine de Mōṣul. Les Hérétiques furent vaincus et s'enfuirent à Mōṣul où se trouvait alors Mervān. Abū Muslim marcha contre la ville. Du haut de la citadelle, le Calife regardait venir son armée. Tāhir lui citait les noms des chefs au fur et à mesure qu'ils avançaient et, à chaque fois, Mervān demandait : « Est-ce lui, le paysan porte-hache ? »

« Le voilà ! » dit enfin Tāhir.

Le Calife vit venir quatre cents héros vêtus de noir, chacun d'entre eux était un Aḥī notable. Ils étaient armés de haches, de gourdins ou de massues (2). C'étaient Ḥurdek le Forgeron, Abū Tāhir le Brunisseur, Abū 'Alī le Tourneur, Muḥtāc le Rôtisseur, Abū Naṣr-i Ṣebrev, Abū Sehl-i Mah-Rū, Aḥī Ardeṣīr bin Māhān, Ishāḳ-i Kūnde-Ṣiken, Ahmed le Porteur d'Eau, Mīr Gün de Balkh, Heys de Balkh, Bād-i Yeldā, Ahū-Pā, et tous ceux que nous connaissons déjà. Cinq bannières noires flottaient au vent et devant eux marchaient deux cent *ḥāfiz* qui chantaient le Koran.

Au milieu de la troupe, chevauchait Abū Muslim, monté sur un cheval pommelé et portant sa hache sur l'épaule.

Mervān fit venir son astrologue et lui ordonna de regarder l'astrolabe :

« O Padichah ! lui dit-il, votre vie et votre bonne fortune sont perdues ! »

Le Calife voulut le faire tuer, mais il fut sauvé de la mort par

(1) La prise de Kūfa eut lieu au mois d'octobre 749 ; l'Émir Kaḥṭaba s'était en effet noyé dans l'Euphrate après la bataille victorieuse du Petit Zab, au mois d'août de la même année ; cf. pp. 51-52.

(2) Cf. pp. 50, 82-83, 127 n. 1.

l'intervention des begs et mis aux fers dans la prison de Mōṣul.

Pendant ce temps, Abū Muslim avait dressé son camp tout autour des murailles de la ville. Il écrivit d'abord une lettre à Mervān, l'invitant à donner le trône à quelqu'un de la famille du Calife 'Alī et à reconnaître son autorité. Mervān s'écria qu'il répondrait par l'épée. Il attendait l'arrivée d'un souverain des Francs et du Ḳayṣar de Rūm (1).

Quand le Calife sortit de la ville pour rencontrer l'armée d'Abū Muslim, il avait avec lui des troupes franques et deux neveux du Ḳayṣar, à la tête de soldats grecs. Dans la mêlée, un de ses émirs aperçut Behrām bin Müṣṭerī, le chef des Aḥīs de Nīṣāpūr, et le prit pour Abū Muslim, car il était vêtu de la même façon. Il jeta sur lui son lasso, le saisit et lui coupa la tête. Il la planta au bout de sa lance et la présenta à Mervān en disant que c'était celle du paysan porte-hache. Le Calife fit proclamer la mort d'Abū Muslim et, à cette nouvelle, l'armée des Croyants, prise de panique, se mit à fuir. Mais Abū Muslim, ignorant cet incident, continuait à se battre loin de l'endroit où la déroute s'était produite. Soudain, il entendit le cri d'Aḥmed-i Zemcī et se porta à son secours. Aḥmed-i Zemcī se trouvait coupé du reste de l'armée et cerné de toutes parts. Abū Muslim le libéra et ils allèrent se ravitailler dans un village voisin. En route, ils aperçurent les Ḥwārezmiens assaillis par l'ennemi et coururent à leur secours. A la vue d'Abū Muslim, tous reprirent courage et la bonne nouvelle se répandit rapidement. Les Hérétiques s'étaient emparés du camp de l'adversaire et les fils de Mervān avaient déjà occupé la tente du chef. Soudain, Ṭāhir reconnut Abū Muslim. Les Hérétiques qui avaient vu la tête au turban noir, promenée au bout d'une lance, ne voulurent d'abord pas croire à son retour.

« Ils sont quatre cents à porter le turban noir, dit Ṭāhir, la tête que nous avons vue n'était donc pas celle du paysan porte-hache. »

Aussitôt, l'ennemi abandonna le champ de bataille et s'enfuit. Se voyant délaissé, Mervān sauta en selle et prit la direction de Damas. Fatigué et assoiffé, il frappa à la porte d'un couvent pour demander de l'eau et de la nourriture. Or, dans ce couvent habitait le frère de l'astrologue qu'il avait injustement jeté en prison, et la porte resta close. Mervān continua sa route, de plus en plus fatigué, et arriva à un fort. Il frappa à la porte, mais, pour toute réponse, on répandit sur lui une pluie de cendres. Force fut d'arriver jusqu'à

(1) La mention des Francs, de la Guerre Sainte contre les Francs (cf. pp. 140, 141) et du Ḳayṣar de Rūm, est due à des compilateurs d'époque seldjoucide : elle implique, en effet, l'époque des Croisades et celle de la conquête de l'Anatolie ; cf. p. 34.

Damas, sans nourriture et sans repos (1). Pendant ce temps, Abū Muslim distribua à ses soldats le butin de la victoire et entra à Mōsul sous les acclamations de la population.

XXIX. *Comment Abū Muslim s'empara de Damas et délivra de prison deux fils d'Abbās*

Tandis qu'Abū Muslim séjournait à Mōsul, une nuit le Prophète apparut en rêve à Aḥmed-i Zemcī et lui dit :

« Dans cette ville, il y a un petit vieux qui est tisserand. Il se nomme Abū Muḥcem. Tu iras le trouver et tu lui demanderas qui de ma famille doit être l'Imām. Et, quand vous le saurez, vous le chercherez et vous le ferez Calife, car sa famille doit régner jusqu'à la fin du monde et ses eaux ne tariront jamais (2) ! » Aḥmed-i Zemcī s'éveilla et se rendit au bazar. Au tournant d'une rue, il aperçut un petit vieux assis au seuil d'une porte et reconnut celui que le Prophète avait décrit.

« Comment t'appelles-tu ? » lui demanda-t-il.

« Aḥmed, » répondit le vieillard.

« Non, tu t'appelles Abū Muḥcem », dit Aḥmed-i Zemcī, et il lui raconta son rêve.

Près du vieillard jouait un petit garçon que le tisserand fit passer pour son fils. Tandis que l'enfant courait, son bonnet tomba à terre et Aḥmed-i Zemcī vit qu'il portait les deux tresses distinctives des 'Alevīs.

« Pour l'amour du Prophète, dit-il, dis-moi la vérité : qui est cet enfant ? »

« C'est le fils d'Abdullah et le petit-fils d'Omer, » dit le vieillard.

Aḥmed-i Zemcī embrassa l'enfant et dit au tisserand de lui indiquer ceux des membres de la famille du Prophète, qui étaient encore vivants.

« J'en connais deux, dit le vieillard, ce sont les fils d'Abbās : Abū 'Abbās et Abū Ca'fer ».

« Où sont-ils ? » demanda Aḥmed-i Zemcī.

Mais le vieillard se taisait. Aḥmed-i Zemcī lui raconta comment Abū Muslim avait reçu le firman de l'Imām Ibrāhīm et comment le Prophète lui avait révélé sa mission.

(1) Mervān subit, le 25 janvier 750, la défaite retentissante du Grand Zab ; forcé de prendre la fuite, il fut outragé à Mōsul et dut gagner Ḥarrān, puis Damas. Son fils, présent à cette bataille comme à celle du Petit Zab, s'appelait 'Abdullah.

(2) Cf. p. 81.

« Ils se trouvent à Damas, dit alors le vieillard, dans une oubliette, sous le trône de Mervān. »

Aḥmed-i Zemcī vint raconter à Abū Muslim tout ce qui s'était passé et lui révéla la cachette de l'Imām. Abū Muslim qui venait de libérer l'astrologue emprisonné par Mervān pour avoir prédit sa défaite prochaine, se prépara aussitôt à marcher sur Damas. Il se rendit d'abord à Harrān où Mervān possédait un grand palais (1). Il le fit brûler et resta un mois dans cette ville. Mervān prépara une embuscade sur le chemin de Damas : les premières troupes qui passèrent furent les Ḥwārezmiens commandés par Muḥammed-i Ḥwārezmšāh en personne. Ils furent attaqués par Ḥakam ibn Mervān et le Ḥwārezmšāh tomba prisonnier. Aḥmed-i Zemcī, arrivant plus tard à la tête des fantassins, mit les Hérétiques en déroute et s'empara de Ḥakam. Miẓrāb et les Ḥwārezmiens pleuraient la perte de leur souverain, mais Abū Muslim les consola et promit d'échanger le fils de Mervān contre le Ḥwārezmšāh.

La joie de Mervān en apprenant la capture du Ḥwārezmšāh, fut de courte durée : presque aussitôt, quelques hommes affolés vinrent lui annoncer le désastre de son armée et la capture de son fils. Force fut de bien traiter le Ḥwārezmšāh et de demander l'échange des prisonniers. Les captifs furent renvoyés et Abū Muslim cerna la ville. Après un siège de sept jours sans résultats, quelques Croyants se hissèrent une nuit sur les remparts, au moyen d'un lasso, et ouvrirent une des portes. L'armée se rua dans la ville et cerna le fort où se trouvait Mervān. Ḥakam ibn Mervān, pris dans l'enceinte de la ville, fut mis à mort sous les yeux de son père. Pour échapper au massacre, les gens du fort décidèrent de se rendre : ils écrivirent une lettre et l'envoyèrent aux ennemis au bout d'une flèche.

« Attaquez par telle tour, disaient-ils, car sa construction n'a pas été achevée. »

Abū Muslim fit aussitôt dresser des mangonneaux devant cette tour et l'abattit. Mervān, suivi de dix mille hommes restés fidèles, s'enfuit par la porte de Miṣr et prit la route de l'Égypte. Abū Muslim entra à Damas à la tombée de la nuit. Il se rendit dans le palais de Mervān, fit enlever le trône et descendit dans les oubliettes. Il y trouva deux hommes, un jeune et un vieux.

« Qui es-tu ? » demandèrent-ils.

« Je suis de vos amis, je m'appelle Abū Muslim. »

Le vieillard ouvrit aussitôt les bras et le serra contre sa poitrine, car il savait que la délivrance devait venir de lui. Abū Muslim jeta

(1) Harrān était en effet la résidence habituelle de Mervān.

alors les yeux sur le plus jeune et aussitôt, deux larmes de sang s'échappèrent involontairement de ses yeux.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » demanda-t-il au vieillard.

« Lorsque j'étais petit garçon, répondit ce dernier, j'ai entendu raconter par mon grand-père que le Prophète avait dit : 'si, en regardant un homme pour la première fois, des larmes de sang apparaissent, c'est que la personne qui laisse couler ces larmes, trouvera le martyr des mains de celle dont la vue a causé des larmes de sang'. Mais plutôt à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi ! »

« Tout est entre les mains de Dieu ! » répondit Abū Muslim.

Il conduisit ces deux princes au ḥammām, puis leur fit revêtir des vêtements royaux et, prenant le vieillard par la main, il le fit asseoir sur le trône du Calife. Le vieillard s'appelait Abū 'Abbās, son surnom était Saffāḥ. Cela se passait cent trente deux ans après l'Hégire du Prophète, le vendredi, quatorzième jour du mois de Rebi'-'al-Aḥir (1).

XXX. *Fin de Mervān et des Mervanides*

Abū Muslim remit au Calife le trésor de Mervān, mais garda le butin de la ville pour ses soldats. Pour lui-même, il ne prit rien, selon son habitude. Puis, il fit détruire toutes les inscriptions des Mervanides dans les mosquées et les fit remplacer par de nouvelles, à la louange d'Alī et des enfants du Prophète. Après avoir récité la prière au nom de la famille du Prophète, il prit le chemin de l'Égypte, à la poursuite de Mervān. Il arriva au bord du Nil : Mervān avait mis son camp à deux jours de marche, sur l'autre rive. Les souverains d'Égypte et du Magreb étaient venus se joindre à lui, avec leurs armées. N'ayant pas de bateaux, Abū Muslim ne pouvait traverser le fleuve qui était, lui dit-on, aussi profond qu'une mer. Alors, levant les bras au ciel, il se mit à implorer Dieu et sa prière fut exaucée : une gazelle apparut sur la rive du Nil et, poussant trois cris, elle entra dans le fleuve. L'eau lui montait à peine jusqu'au ventre. L'armée la suivit et arriva sur l'autre bord, saine et sauve. En apprenant ce miracle, Mervān dit au padichah du Magreb :

« Je vous disais bien que c'était un sorcier ! »

« J'ai entendu raconter, répondit celui-ci, qu'il avait avec lui des muezzins qui chantent le Koran et l'appel à la prière : comment

(1) Abū 'Abbās fut proclamé Calife dans la mosquée de Kūfa, le 12 de Rebi'-'el-evvel 132 (29 octobre 749) qui était un mercredi ; il avait vingt-huit ans ; cf. p. 52. Damas fut prise six mois plus tard, par son oncle 'Abdullah.

peut-il être sorcier ? Ce n'est sûrement pas par la sorcellerie qu'il a traversé le Nil ! »

Abū Muslim alla se mettre tout près du camp de Mervān. En voyant venir son armée, le padichah du Magreb se tourna vers celui d'Égypte et lui dit :

« Vous m'aviez parlé d'un paysan qui avait rassemblé une bande de brigands et de vagabonds : or, je dois venir un souverain qui ferait peur à Rustem lui-même ! »

Mervān écrivit encore à un prince de Firengistān et appela aussi à son aide le fameux Ferāmorz (1), roi de Cābliḳā (2), et son armée de Dīvs. Mais tout fut en vain : Kutb, le padichah du Magreb, passa du côté d'Abū Muslim, avec ses guerriers et ses amazones. Quant au vaillant Ferāmorz qui avait été enlevé par les dīvs tout enfant et les avait subjugués, il fut fait prisonnier par un des compagnons d'Abū Muslim, Behzād-i Cihānsuz, qui n'était autre que son propre père. Il reçut ainsi la révélation de sa naissance et resta au service du héros du Khorassan. Les Croyants s'emparèrent de la ville de Miṣr et Mervān tomba entre les mains d'Abū Muslim. Pour obéir à l'Imām Ibrāhīm, il lui fit enfoncer douze clous dans la tête (3) : le premier pour 'Alī, le deuxième pour Hasan, le troisième pour Ḥūseyn, le quatrième pour Zeyn-el-'Ābidīn, le cinquième pour Muḥammed-i Bākīr, le sixième pour Ca'fer-i Šādiḳ, le septième pour Mūsa-i Kāzim, le huitième pour 'Alī-yi Riḳā, le neuvième pour Muḥammed-i Taḳī, le dixième pour 'Alī-yi Naḳī, le onzième pour Ḥasan-i 'Askerī et le douzième pour le fils de Ḥasan-i 'Askerī, Muḥammed. Que tel soit le sort de tous ceux qui font du mal à la famille du Prophète ! Cela se passait en 132, à la fin du mois de Zīlḥicce (4).

Abū Muslim massacra les Mervanides sans pitié, mais soixante mille d'entre eux réussirent à se sauver et se réfugièrent au pays de Rūm où régnait Sīmāš Ḳayṣar (5). Celui-ci les convertit à sa foi et leur donna des terres et ils restèrent là dans leur mécréance. Après sa victoire, Abū Muslim retourna à Damas.

(1) Ici se place l'histoire de Ferāmorz, fils de Behzād-i Cihānsuz, enlevé tout enfant par les dīvs, et qui occupe un manuscrit presque entier : cf. p. 77.

(2) Cābliḳā, pays fabuleux situé dans les montagnes de Ḳaf ; cf. Jean Deny, *Grammaire de la Langue Turque*, Paris 1921, 1010 (note 1), 1151 (addenda au paragraphe 1395) ; C. Brockelmann, *Mitteltürkischer Wortschatz nach Maḥmūd al-Kāšgarī's Dīwān Luḡāt al-Turk*, Budapest-Leipzig 1928, 243 ; Henry Corbin, *Terre Céleste et corps de résurrection : de l'Iran Mazdéen à l'Iran Shi'ite* Paris 1960, 116, 125, 132-133, 145, 153, 189, 199, 209, 251-255, 294-296, 363-364, 386-389.

(3) Cf. p. 118 n. 1.

(4) Vaincu à Fostat, Mervān fut trouvé réfugié dans une église à Busīr, et mis à mort le 26 Zīlḥicce 132 (5 août 750) ; sa tête fut envoyée à Kūfa où résidait Abū 'Abbās.

(5) A Byzance, régnait l'empereur Isaurien, Constantin Copronyme (741-775).

XXXI. *Comment Abū Muslim et ses compagnons se dispersèrent, chacun de son côté*

A la nouvelle du retour d'Abū Muslim, le Calife sortit au devant de lui. Le Sultan du Khorassan descendit de cheval, lui baisa les genoux et marcha devant lui, à pied, jusqu'à Damas. Puis, il dit au Calife qu'il allait le conduire à Bagdad, car il n'était pas juste qu'il continuât à habiter là où avait vécu Mervān, dans une ville où la famille du Prophète avait eu à souffrir tant de maux de la part des Mervanides : désormais, c'était Bagdad qui allait devenir la capitale du Califat (1). Tous l'approuvèrent. Abū Muslim confia Damas à l'oncle du Calife et emmena à Bagdad Abū 'Abbās surnommé Saffāḥ et le jeune homme qu'il avait sorti des oubliettes de Mervān en même temps que lui et qui se nommait Abū Ca'fer. Or, Abū Ca'fer ne pouvait pas pardonner à Abū Muslim d'avoir donné le trône à Abū 'Abbās plutôt qu'à lui, et lui montra son mécontentement. Abū Muslim lui fit des reproches : Abū 'Abbās était supérieur en âge et en intelligence et devait, pour cette raison, régner le premier. Abū Ca'fer lui succéderait quand le temps serait venu.

Le Calife récompensa Abū Muslim et tous ses chefs en donnant à chacun un territoire. Leur tâche était terminée et ils regagnèrent tous leur pays : Muḥammed Ḥwārezmšāḥ repartit pour le Ḥwārezm ; Mīr Gün et Ḥeyṣ retournèrent à Balkh ; les fils de Ḥāris Pīr allèrent au pays de Rūm ; les fils d'Émir Kaḥṭaba demandèrent la permission d'aller faire la Guerre Sainte contre les Francs (2) ; Melik-zād partit vers Samarkand.

Abū Ca'fer demanda le gouvernement du Magreb, mais Abū Muslim s'y opposa en disant que sa place était auprès du Calife. Abū Ca'fer ne dit plus rien, mais, au fond de son cœur, il se mit à haïr Abū Muslim. Süleymān bin Keṣīr demanda le poste de vizir. Abū Muslim intercédait pour lui auprès du Calife, mais celui-ci refusa et lui ordonna de rester vizir d'Abū Muslim. Süleymān en fut très mortifié.

Abū Muslim prit congé du Calife et retourna dans sa ville de Merv où le peuple lui fit fête. Mais bientôt, Abū Ca'fer mécontenta

(1) Les Abbassides renoncèrent, en effet, à Damas et transportèrent leur capitale dans le voisinage de Medā'in, l'ancienne capitale des Sassanides ; mais ce fut Abū Ca'fer al-Manṣūr qui fit construire, en 762, la ville de Bagdad, alors un village sur le Tigre ; Abū 'Abbās se fit bâtir une résidence près de Anbār et lui donna le nom de Ḥāšimiyya, en l'honneur de sa famille.

(2) Cf. p. 136 n. 1.

Abū 'Abbās et, quittant la capitale, il se rendit au Khorassan (1). Abū Muslim ne sortit pas à sa rencontre et ne le reçut pas dans son palais. Quelques jours après son arrivée, il vint lui rendre visite et s'excusa de son manque de courtoisie qui était dû au respect qu'il devait au Calife et l'invita au palais. Abū Ca'fer accepta son invitation et ne laissa voir aucune trace de rancune. Abū Muslim se préparait à accomplir le pèlerinage et Abū Ca'fer manifesta le désir de l'accompagner. Tandis qu'ils visitaient Medine, ils apprirent la mort d'Abū 'Abbās. Abū Muslim et Abū Ca'fer se prêtèrent serment d'amitié en prenant le Prophète pour témoin, puis Abū Muslim accompagna Abū Ca'fer à Bagdad et le proclama Calife, un dimanche du mois de Zīlḥicce 136 (2).

XXXII. *Comment Abū Muslim fut mariyr*

A peine Abū Muslim avait-il regagné la ville de Merv, qu'un messager du Calife vint le rappeler à Bagdad : l'oncle d'Abū Ca'fer à qui Abū Muslim avait donné le gouvernement de Damas, contestait l'élection de son neveu à la dignité de Calife et marchait contre Bagdad. Cet oncle s'appelait Abū Maṣṣūr. Ceci se passait au mois de Ṣafer de l'année 137 (3). Abū Ca'fer appelait Abū Muslim à son secours. Le Sultan Porte-Hache rassembla aussitôt une armée de cent mille hommes et rencontra l'armée d'Abū Maṣṣūr dans un endroit marécageux, entre Damas et Bagdad. Il lui envoya d'abord une lettre et lui proposa de se soumettre au Calife, en restant beg de Damas. Mais Abū Maṣṣūr refusa d'obéir et Abū Muslim dut lui faire la guerre. Une nuit, il le fit enlever dans son lit et le lendemain, ne trouvant plus son chef, l'armée des rebelles prit la fuite. Abū Muslim récolta un immense butin. Il envoya au Calife la nouvelle de sa victoire et joignit à sa lettre beaucoup de présents qu'Abū Ca'fer enferma dans son trésor. Quant au reste du butin, il le rapporta à Merv et le fit distribuer au peuple, sans garder un seul *aḳçe* pour lui (4).

(1) Cf. p. 53.

(2) Abū Ca'fer fut proclamé Calife à Anbār, au mois de Zīlḥicce 136/juin 754 ; il dut se faire accompagner par Abū Muslim, car son droit à la succession était contesté par un de ses oncles : cf. p. 54.

(3) Le nouveau prétendant était 'Abdullah, un autre oncle du Calife, à qui Abū 'Abbās aurait promis la succession au trône en récompense de la prise de Damas ; cf. pp. 54, 139 n. 1.

(4) L'inspiration historique est évidente, bien que les faits aient été déformés : Abū Muslim, par une ruse habile, s'empara du camp ennemi et remporta la victoire ; mais un messager ayant été envoyé pour faire l'inventaire du butin, il s'indigna et, refusant de rendre des comptes, il prit le chemin du Khorassan : cf. p. 54.

Or, le Calife avait pris pour vizir l'ancien vizir de Mervān, qui était resté au fond de lui-même un maudit Hérétique et avait juré la perte d'Abū Muslim. Il répétait sans cesse au Calife : « Tu ne seras jamais le maître tant que vivra Abū Muslim ! »

Un jour, ce vizir demanda le gouvernement d'une province pour son neveu, Hebīr ibn Aṣ'at. Abū Ca'fer lui donna un firman pour la province de son choix et le vizir y inscrivit le nom de Hirī qui avait été donnée à deux frères, émirs d'Abū Muslim, en récompense de leur aide lors de la prise de cette ville. Aussi, refusèrent-ils de donner une ville qui leur appartenait de droit. Hebīr mit le siège à Hirī et Abū Muslim fut obligé d'envoyer contre lui Aḥmed-i Zemcī. L'un des frères fut tué pendant les combats, ainsi que Hebīr, mais Abū Muslim confirma à l'autre frère la possession de la ville (1). En apprenant cet acte de rébellion, le Calife décida la mort de son bienfaiteur. Conseillé par son vizir, il écrivit à Süleymān bin Keṣīr et lui promit le poste de vizir et le gouvernement de la ville de Merv pour son fils, s'il le débarrassait d'Abū Muslim. Séduit par ces promesses, le fils de Keṣīr se prépara à supprimer son ami par le poison : il avait un verger qui produisait des pommes d'une saveur exquise ; il invita Abū Muslim dans ce verger et, cueillant une pomme bien savoureuse, il la coupa avec un couteau empoisonné et la lui tendit :

« Mange d'abord, » lui dit Abū Muslim, prévenu de la trahison par un rêve.

Süleymān tomba dans son propre piège et mourut empoisonné (2).

En apprenant la mort du fils de Keṣīr, le vizir conseilla au Calife d'inviter Abū Muslim à Bagdad et de le faire assassiner. Juste à ce moment, le Sultan du Khorassan se rendait au pèlerinage. Il passa par Bagdad accompagné de six mille hommes. Aḥmed-i Zemcī allait avec lui. Abū Ca'fer le reçut dans son palais et donna des fêtes en son honneur. Mais pendant ce temps, il préparait un guet-apens. Il fit venir un bandit nommé 'Abdulcebbār et le cacha derrière un rideau, dans un pavillon qui se trouvait dans son jardin privé.

« Tiens une épée à la main, lui dit-il, et, lorsqu'Abū Muslim confessera sa faute, tu surgiras et tu le tueras. »

Puis, il appela Abū Muslim et, lui prenant la main, il lui dit : « J'ai grand désir de te voir, je veux rester seul avec toi. »

Et, la main dans la main, ils entrèrent dans le jardin privé et

(1) Il s'agit probablement d'une version déformée des événements racontés p. 53 : Abū 'Abbās envoya son oncle 'Isa bin 'Alī prendre possession de la province du Fārs, donnée par Abū Muslim à Muḥammed bin al-Aṣ'at qui refusa de la céder.

(2) Cf. p. 53.

allèrent s'asseoir dans le pavillon. Abū Muslim, imprévoyant, ne savait pas que le Calife avait pris la précaution de mettre des gardes aux portes du jardin. Après le repas, le Calife montra à son hôte une belle épée incrustée d'or. Abū Muslim la tira de son fourreau et l'admira.

« Quel châtement mérite celui qui tire une épée contre le Calife ? » demanda alors Abū Ca'fer.

« La mort ! » répondit Abū Muslim.

« Et que viens-tu donc de faire ? »

Croyant à une plaisanterie, Abū Muslim tendit son cou et dit :

« J'obéis à tes ordres, prends ma tête ! »

A peine eut-il prononcé ces paroles que l'assassin surgit et envoya sa tête rouler aux pieds du Calife. Cela se passait le mercredi, vingt-cinquième jour du mois de Şa'bān 137, vers le soir (1). Abū Muslim passa de ce monde dans l'autre en laissant après lui un bon renom !

XXXIII. *Comment les compagnons d'Abū Muslim vengèrent sa mort*

Le Calife se repentit de son acte, mais à quoi bon un repentir tardif ? Il avait un oncle maternel nommé 'Isa. Celui-ci entra dans le pavillon peu après l'assassinat et se mit à accabler son neveu de reproches. Abū Ca'fer lui raconta la part qu'avait eu le vizir dans ce qui venait d'arriver. 'Isa reprocha à son neveu d'avoir mis sa confiance en ce mauvais homme et d'avoir montré tant d'ingratitude envers celui qui lui avait fait tant de bien.

« Que ferez-vous maintenant, lui dit-il, tous les begs de vos provinces sont ses amis ? »

Quand le vizir se présenta devant le Calife, il le trouva en proie aux remords et à l'inquiétude.

Or, pendant ce temps, Aḥmed-i Zemcī s'était assoupi et eut un affreux cauchemar : il rêva qu'un dragon avalait Abū Muslim ; il accourait, tuait le dragon, mais ne retrouvait pas son maître. Éveillé en sursaut, il envoya Abū Sehl-i Mah-Rū vers le jardin du Calife. Les gardes lui en défendirent l'entrée, mais il les renversa d'un coup de poing et franchit la porte. En trouvant le corps décapité de son maître, il perdit ses esprits. Revenant à lui, il se baigna le visage dans le sang d'Abū Muslim et se présenta devant Aḥmed-i Zemcī, tête et pieds nus, cheveux et barbe trempés de sang. Les compagnons poussèrent des hurlements de douleur et se déchirèrent les vêtements. Ils ramenèrent le corps d'Abū Muslim

(1) Abū Muslim fut assassiné le 25 Şa'bān 137/13 février 755 ; cf. pp. 54-55.

dans sa tente, après s'être baignés dans son sang. Ils le mirent dans un cercueil et jurèrent de venger le mal qui avait été commis. Ils prirent le chemin du Khorassan et, partout où ils passaient, ils racontaient la triste histoire et exhortaient le peuple à la vengeance. Il arrivèrent enfin à Nišāpūr où Aḥmed-i Zemcī fit construire un beau mausolée et y déposa le tombeau d'Abū Muslim. On recouvrit ce mausolée de terre pour lui donner l'aspect d'un tertre, afin que les maudits Hérétiques ne viennent pas profaner le tombeau. Puis, Aḥmed-i Zemcī se rendit à Dāmḡān, ensuite au Gūrgān où il y avait un Aḥī notable nommé Aḥī Gūrān-Zer. Ils tinrent conseil sur le choix d'un nouveau Calife. Aḥmed-i Zemcī rassembla tous les amis d'Abū Muslim et ils décidèrent de proclamer Abū Maṣṣūr Calife à la place d'Abū Ca'fer (1). On dit qu'ils allèrent d'abord trouver un *mūfti* et se firent donner un *felva* disant qu'il était contraire à la loi islamique de mettre à mort un innocent et qu'Abū Ca'fer avait désobéi à la loi en faisant assassiner Abū Muslim. Ils proclamèrent alors Abū Maṣṣūr Calife et brandirent contre Abū Ca'fer cent étendards rouges (2). Ce dernier tomba entre les mains d'Aḥmed-i Zemcī qui le remit à Abū Maṣṣūr en lui disant :

« J'ai fait creuser un puits au bord du Şaṭṭ : jette-le dedans, afin qu'on sache que celui qui creuse un puits pour son bienfaiteur, finira par tomber dans son propre puits (3) ! » Ceci se passait en 158.

Abū Maṣṣūr s'assit sur le trône du Califat et les compagnons retournèrent dans leurs provinces. Quant à Aḥmed-i Zemcī, il revint à Merv où il vécut entouré de ses amis et faisant le bien, jusqu'au jour où, dans le bazar, un maudit Mervanide qui tenait une boutique de rôtisseur, le tua d'un coup de gourdin. Son fils, Muḥammed Chah, vengea sa mort en jetant l'assassin dans son propre four. Ainsi mourut Aḥmed-i Zemcī. Bienheureux ceux qui meurent en laissant un bon renom !

(1) Tout ce récit est imaginaire : al-Manṣūr et Abū Ca'fer ne font qu'une seule personne qui mourut, en effet, en 158/775, mais de mort naturelle, et son fils, Mehdī, lui succéda ; cf. p. 80.

(2) Sur les étendards rouges, cf. p. 58.

(3) Al-Manṣūr avait fait jeter dans le Tigre le corps d'Abū Muslim (cf. p. 55) ; c'est peut-être la raison de cette légende.

Institut kurde de Paris

INDEX DES NOMS CITÉS

- 'Abbās (famille d') 81, 137.
 Abbassides 25, 26, 27, 38, 46,
 47, 48, 49, 50, 52, 53, 55, 56,
 58, 59, 62, 63, 65, 66, 68, 72,
 74, 81, 83, 102, 134, 141.
 Abdāl, derviches 68.
 'Abd-el-Cebbār, vice-roi du
 Khorassan 57.
 'Abd-el-Cebbār, bandit 143.
 'Abd-el-Melik, calife 45, 92,
 94.
 'Abd-ul-'Azīz, sultan ottoman
 70.
 'Abd-ul-Ḥamīd II, sultan otto-
 man 70.
 'Abdullah bin 'Alī, Abbasside,
 54, 139, 142.
 'Abdullah bin Kešīr, re'is de
 Merv 93-94.
 'Abdullah bin Mervān 137.
 'Abdullah bin Mu'āviya, Alide
 52.
 'Abd-ul-Mecīd, sultan ottoman
 70.
 'Abdulvahhāb, frère d'"Alī Mur-
 taḏa 93.
 'Abdurrahmān-i Cinn 65, 77.
 'Abdurrahmān le Šūfī 101.
 Abū 'Abbās al-Saffāh, calife 52,
 53, 54, 80, 137, 138, 139, 140,
 141, 142, 143.
 Abū Ayyūb, vizir d'al-Manšūr
 55.
 Abū Bekr de Rey (Rāzī), narra-
 teur 31, 76.
 Abū Ca'fer al-Manšūr 51, 53, 54,
 55, 57, 80, 81, 83, 137, 138,
 139, 141, 142, 143, 144, 145.
 Abū Dāvud, gouverneur de
 Balkh 53.
 Abū Dāvud, vice-roi du Kho-
 rassan 57.
 Abū Ḥasan 116-118.
 Abū Hāšim, fils de Muḥammed
 ibn-el-Ḥanefiyya 47.
 Abū Leys le Vétérinaire, Ahī
 101.
 Abū Ḥayr, re'is de Māhān 96.
 Abū Mācid de Sāve, narrateur
 31, 76.
 Abū Manšūr-i Matürīdī 42.
 Abū Muḥcem 137.
 Abū Muslim ulularī 131.
 Abū Muslimiyya, secte 55, 56,
 57.
 Abū Našr-i Šeb-Rev, Ahī 101,
 135.
 Abū Salama al-Ḥallal 53.
 Abū Sehl-i Mah-Rū, Ahī 101,
 106, 107, 135, 144.
 Abū Ṭāhir de Ṭūs 27, 31-39, 64,
 69, 70, 71, 72, 73, 76, 78, 80,
 81, 87, 91.
 Abū Turāb 91.
 Abū Turābī 92, 95, 102, 103,
 108, 109, 115, 121, 131.
 Adam 43, 99, 118.
 Adana 70.
 Afrāsyāb 30, 31, 42, 71, 129.
 Afšīn 59.

- Ahīs 27, 31, 64, 65, 68, 69, 73, 79, 80, 82, 83, 87, 98, 99, 101, 102, 106, 109, 110, 113, 114, 124, 128, 129, 130, 135, 136, 145.
 Ahī Abū 'Alī le Tourneur 101, 135.
 'Ahī Abū 'Atā-i Sīmrānī 103, 104, 107, 108, 110, 111, 114.
 Ahī Abū Ṭāhir le Brunisseur 101, 135.
 Ahī 'Alī le Cuisinier 101.
 Ahī Ardeşīr bin Māhān 135.
 Ahī Gūrānzer 145.
 Ahī Hurdek le Forgeron (Ahī Baba) 64, 82, 83, 98, 99, 100, 101, 103, 106, 107, 109, 115, 117, 120, 130, 135.
 Aḥmed Fakīh 118.
 Aḥmed Pacha, grand-vizir 74.
 Aḥmed le Porteur d'Eau, Ahī 135.
 Aḥmed al-Rifā'ī 62, 71.
 Aḥmed Yesevī 66, 118.
 Aḥmed-i Zemcī 34, 50, 63, 72, 74, 77, 82, 83, 125-127, 130, 131, 134-138, 143-145.
 Ahrimān 37, 39.
 Ahū Pāy-i Rāzī 101, 121, 124, 135.
 Akbār, empereur 36.
 Aḳşehir 40.
 'Alevīs 137.
 Alexandre 35, 37.
 'Alī, fils de Mizrāb-i Cihāngīr 65.
 Ali Emiri, bibliothèque à Istanbul 72.
 'Alī Murtaza, calife, 38, 46, 47, 51, 52, 63, 64, 66, 68, 69, 72, 79, 83, 91, 92, 93, 94, 97, 99, 101, 102, 103, 105, 107, 109, 110, 111, 113, 114, 115, 116, 117, 119, 120, 121, 126, 130, 134, 136, 139, 140.
 'Alī Mūsa ar-Riḏā, 8^e Imām 66, 140.
 'Alī Naḳī, 10^e Imām 140.
 Alides 52, 53.
 Alp Er Toḡa, voir Toḡa Alp Er.
 Amol 99.
 'Āmr, chauffeur 111.
 'Amrānī (al-) 93, 126.
 Anatolie 26, 27, 62, 64, 65, 68, 69, 75, 78, 108, 118, 136.
 Anbār 54, 141, 142.
 Ankara 38.
 Arabes 26, 45, 46, 50, 51, 58, 77, 134.
 Arabie 43, 92.
 Asad bin 'Abdullah al-Ḳasrī, gouverneur du Khorassan 49, 58, 93.
 Asie Centrale 25, 26, 56, 69, 108.
 Asie Mineure 27, 31, 34, 36, 68, 69, 94.
 'Aṣīm bin Şibr 112.
 'Aṣīm bin Yūnus al-'Iclī 48.
 'Ayyār 32, 64, 103, 124.
 'Ayyārname 32-33.
 Azerbaycān 58, 77.
 Azerbaycānname 77.
 Bābek le Hurremī 58-59, 61.
 Bābekiyya 61.
 Bābekname 59.
 Bādgīs 56.
 Bād-i Yeldā 101, 121, 124, 135.
 Bagdad 80, 112, 141, 142, 143.
 Baḡpūr (Faḡfūr) 71.
 Baḥtiyār, père de Muḥtāc 122.
 Balkh 53, 73, 74, 113, 118, 131, 132, 135, 141.
 Baraḳ Baba 40, 62.
 Barkiyārūk 35.

- Başra 94, 107, 111, 112.
 Baṭṭāl (Seyyid) 38, 39, 41, 59, 64, 65.
 Baṭṭālnāme 59, 64, 77.
 Bāyezīd I Yildırım 75.
 Bāyezīd-i Bistāmī 118.
 Bedreddīn (Şeyh) 80.
 Behman, fils d'Isfendiyār 35.
 Behmannāme 35.
 Behrām-i Müşterī, Aḥī 110, 114, 116, 133, 136.
 Behrām, fils de Sehl-i Remlī 131.
 Behzād-i Cihānsuz 65, 77, 87, 92, 140.
 Bektachisme 40.
 Bekṭāşī 25, 27, 40, 63, 65, 66, 68, 69, 70, 91.
 Belediye, bibliothèque à Istanbul 31, 33, 72, 76, 79, 87.
 Beni 'Omeyya 97.
 Bible 118.
 Bibliothèque Nationale de Paris 25, 31, 33, 35, 36, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 79, 83, 87, 105.
 Bihāfarīd 57.
 Bihzādān 48.
 Birge (John K.) 66.
 Blochet (E.) 35, 37, 72, 74.
 Boukhara 52, 58, 72, 81.
 British Museum 72, 75.
 Brousse (vilāyet de) 77.
 Buhtu Han 26.
 Bulgar (désert) 34.
 Bulgar (Empire) 34.
 Bulgars (peuple) 34.
 Busīr 140.
 Byzance 59, 140.
 Byzantins 54, 77.
 Cābliḳā 140.
 Cachemire 35.
 Ca'fer ibn Abū Ṭālib, frère d'Alī Murtaza 52.
 Ca'fer-i Şādiḳ, 6^e Imām, 66, 72, 118, 140.
 Califat 45, 46, 53, 54, 81, 91, 92, 93, 139, 141, 145.
 Cambridge 72.
 Caucase 27, 77, 81, 82.
 Cāzūs 32, 33, 37, 38.
 Chamanisme 41.
 Chamanistes 63.
 Chananéens 118.
 Chiisme 73, 79.
 Chiites 46, 52, 55, 56, 72, 73.
 Constantin V Copronyme 140.
 Copenhague 72.
 Crimée 32.
 Croisades 34, 136.
 Cüneyd (Şeyh) 79.
 Cüneyd Gāzi 79, 92, 93.
 Cüneyd-i Sarahsī 109.
 Cüneydnāme 78, 79.
 Curcān 51.
 Çahār Dolāb 121-122.
 Daghestan 25, 77, 78, 81.
 Dāgūlī, vizir de Naşr-i Seyyār 126, 128, 132-134.
 Damas 40, 52, 80, 93, 96, 116, 117, 129, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142.
 Dāmḡān 56, 75, 126, 133, 134, 145.
 Dānişmendites 69, 94.
 Dānişmendnāme 64-65.
 Dārā 35.
 Dārāb 35.
 Dārābnāme 29, 32, 35, 36.
 Da'va abbasside 81, 102.
 Davādārī (Abū Bekr 'Abdullah bin Aybek al-) 26.
 Deny (Jean) 103.
 Derbend 77.

- Dervāze-i Hoşk 133.
 Dervāze-i Sîr 133.
 Dīnavarī 58.
 Dīvs 32, 33, 37, 38, 65, 72, 99,
 116, 140.
 Dīvān-i Luġāt-i Türk 31.
 Douze Imāms 66, 69, 105, 118,
 124, 140.
 Dresde 72.

 Edirne 77.
 Eflākī 62.
 Égypte 26, 35, 52, 54, 78, 92,
 138, 139, 140.
 Elbürz 41.
 Enfers 41-42.
 Ertaylan (Ismail Hikmet) 32.
 Ertoġrul, père d'Osman 69.
 Erzincān 77.
 Esed bin Cüneyd 79, 93, 94, 95,
 97.
 Esed bin Kerb 78, 92.
 Eslem, fils d'Adam (Keyümers)
 43.
 Euphrate 52, 134, 135.

 Faġfür (Baġpür) 71.
 Fahrī (al-) 81.
 Fārs 35, 53, 143.
 Fārs, geôlier 117-118.
 Fātik, village près d'Işfahān 48,
 94.
 Fātima 46, 47.
 Ferāmorz 38, 65, 77, 87, 140.
 Ferdī (Hāfiz) 69-70.
 Fergāna 53.
 Fihrist 59.
 Firdūsī 30, 36.
 Firengistān 140.
 Fossé (Guerre du) 26.
 Fostat 140.
 Francs 34, 136, 141.
 Futuvvet 27, 64, 82, 83, 97,
 106, 113, 117, 130, 131.

 Gabriel (Archange) 64, 66, 97,
 99, 100, 113, 118.
 Ganca 77.
 Gerdün Keşān (Livre de) 29.
 Germiyān (Émir de) 75.
 Gerşāsp 42-43.
 Ghazan Khan 40.
 Gölpınarlı (Abdülbāki) 66, 83,
 108.
 Gotha 72.
 Grand Zab, bataille 137.
 Gross (E.) 66.
 Gülsitün, femme de Mir Gün
 131-132.
 Gürgān 145.

 Haccāc bin Yūsuf 45, 46, 81,
 94, 95, 111, 114.
 Hācī Bektaş 40, 41, 66, 68, 72,
 118.
 Hācī Şādī 71, 75-78, 106, 112,
 122, 134.
 Hākam bin Mervān 135, 138.
 Hākānī 43.
 Hālid bin 'Abdullah al-Kasrī,
 gouverneur de l'Irak 'Acemī
 48-49.
 Hālīme (Kelīme) 96.
 Hamadān 35, 51, 56, 134.
 Hāmīd bin Kaḥṭaba 134.
 Hamza 79.
 Hamza Işfahānī 48.
 Hāriş bin Ibrāhīm bin Mālik
 Ejderī (Hāriş Pīr) 92, 127-
 129, 141.
 Hāriş bin Sorayc 50, 127.
 Harrān 52, 54, 137, 138.
 Hasan 'Askerī, II^e Imām 140.
 Hasan bin 'Alī, calife 91, 99,
 103, 120, 140.
 Hasan bin Kaḥṭaba 71, 134.
 Hasan Beg (Uzun Hasan), chef
 du clan du Mouton Blanc 37.

- Hāṣimī 47.
 Hāṣimiyya 141.
 Hāvarān (dašt-i) 129, 131.
 Ḥaydar (Şeyh) 79.
 Ḥaydar bin Kāvus, aḫşin d'Och-russana 59.
 Ḥayrān, Chah des Kızıl Baş 74.
 Ḥayret, fils du précédent 74.
 Hebir bin Aş'at 143.
 Hedjaz 113.
 Hégire 35, 48, 94, 123, 139.
 Hendovān 131.
 Herat 132.
 Hérétiques 62, 64, 65, 78, 91, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 101, 102, 106, 110, 115, 119, 120, 121, 122, 124, 126, 127, 128, 129, 130, 132, 135, 136, 138, 145.
 Heys 113, 131, 132, 135, 141.
 Hidaş 58.
 Hindūşāh bin Sancar Naḫçu-vānī 81.
 Hira 58.
 Hiri (Hérat) 132-133, 143.
 Hişām d'Işfahān, narrateur 31.
 Hişām de Saraḫs, narrateur 31, 76.
 Ḥizir (Prophète) 37, 39.
 Ḥozayma, chef des gardes 106, 107.
 Ḥūbkār-i Derbendī 98.
 Ḥulvān 54.
 Humāy 35.
 Ḥurremdīnān 51, 55, 56, 58, 61.
 Ḥurşidnāme 75.
 Ḥüseyn, Imām 36, 66, 78, 91, 92, 96, 99, 100, 102, 103, 104, 105, 112, 120, 123, 127, 134, 140.
 Ḥüseynī Tāc 66, 68.
 Ḥüsrev Pacha (Topal Pacha) 69.
 Ḥüsrev ü Şirin, roman 75-76.
 Hūşeng (Livre de) 29.
 Ḥwārezm 25, 34, 56, 65, 122, 123, 124, 141.
 Ḥwārezmiens 65, 124, 125, 128, 133, 134, 136, 138.
 Ḥwārezmşāh 78, 123.
 Ibn Baḫūta 62, 68, 98.
 Ibn Bībī 62.
 Ibn Ḥallikān 48, 54, 80, 93.
 Ibn Mūlcem, Kharidjite 91.
 Ibrāhīm l'Abbasside (Imām) 26, 47, 48, 49, 51, 52, 57, 63, 66, 72, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 124, 127, 137, 140.
 Ibrāhīm Beg Karamanoğlu 76.
 'Iclī (al-), famille 48-49.
 Idrīs bin Ma'kil al-'Iclī 48.
 Ilkhanides 40.
 İlyās 37, 39.
 Inde 63.
 Institut Indien à Oxford 36.
 'Irāk 35, 94, 108, 115, 133.
 'Irāk 'Acemī 48.
 Iran 27, 30, 42, 45.
 Iraniens 26, 41, 42, 51.
 Irānşāh bin Abūlhayr, auteur du Behmennāme 35.
 'Isa bin 'Alī, Abbasside 53, 54, 143.
 'Isa bin Māhān 53.
 'Isa bin Ma'kil al-'Iclī 48, 94.
 'Isa bin Mūsa, cousin d'Al-Manşūr 55, 114.
 Işfahān 35, 48, 72, 93, 94, 95, 110, 111, 114, 134.
 Işhāk Künde-Şiken 56, 99, 100, 101, 135.
 Işhāk le Turc 56-58, 99.
 Islam 30, 41, 46, 48, 50, 57, 61, 62, 66, 77, 102.

- Islamisme 61, 62.
 Ismā'īl le Séfévide 79, 93.
 Istanbul 25, 31, 35, 37, 70, 72, 76, 79, 83, 87, 99.
 Istanbul (Bibliothèque de l'Université d') 31, 33, 72, 76, 83.
 Jahel 118.
 Janissaires 69.
 Juifs 79-80, 104-105, 113.
 Ka'b le Prédicateur 102.
 Kachgar 74.
 Kāf (Montagne) 33, 39, 87, 140.
 Kāfir Kūbāt (gourdins) 50.
 Kāhire, fille de 'Amr 78.
 Kāhramān-i Kātil 39, 42.
 Kāhramānnāme 29, 31, 32, 37, 39, 42, 77.
 Kaḥṭaba bin Šebīb Ṭā'ī 51-52, 71, 134, 135, 141.
 Kaḥṭarān 42-43.
 Kālanderī 63, 68, 108, 125.
 Kām-ozan 41-42.
 Kānūs, fils de Tāmūsī Perī 65.
 Kāracabey 77.
 Kārahān 42-43.
 Kārahānides 30, 71.
 Kāraḫum 123.
 Kārī Dīv 39.
 Kārluḫ 53.
 Kašgārī (Maḥmūd al-) 30, 31, 34, 129.
 Kāvus, perī 65.
 Kayḫobād bin Miḫyār 36.
 Kays bin 'Amr, vizir de Ḥaccāc 94, 95, 111, 112, 114.
 Kayšar de Rūm 43, 77, 136.
 Kāzak, village près de Merv 57.
 Kelīme, mère d'Abū Muslim 94-98, 108.
 Kenz-ül-Küberā, ouvrage de Šeyḫoḡlī 75.
 Kerb Gāzi 78, 92, 115.
 Kerbelā 25, 47, 69, 70, 78, 91, 92, 100, 101, 105, 112, 127.
 Kermānī (al-) 50-51.
 Kešīr bin 'Abdullah 93, 95, 96.
 Kešīr (les fils de) 115, 120, 121, 130, 132, 143.
 Keysānī 46, 49.
 Keysāniyya, secte 57, 66.
 Keyūmers 43.
 Khanikof (N. de) 72, 81.
 Kharidjites 46, 47, 50, 52, 53, 56, 62, 63, 73, 91, 98.
 Khazars 34.
 Khiva 25, 72, 82.
 Khorassān 32, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 61, 64, 68, 92, 93, 94, 100, 102, 111, 116, 118, 119, 122, 123, 124, 127, 130, 132, 133, 140, 141, 142, 143, 145.
 Khorassaniens 26.
 Khotan 74.
 Kibla 38, 119, 129.
 Kīpçaḫ 34.
 Kīpçaḫ (steppe) 34.
 Kīran-i Ḥabešī (Livre de) 29, 32, 37.
 Kīrşehir 118.
 Kišmihīn 99, 105, 125, 127.
 Kizil Baš 74.
 Kōbād-i Ardešīr, voir Kīrān-i Ḥabešī.
 Köprülü (Fuat) 25, 26, 40, 61, 75, 82, 98.
 Koran 43, 63, 65, 130, 135, 139.
 Körgözi (Abū Ṭāhir de Ṭūs) 33, 73.
 Kudatḡu Bilik 31.
 Kūdek-i Dānā 59.
 Kūfa 46, 48, 49, 52, 53, 75, 91, 93, 112, 113, 131, 134, 135, 139, 140.

- ẖuḡnōs (phénix) 37, 42.
 ẖūmis 51.
 Kutāyūn, fille du roi de Cachemire 35.
 Kutb, roi du Maghreb 139-140.

 Lahore 82.
 Leipzig 72.
 Liban 72.
 Livre des Rois (Şāhnāme) 29, 30, 35.
 Londres 72.

 Mağreb 77, 78, 139, 140, 141.
 Māh 'Ayna 131, 134.
 Māhān 48, 69, 93, 94, 95, 96, 108, 113, 114, 127, 129.
 Mahlān 77.
 Maḡmūd Ḥayrānī (Seyyid) 40.
 Maḡmūd bin Melikşāh, sultan 35.
 Maḡmūd bin Muḡammed bin Melikşāh 35.
 Maḡmūd le Ġaznévide 27, 31, 32, 33, 35, 36, 76, 91.
 Māhyār le Juif 70, 79, 104-106, 108, 122.
 Mālik 'Antar 108, 109, 132.
 Mālik Ejderī 78, 92, 127.
 Mālik bin Ḥāriş 129.
 Mā'mūn, calife 58.
 Mañşūr-i Sarahsī, chef des Muḡhibbān-i Seyyār 109.
 Manūçehr Perī 39.
 Marzbāns 45.
 Maslama 77-78.
 Massignon (Louis) 82.
 Mas'ūdī 58, 61.
 Maymūne 94, 111, 112, 114.
 Mazdak 51, 55, 56, 61, 118.
 Mazdéens 55, 56, 57.
 Māzyār 59.
 Medā'in 54, 113, 114, 141.
 Medīne 113, 142.
 Mehdī (l'Imām Caché) 55, 92, 118.
 Mehdī bin Abū Ca'fer al-Manşūr 145.
 Melik Dānişmend 65.
 Melikşāh 35.
 Melikzād Ḥaḡan 71, 132, 134, 141.
 Melitène 59.
 Merd Efgen 96, 99.
 Merv 47, 48, 49, 50, 51, 53, 57, 64, 73, 76, 80, 83, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 104, 106, 108, 109, 111, 114, 115, 119, 121, 122, 124, 125, 127, 129, 130, 132, 141, 142, 143, 145.
 Merv-i Şāhcān 129.
 Meryān II l'Ane 38, 50, 51, 52, 54, 66, 74, 77, 92, 93, 96, 97, 99, 103, 104, 108, 109, 110, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 128, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 143.
 Mervanides 64, 66, 78, 91, 92, 97, 100, 116, 117, 119, 120, 124, 128, 139, 140, 141, 145.
 Mescid-i Esed 105.
 Meşhed-i 'Alī 91, 114.
 Mihālīç (Miletopolis) 77.
 Mille et Une Nuits 103.
 Millet, bibliothèque à Istanbul 83.
 Mīr Gün, re'is de Balkh 131, 132, 135, 141.
 Mi'rāc (Nuit du) 100.
 Mişr 138, 140.
 Mizrāb-i Cihāngīr 65, 78, 83, 124, 125, 126, 128, 129, 130, 133, 134, 135, 138.
 Mizrābşāhnāme 78-79.
 Mohl (Jules) 29-30.

- Mongols 34, 69, 73.
 Montagne Cosmique 41-42.
 Montagne de Feu 37-39.
 Mordjiite (parti) 50.
 Mōşul 52, 135, 136, 137.
 Mouton Blanc (clan du) 37.
 Mu'āviya 78, 91, 92.
 Muğira (al-) 49.
 Muḥammed, Prophète 26, 46,
 47, 48, 51, 52, 53, 64, 66, 73,
 81, 82, 91, 93, 97, 98, 99,
 100, 101, 102, 104, 105, 106,
 113, 116, 117, 118, 120, 121,
 126, 127, 130, 137, 139, 140,
 141, 142.
 Muḥammed-'Alī (famille de)
 102, 116, 117, 120, 121, 123,
 129.
 Muḥammed bin 'Alī bin 'Abdul-
 lah bin 'Abbās 47.
 Muḥammed bin al-Aş'at 53,
 143.
 Muḥammed-i Bākır, 5^e Imām
 66, 72, 140.
 Muḥammed bin Dāvud (Ḥwā-
 rezmşāh) 123, 124, 138, 141.
 Muḥammed bin Ḥārīş 129.
 Muḥammed bin Ḥasan 'Askerī
 (le Mehdī), 12^e Imām 140.
 Muḥammed bin Melikşāh 35.
 Muḥammed ibn el-Ḥanefiyya
 46, 47, 66, 92.
 Muḥammed Kālāwun, sultan
 d'Égypte 26.
 Muḥammed-i Taķī, 9^e Imām
 140.
 Muḥammed Chah, fils d'Aḥmed-
 i Zemcī 145.
 Muḥammira 58.
 Muḥibbān-i Seyyār 108.
 Muḥtāc, vizir de Naşr-i Seyyār
 104, 107, 122, 123, 124.
 Muḥtāc le Rôtisseur, Aḥī 107,
 135.
 Muḥtār 46.
 Muḥanna' (al-) 57-58, 62.
 Murād II, sultan ottoman 43,
 76.
 Murgāb, rivière 47.
 Murgzen, village, 96, 99.
 Mūsa-el-Kāzim, 7^e Imām 66,
 140.
 Muştafa bin Ḥwāce Cān, copiste
 74.
 Musulmans 58, 71, 79, 93, 94, 97,
 101, 103, 104, 105, 106, 108,
 113, 121, 122, 123.
 Mu'taşim 58-59.
 Naḥçuvān 77.
 Nāhide 131.
 Naşr bin Seyyār al-Leysi (Naşr-i
 Seyyār) 38, 50, 51, 57, 71, 74,
 75, 80, 81, 93, 94, 96, 99, 100,
 102, 103, 104, 105, 106, 107,
 108, 109, 111, 114, 115, 120,
 121, 122, 123, 124, 125, 126,
 127, 128, 129, 130, 131, 132,
 133, 134.
 Naşr-i Şeb-Rev, Aḥī 107.
 Nehāvend 52, 134.
 Nil 78, 139, 140.
 Nişāpūr 50, 51, 54, 55, 56, 57, 95,
 103, 109, 110, 114, 116, 126,
 129, 132, 133, 136, 145.
 Nizāmī 76.
 Nubāta b. Hanzala al-Kilābī 51.
 'Obeydullah bin al-Ḥüseyn al-
 A'rac 53.
 'Obeydullah, gouverneur de
 Kūfa 112.
 Ochruşsana 59.
 Oğuznāme 26.
 'Omān (Mer de) 100, 101.

- 'Omer 137.
 'Omer-i Ma'add 78, 92.
 'Omer bin 'Omeyya 92.
 'Omer bin Sa'd 92.
 Omeyyades 47, 52, 53, 56,
 62, 73, 78, 91, 92, 93, 97,
 130.
 'Osmān, sultan ottoman 69.
 'Osmān bin Kešīr 96, 102, 103,
 108, 115, 117, 120, 121, 124.
 Ostād-Sīs 56-57.
 Ottoman (Empire) 29, 65, 69.
 Ottomans 65, 69, 94.
 Oxus 99.

 Peleng-Efgen 96, 99.
 Peris 37, 38, 65, 72, 99.
 Perse 43, 45, 46, 63, 69, 81, 92,
 108, 111, 113, 129.
 Petit Zab, bataille 52, 135,
 137.
 Pišdādī, dynastie 129.
 Propontide 77.

 Rabī'a (Sekīne), sœur d'Abū
 Muslim 95.
 Ra'd Dīv 39, 77, 87.
 Ravandiyya, secte 57.
 Rey 51, 54, 56, 134.
 Rifā'ī (ordre de derviches) 62.
 Rizāmiyya, secte 57.
 Roumēlie 77.
 Rūm (pays de) 34, 40, 43, 54,
 68, 118, 140, 141.
 Rūm (Kayşar de) 35, 77, 136.
 Rūmī 62, 98.
 Rūmiyya, près de Medā'in 54.
 Rustem 140.

 Şafīyye Hātūn 78, 92, 116.
 Şāhib-el-da'va (Chef de la Pro-
 pagande) 49, 101, 113.
 Şahr bin 'Abdullah, gouver-
 neur du Khorassan 93.

 Sa'īd de Damas, narrateur 31.
 Sa'īd bin Cūneyd 93, 94, 111,
 112.
 Şālih bin Celāl 36.
 Şālih 77, 92.
 Şālihnāme 77.
 Sālim Pīr 112, 113, 114.
 Salomon 37, 116.
 Şaltık Dede (Şarī) 38, 39, 41,
 65.
 Şaltıknāme 37, 38, 39, 43, 64,
 65, 78.
 Samarkand 58, 141.
 Sanām (Montagne de) 57.
 Sarahs 51, 108, 109, 132.
 Şarşar-i Dīv 77, 87.
 Şa'şa' bin Haccāc 110, 111,
 114.
 Sassanides 71, 141.
 Sāve 51, 134.
 Scythes 31.
 Sefevides 73, 79.
 Sehl-i Remlī 131.
 Sehlān-i Ardebilī 106, 108, 109,
 115, 116, 117, 120, 121, 122.
 Sekīne (Rabī'a), sœur d'Abū
 Muslim 83, 95, 96, 108,
 128, 129, 130.
 Seldjoucides 35, 62, 69, 77, 78,
 94, 117.
 Seldjoucide de Rūm (Empire)
 68.
 Selmān-i Fārsī (Selmān-i Pāk)
 26, 48, 51, 64, 99, 102, 113,
 114.
 Semender (salamandre) 39, 42.
 Sepīd Cāmagān, secte 58.
 Serv-i Sīmīn 106-108.
 Seyyid-i Aḥmedī 62, 71, 110.
 Siḳadenc, village 47, 48, 49.
 Silistrie 69.
 Sīmāş Kayşar 140.
 Sīmurğ 37, 39, 42.

- Sināt 77.
 Sisara, chef des Chananéens 118.
 Sitt-i Tekülbāz 106-108, 130.
 Sivas 77, 79.
 Sogdiane 53.
 Sogdiens 50.
 Şūfisme 63.
 Süleymān bin Kesīr Hozā'i 47,
 49, 53, 55, 81, 96, 102, 103,
 108, 115, 116, 117, 119, 120,
 121, 124, 141, 143.
 Süleymān, grand-père d'Osmān
 69.
 Süleymān, émir de Germiyān
 75.
 Süleymaniye, bibliothèque 79.
 Sultān Veled 62, 98.
 Sunbād le Mage 55-56, 126.
 Sunnisme 62.
 Sunnites 63, 73, 93, 94, 97, 98,
 106, 108, 111.
 Surhāb-i Suhraverdī 125.
 Syrie 54, 78, 92, 114, 116.
 Syriens 77.

 Şāhnāme, voir Livre des Rois.
 Şahrastānī 49.
 Şamr (Şibr) 112.
 Şarik bin Şeyh-el-Mahrī 52.
 Şatţ (Tigre) 145.
 Şedd (cérémonie du) 97.
 Şehribānū, fille de Zeyd le Juif
 105.
 Şemse, mère de Ṭāhir bin Naşr
 131, 132.
 Şerīf de Bagdad, narrateur 31.
 Şeybān ibn Salama, chef des
 Kharidjites 52.
 Şeyh Muḥammed bin Mevlānā
 Şeyh 'Alī fils de Tāc Muḥam-
 med surnommé Peyğamber
 36.
 Şeyhī 75-76.
- Şeyhögli 75.
 Şeytān 37, 40.
 Şī'a 46, 47, 61, 63, 66.
 Şibr (Şamr) 112.
 Şīrhān 129.
 Şīrvān 77, 81.
 Şūş 117.

 Ṭabarī 48, 51, 53, 59.
 Ṭabaristān 59, 126.
 Ṭabrīz 77.
 Ṭāhir bin Hozayma, émir de
 l'Irak 133, 134, 135, 136.
 Ṭāhir bin Naşr 103, 106, 107,
 108, 122, 126, 129, 131, 132.
 Tahmurād (Tahmuras) 43.
 Tahmuras Dīvbend 43, 129.
 Ṭamgaç (Gerşāsp) 42-43.
 Ṭamgaç, Karakhanide 42-43.
 Tamīm, fils de Naşr-i Seyyār 51,
 103, 132.
 Tāmūsī Perī 39, 65.
 Tarsus 32.
 Ṭarsūsī (Abū Ṭāhir) 31, 33.
 Ṭartūs Hekim (Abū Ṭāhir) 31.
 Ṭartūsī (Abū Ṭāhir) 31, 81.
 Teberci, derviches 68.
 Teberdār, derviches 68.
 Ténèbres (Royaume des) 37, 39.
 Teslim Ṭaşı 66, 68.
 Théophile, empereur 59.
 Tigre 55, 141, 145.
 Toņa Alp Er 30, 31, 129.
 Topkapı Sarayı, bibliothèque à
 Istanbul 37.
 Ṭorlağ Kemāl 80.
 Tortose 32.
 Touraniens 30.
 Transoxiane 25, 30, 50, 52, 56,
 57, 58, 61, 68, 81, 111, 123,
 127, 128, 129.
 Trinity College, à Cambridge 72.
 Turābī 121, 123.

- Tūrān 30.
 Turcomans 25, 37, 56, 122.
 Turcs 25, 26, 27, 30, 31, 36, 41,
 42, 50, 52, 56, 57, 58, 61, 62,
 63, 69, 72, 98, 111, 123,
 129, 132.
 Turcs-Oğuz 26, 27, 34, 57.
 Türk Tarih Kurumu 38.
 Turkān Hātūn 35.
 Turkestan 34, 71.
 Turquie 25, 69, 70, 99.
 Tūs 51.

 Unat (Faik Reşit) 38.
 Université d'Istanbul (Biblio-
 thèque de l') 31, 33, 72, 76,
 83.
 Uzbeks 25, 56.

 Vāqid bin 'Amr at-Tamīmī 59.
 Vambéry (H.) 56, 72, 78, 82.
 Velīd 45, 94.
 Vendād Hormazd 48.
 Vienne 72.
 Vilāyetnāme de Hācī Bektāş 66,
 72.
 Virān Köy 114.
 Volga (empire bulgare de la) 34.
- Wāşika, mère d'Abū Muslim 48,
 93.
 Wellhausen (J.) 49.
 Ya'kūb aux Sept Doigts 101.
 Yākūt 93, 99, 126, 131.
 Yezīd I 65, 78, 91, 92, 112,
 116, 118.
 Yezīdī 117.
 Yūnus al-'Iclī 49.

 Zemc (forêt) 126.
 Zemcīnāme 74, 77, 79, 82-83,
 129.
 Zerķī l'Espion, 'Ayyār 103,
 104, 105, 109, 115, 121, 122,
 129.
 Zeyd le Juif 105.
 Zeyn el-'Abidīn, 4^e Imām 92,
 140.
 Zibatra 59.
 Ziyād bin Şālih 52, 53.
 Zohhāk le Turc 43.
 Zoroastre 47, 56.
 Zoroastriens 51, 57, 61.
 Zoroastrisme 57.
 Zūl-Fikār 38, 68, 91, 100, 126.
 Zurrayķ le Pêcheur 103.
-

Institut kurde de Paris

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	7
ÉQUIVALENCES DE TRANSCRIPTION.....	9
OUVRAGES CONSULTÉS.....	11
LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	21

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION.....	25
CHAPITRE I. Le Conte épique Turco-Iranien.....	29
CHAPITRE II. Canevas Historique de la Légende.....	45
CHAPITRE III. Développement de la Légende.....	61
CHAPITRE IV. La Légende d'Abū Muslim.....	71

DEUXIÈME PARTIE

INTRODUCTION.....	87
Le Roman d'Abū Muslim, le « Porte-Hache » du Khorassan :	
I. Comment les maudits Hérétiques-Mervanides s'emparèrent du Califat et du mal qui s'ensuivit.....	91
II. Des événements qui se déroulaient pendant ce temps dans la ville de Merv.....	92
III. Comment Esed et Kelīme arrivèrent à Işfahān et du mal que leur fit le cruel Ḥaccāc.....	94
VI. Comment Kelīme et Abū Muslim retournèrent à Merv et furent recueillis par Keşīr bin 'Abdul- lah.....	95
V. Comment Abū Muslim tua deux champions redou- tables et reçut la révélation de sa mission.....	96
VI. Comment Ahī Hurdek forgera la hache d'Abū Muslim.....	98
VII. Comment les Ahīs de Merv prêtèrent serment de fidélité à Abū Muslim.....	101

VIII.	Du combat de la mosquée.....	102
IX.	Comment Māhyār le Juif cacha Abū Muslim et fut dénoncé par Zerķī l'Espion.....	104
X.	Comment Abū Muslim fut capturé et délivré....	106
XI.	Du voyage d'Abū Muslim vers l'Iraq.....	108
XII.	Comment Abū Muslim sauva du supplice les Ahīs de Merv et repartit pour la Syrie.....	114
XIII.	Comment Abū Muslim obtint le firman de l'Imām Ibrāhīm.....	116
XIV.	Du rêve de Mervān et du martyr de l'Imām Ibrāhīm.....	118
XV.	Comment Süleymān-i Keşir refusa de reconnaître l'autorité d'Abū Muslim.....	119
XVI.	Du début de l'insurrection.....	120
XVII.	Comment les insurgés se retirèrent à Çahār Dolāb	121
XVIII.	De la fuite d'Abū Muslim et de la cruauté de Muhtāc.....	122
XIX.	Comment Muḥammed-i Hwārezmşāh vint en aide à Abū Muslim.....	123
XX.	Étrange apparition d'un derviche vêtu de feutre.	125
XXI.	Comment Hāris-i Pīr vint se joindre à Abū Muslim.....	127
XXII.	Comment Abū Muslim fut fait prisonnier et enfermé dans un coffre.....	128
XXIII.	De la prise de Merv et de la fuite de Naşr-i Seyyār.....	129
XXIV.	Comment Naşr-i Seyyār perdit la ville de Balkh.	131
XXV.	Comment Naşr-i Seyyār tenta de reconquérir la ville de Merv.....	132
XXVI.	Prise de Hirī et fuite de Naşr à Nişāpūr.....	133
XXVII.	Prise de Nişāpūr et de Dāmġān et mort de Naşr-i Seyyār.....	133
XXVIII.	Comment Abū Muslim combattit les armées de Mervān l'Ane.....	134
XXIX.	Comment Abū Muslim s'empara de Damas et délivra de prison deux fils d'Abbās.....	137
XXX.	Fin de Mervān et des Mervanides.....	139
XXXI.	Comment Abū Muslim et ses compagnons se dispersèrent, chacun de son côté.....	141
XXXII.	Comment Abū Muslim fut martyr.....	142
XXXIII.	Comment les compagnons d'Abū Muslim vengèrent sa mort.....	144
	INDEX DES NOMS CITÉS.....	147
	TABLE DES MATIÈRES.....	159

IMPRIMERIE A. BONTEMPS, LIMOGES (FRANCE)

DÉPOT LÉGAL : 4^e TRIMESTRE 1962

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE
II, Rue Saint-Sulpice, PARIS (VI^e)

Extraits du catalogue de nos Publications

BLACHERE (R.). Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du xv^e siècle de J.-C. [I]. 1952, in-8 br., xxxiii-186 pages.

Sommaire : Livre premier : L'hégémonie du domaine arabe dans la littérature en cette langue (des origines aux environs de 725). — Chap. I. : Le domaine arabe et ses habitants. — Chap. II : Les facteurs historiques. Les apports extérieurs. — Chap. III : Adoption d'un parler arabe comme langue littéraire. — Deuxième Partie : La littérature archaïque (des origines jusque vers 50/670). — Chap. I : Recension des textes poétiques et des données biographiques et historiques. — Chap. II : La littérature archaïque (suite).

BRUNSCHVIG (R.). La Berbérie Orientale sous les Hafsides, des origines à la fin du xv^e siècle. T. II. 1947, in-8 br., xii-503 pages, 2 tableaux généalogiques hors-texte.

Publications de l'Institut d'Etudes Orientales d'Alger, XI.
Avant-propos. Ouvrages cités en abrégé dans les notes. III. Les institutions et la vie. L'organisation politique et administrative. La structure sociale et économique. La religion. La production intellectuelle et artistique. Conclusion. Index général. Addenda et corrigenda au tome premier. Addenda et corrigenda au tome second. Table générale des matières.

BRUNSCHVIG (R.). La Berbérie Orientale sous les Hafsides, des origines à la fin du xv^e siècle. T. I. 1940, in-8 br., xliii-476 pages, 2 cartes, 1 plan, 1 planche hors-texte.

Publications de l'Institut d'Etudes Orientales d'Alger, VIII.
Avant-propos. Bibliographie. Sources. I. Histoire politique. Origines et Califat. — Troubles et scissions. — Hégémonie mérinide et restauration hafside. Les deux derniers grands souverains. II. Population et Habitat. Répartition de la population musulmane. — Quelques-uns des centres urbains. — Les non-musulmans. Table des matières.

FLEISCH (H.). Introduction à l'étude des langues sémitiques (Eléments de Bibliographie). 1947, in-8 br., 147 pages, grande carte en dépliant.

Initiation à l'Islam, IV.
Bibliographie critique pour guider l'étudiant dans le choix et l'utilisation des livres existants.

GIRAUD (R.). L'empire des Turcs Célestes. Les règnes d'Elterich Qapghan et Bilgä (680-734). Contribution à l'histoire des Turcs d'Asie Centrale. 1960. In-8, br., 219 pages, 4 cartes hors-texte.

GIRAUD (R.). L'inscription de Baïn Tsokto, édition critique. 1961, in-8, br., 165 pages.

Introduction. — Chap. I. Translittération. — Chap. II. Le système graphique. — Chap. III. Lecture. — Chap. IV. Traduction proposée. — Chap. V. Commentaire. — Chap. VI. Etude rythmique. — Glossaire. — Bibliographie.

IDRIS (Hady Roger). La Berbérie Orientale sous les Zirides x-xi^e siècles. Paris, 1962. 2 vol., in-8, br. Vol. I 406 pages. Vol. II 407 pages.

I.E.D. Tome XXII-XXIII.

INITIATION A L'ISLAM.

Vol. I. Sauvaget (J.) et Cahen (C.). Introduction à l'histoire de l'Orient Musulman. 3^e édition revue et corrigée par C. Cahen.

II. Andrae (T.). Mahomet, sa vie, sa doctrine. Trad. J. Gaudfroy Demombynes, Paris 1945, in-8 br., 192 pages.

III. Barthold (W.). Histoire des Turcs d'Asie Centrale. Trad. M. Donskis. Paris 1945, in-8 br., 202 pages, 2 cartes, 1 tableau.

IV. Fleisch (H.). Introduction à l'étude des langues sémitiques (Eléments de bibliographie). Paris 1946, in-8 br., 147 pages.

V. Sauvaget (J.). Historiens arabes : pages choisies, traduites et présentées. Paris 1945, in-8 br., 192 pages.

VI. Sauvaget (J.). Memento chronologique d'histoire musulmane (570 à 1948 inclus). Paris 1950, in-8 br., 22 pages.

VII. Goldziher (I.). Etudes sur la tradition islamique (Extraits du t. II des Muhammedanischenstudien, trad. par L. Bercher). Paris 1952, in-8 br., 11-357 pages.

VIII. Andrae (Tor). Les origines de l'Islam et le Christianisme, trad. de l'allemand par J. Roche. Paris 1955, in-8 br., 213 pages.

INITIATION A LA TUNISIE, publiée sous la direction de J. Despoix. 1950, in-16 Jésus, xi-397 pages, 24 figures, 16 pl.

Table des matières : Avant-propos par J. Despoix. Orientation bibliographique. Chap. I. Le milieu physique par J. Despoix. Chap. II. Le passé et ses monuments. A) La Tunisie antique par G. Picard. B) La Tunisie au Moyen Age par R. Brunshvig. C) La Tunisie Turque et Husseinite par J. Pignon. D) L'art musulman de Tunisie par G. Marçais. Chap. III. Les Tunisiens. A) Démographie. La vie urbaine et la vie rurale par J. Despoix. B) La vie religieuse par H.-R. Idris. C) L'évolution culturelle par Bercher. D) Les parlers arabes et berbères par W. Marçais et A. Basset. Chap. IV. Le protectorat. Les Européens. A) L'organisation politique et administrative par Ch. Saumagne. B) L'organisation de la justice par L. Bercher. C) Les Européens par J. Despoix, E.-G. Gobert et M. Calvet. Chap. V. L'activité économique par M. Calvet. A) L'Agriculture et l'Élevage. B) Les ressources végétales et la Pêche. C) Les mines, l'industrie et le commerce. D) L'équipement.

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE
II, Rue Saint-Sulpice, PARIS (VI^e)

IQBAL (Sir Mohammed). Reconstruire la pensée religieuse de l'Islam, traduit de l'anglais par E. Meyerovith. Préface de L. Massignon. 1955, in-12 carré, 213 p.

JAUSSEN (Rév. P. A.). Coutumes des Arabes au pays de Moab. 1948, in-8 br. Portrait, x-448 pages, 1 ff. n. chiffré, 9 planches et 1 carte hors-texte.

Réimpression photographique de l'édition de 1908.

Préface du P. Lagrange. Sigles de transcription, Introduction. Chap. I. Vie de famille. Chap. II. La tribu. Chap. III. Rapports des tribus. Chap. IV. Droits. Chap. V. La vie économique. Chap. VI. Religion. Appendices A. Tribus de Moab; B. Tribus de Negeb; C. L'exode des Azeizat; D. Ibrahim el Toulal. Table analytique.

JEAN-LEON L'AFRICAIN. [El Hasan ben Mohammed el-Wazzan ez-Zayyâtil]. Description de l'Afrique. Nouvelle édition traduite [d'après le Ms. 953, Bibliothèque Nationale de Rome], par A. Epaulard †; annotée par A. Epaulard, Th. Monod, H. Lhote et R. Mauny. 1956, 2 vol. in-4 br., xvi-630 pages illustrées de 4 planches, 2 vignettes, et de 11 cartes hors-texte, dont 1 planisphère portulan de Texeira, 1573, reproduit en quadrichromie et la carte dressée d'après Jean-Léon l'Africain par Mattia Hasio, 1737. Un index des noms propres occupe les pages 591 à 630.

Ouvrage capital pour la connaissance de l'Afrique du XVI^e siècle depuis les rives du Nil à celles du Congo. L'auteur y décrit les mœurs, coutumes, religions des habitants ainsi que la faune et la flore.

LIPPENS (Ph.). Expédition en Arabie Centrale. 1956, in-8 br., xi-215 p. sous jaquette en couleurs, 39 gravures en 20 pl. hors-texte, 4 planches en couleur et une carte dépliante en deux couleurs.

Préface par H. St J.-B. Philby. Avant-propos par G. Ryckmans. Chapitre I. Qui, pourquoi, comment; II. Jiddah; III. A travers les montagnes du Hijaz; IV. De Taïf à Bisha; V. De Bisha à Abha; VI. D'Abha au Najrân; VII. Séjour au Najrân; VIII. IncurSION au désert du Rub al Khali; IX. De Najrân à Dam; X. De Dam à Riyadh, la capitale; XI. Riyadh — Carte de l'itinéraire parcouru. Index sur deux colonnes.

— Ex. sur papier pur fin Johannot.

MELIKOFF (I.). La geste de Melik-Danişmend.

I. F. A. I. Bibl. Arch. et Hist., X-XI.

PELLAT (Ch.). L'arabe vivant, mots arabes groupés d'après le sens et vocabulaire fondamental de l'arabe moderne. 1952, in-8 br., v-617 et 77 pages d'index arabe.

L'auteur a complété sa liste de mots par les expressions usitées et deux index :

A) des mots français; B) des mots arabes.

PELLAT (Ch.). Introduction à l'arabe moderne. 1956, in-8 br., vi-243 pages.

Table des matières. — Avant-propos. — Première partie. — Un minimum de grammaire; I-II. Notions de phonétique; III. L'alphabet arabe; IV-V. Les signes accessoires; VI. Généralités sur la grammaire arabe; VII. Détermination et indétermination; VIII. Déclinaison; IX-X. Conjugaison; XI. La proposition; XII. Pronoms personnels; XIII-XIV. Démonstratifs; XV. Le genre, l'adjectif; XVI. Particules; XVII. Le nombre; XVIII-XIX. La dérivation verbale; XX Conjugaison des formes dérivées; XXI-XXIII. Conjugaisons particulières; XXIV. Le passif. La condition; XXV. Accord du verbe, des adjectifs et des pronoms. — Deuxième partie: Textes commentés. — Troisième partie: Textes annotés. — Quatrième partie: Tableaux des conjugaisons. — Cinquième partie: Glossaire. — Table des matières.

PELLAT (Ch.). Le milieu basrien et la formation de Gahiz. 1953, in-8 br., xxxvi-311 pages, 7 tableaux généalogiques.

Avertissement: Les sources biographiques. — Bibliographie. — Chap. I. Basra aux I^{er} et II^e siècles. I. Fondation de Basra; II. Développement de Basra; III. Le site; IV. Le peuplement de Basra; V. L'évolution historique de Basra. — Chap. II. Gahiz à Basra; I. Naissance; II. Origine; III. Nom de Gahiz; IV. Le physique de Gahiz; V. L'enfance; VI. L'adolescence. — Chap. III. Le milieu religieux orthodoxe. I. Sciences coraniques; II. Le hadîth; III. L'ascétisme à Basra; IV. L'éloquence religieuse et officielle. — Chap. IV. Le milieu littéraire. I. La langue parlée à Basra; II. La philologie, la lexicographie et la cueillette de poèmes anciens; III. L'histoire; IV. La prose artistique; V. La poésie. — Chap. V. Le milieu politico-religieux. — Chap. VI. Le milieu social. Conclusion. — Appendices: I. Chronologie basrienne; II. Les gouverneurs et l'administration de Basra; III. L'organisation judiciaire et les cadis de Basra. — Index des noms propres et des mots arabes transcrits. Table des matières.

PERES (H.). La Poésie andalouse en arabe classique au XI^e siècle, ses aspects généraux, ses principaux thèmes et sa valeur documentaire. 2^e édition revue et corrigée. 1953, in-8 br., XLVIII-541 pages.

ROBERT (L.). Hellénica. Recueil d'épigraphie de numismatique et d'antiquités grecques. Vol. XI-XII. 1960. In-8, br., 648 pages et 40 planches en phototypie.

ROBERT (L. et J.). La Carie. Histoire et géographie historique avec le recueil des inscriptions antiques. Tome II. Le plateau de Tabai et ses environs. 1954, in-4 br., 452 pages, 64 planches hors-texte et 1 carte.

VAJDA (G.). Album de paléographie arabe publié sous les auspices et avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique. 1953, 96 reproductions en hélioset in-4 cartonnage souple.